

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Durendal*, 1<sup>ère</sup> année (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1894 - Décembre 1894.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



M.L. VN.

R-61

1047



Feb. 2. 25

ML-VN

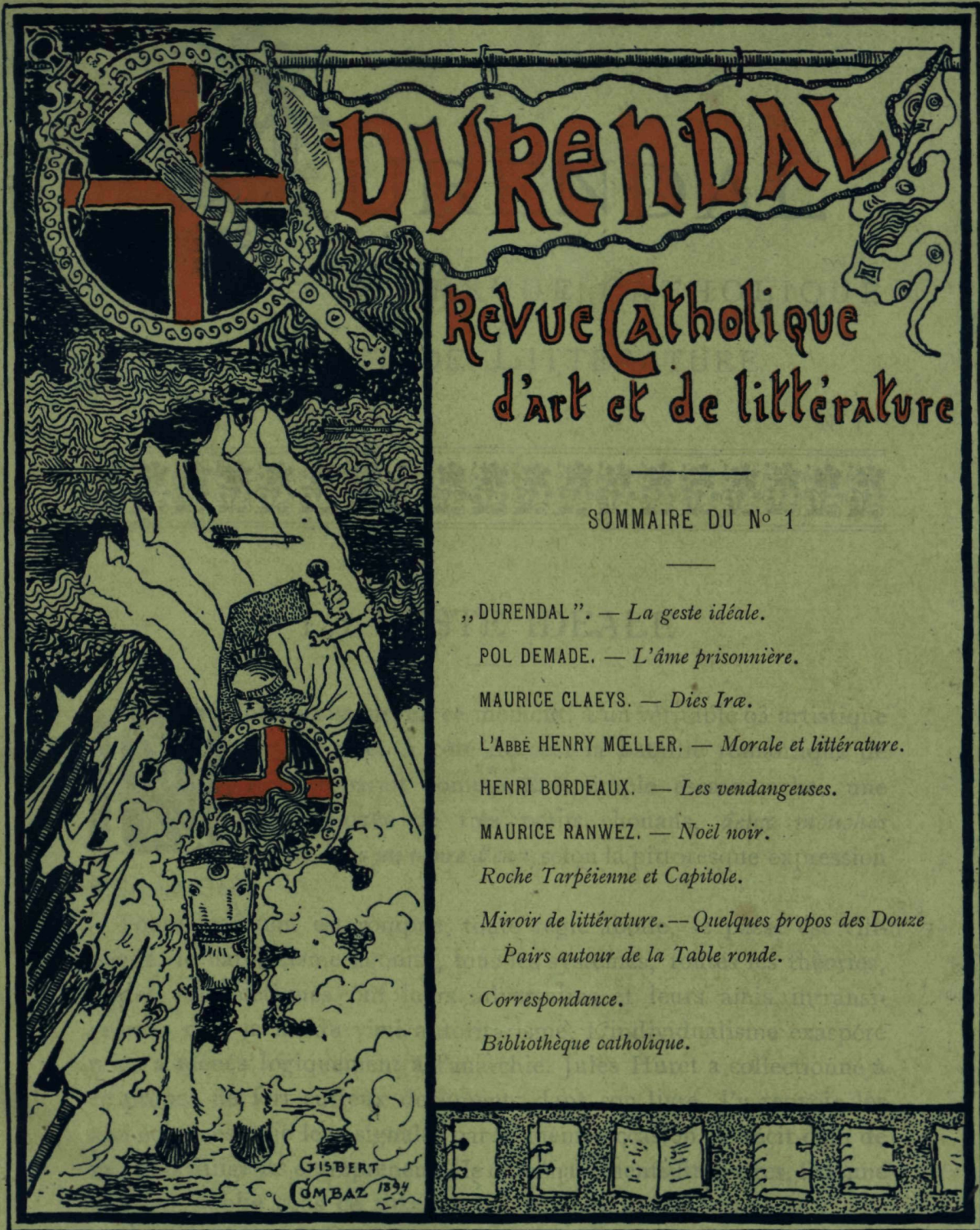
R-61

---





JANVIER 1894



# DURENDAL

## REVUE Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DU N° 1

- „DURENDAL”. — *La geste idéale.*  
POL DEMADE. — *L'âme prisonnière.*  
MAURICE CLAEYS. — *Dies Irae.*  
L'ABBÉ HENRY MÖLLER. — *Morale et littérature.*  
HENRI BORDEAUX. — *Les vendangeuses.*  
MAURICE RANWEZ. — *Noël noir.*  
*Roche Tarpéienne et Capitole.*  
*Miroir de littérature.* — *Quelques propos des Douze  
Pairs autour de la Table ronde.*  
*Correspondance.*  
*Bibliothèque catholique.*

L'Éditeur  
BRUXELLES







# URENDAL

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART ET DE LITTÉRATURE

Janvier 1894

N° 1



## LA GESTE IDÉALE



ous assistons, en ce moment, à un véritable 93 artistique et littéraire. A côté de ceci la bataille romantique de 1830 apparaît comme une simple escarmouche, une échauffourée de très petits chouans, *deux mouches noyées dans un verre d'eau*, selon la pittoresque expression d'Ernest Hello.

Toute tradition est rompue, toute règle abolie, le passé est vilipendé, le naturalisme agonise, tous les systèmes, toutes les théories, toutes les poétiques ont leurs adversaires et leurs amis intransigeants; c'est la fin du vieil autoritarisme. L'individualisme exaspéré nous a menés logiquement à l'anarchie. Jules Huret a collectionné à ce propos de fort curieux documents dans son livre. J'y renvoie les archéologues et je leur signale, par la même occasion, le récit d'un de nos plus diligents entrepreneurs de déménagements littéraires, Etienne Cornut, publié sous ce titre : « Les malfaiteurs littéraires. »

Ce dont les catholiques ne paraissent pas se douter, par exemple,

et ce dont ils semblent s'inquiéter moins encore, c'est de l'avanie qu'en cette aventure l'art catholique a éprouvée.

Fortuné Mazel, dans une très remarquable étude sur la Décadence religieuse en France, publiée par lui dans l'*Ermitage*, nous dit tout carrément : « Votre littérature est fade et nauséuse et votre peinture conventionnelle et misérable; votre statuaire banale; votre architecture imitatrice; votre musique infiniment moins religieuse que mainte musique qualifiée de profane. Vous n'avez plus même l'enthousiasme d'admirer. » (1)

Or, remarquez ceci, Mazel est un respectueux qui ne cache pas les sympathies qu'il nous porte; de plus, les sincères parmi nous ne parlent pas autrement.

Le *Bien public* publiait, l'autre jour, une page de l'abbé Vandengheyn sur la statuaire religieuse, dans laquelle je lisais ces lignes : « La statuaire religieuse, qui était un art, est ravalée, aujourd'hui, au rang de métier. Le fabricant se procure un type quelconque de saint, puis façonne un moule dont il tire une quantité indéterminée d'exemplaires. C'est un commerce qui se fait en gros et en détail. » Le journal concluait : « La statuaire religieuse est en pleine décadence. » Et ainsi du reste. Voilà le fait.

A présent, les catholiques doivent se demander quel est, au milieu de l'universelle anarchie et contre la décadence particulière qui les menace, *le parti le plus sage à prendre*.

A notre avis, il est opportun, pour nous, d'accepter, afin d'en tirer tout l'avantage possible, *la situation d'absolue liberté* conquise au profit de l'Art.

Ne perdons pas de temps en regrets et en lamentations. Séparons-nous résolument du passé, si cher que ce cadavre puisse nous demeurer. Cessons, également, d'horripiler les oreilles de nos contemporains de notre ridicule complainte : *sur le malheur des temps*. Vivons pour le travail et l'espérance.

En somme, et malgré tout, l'heure est propice. Mais il faut vouloir.

---

(1) *L'Ermitage*, sept. 1895.

On ne sort pas sans effort de la *Crise morale*, dont notre ami H. Carton de Wiart parlait l'autre jour à l'*Avenir social*; et la *Revanche de l'Idéal*, annoncée par notre sympathique confrère Firmin Vanden Bosch n'ira pas toute seule.

Une impérissable espérance nous doit animer par ceci : que l'anarchie artistique et littéraire, qui a fait table rase de toutes les lois, n'a rien pu, et ne pourra sans doute rien, contre l'*aspiration de l'âme humaine vers la Beauté*. Cette *aspiration est une loi naturelle*, et en Art, selon nous, *la seule légitime*. *C'est en se soumettant à cette loi les tout premiers que les catholiques se ressaisiront eux-mêmes, et qu'ils reconquerront en Art le terrain perdu.*

*Le catholicisme intégral nous fait un devoir de rechercher la Beauté, cette Beauté qui, de son nom réel, s'appelle DIEU tout court. En Art, cette tendance vers Dieu se nomme, je crois — disons le mot franchement — l'Idéalisme.*

Or, fait remarquable, l'âme contemporaine, désemparée de tout, aiguille précisément vers l'Idéalisme...

Nous pensons donc — et quelques-uns de nos amis l'ont pensé avec nous — que l'heure propice a sonné qui pourrait mettre d'accord le mouvement conscient du catholicisme et le mouvement inconscient du monde moderne vers l'Idéal, et voilà l'arrière-pensée qui a présidé à la création de cette nouvelle revue : *Durendal* (1).

Il existe en Belgique un assez grand nombre de revues; nous rendons justice à toutes; ce sont autant d'efforts d'Art divers et variés : *Durendal* ne sera qu'un effort de plus.

D'ailleurs, nous ne nous flattons pas d'illusions folles : nous ne serons peut-être qu'une petite pierre mise le long du chemin, mais il y a de ces petites pierres qui ont obligé le passant à faire un coude, à passer plutôt par ici que par là, et voyez-vous le résultat, quand ce par ici c'est le chemin vers l'Idéal !

---

(1) Durendal avec un e. — Plusieurs nous font ce reproche de naître avec cette tache originelle d'une faute d'orthographe. Littré, Larousse, M. de Bornier (de l'Académie française) écrivent Durandal. Nous avons préféré l'orthographe primitive et archaïque — soit ! — du vieux poème, telle qu'elle existe dans les manuscrits originaux et dans le texte modernisé du Baron Adolphe d'Avril (de la Société bibliographique).



Au surplus, voici notre programme :

« Cette Revue nouvelle n'a d'autre prétention que celle-ci : réunir, en plus grand nombre possible, des artistes jeunes, voués à l'ART pour lui-même, sans but apologétique direct et fiers seulement de travailler à l'élévation de l'âme humaine.

» L'ART, selon nous, n'est pas un monopole. Il n'est de soi ni musulman ni catholique. Ainsi, le paganisme, de l'assentiment unanime, a possédé d'admirables artistes.

» Il n'est donc pas question d'accaparer l'ART au profit d'une idée ; mais il s'agit, ayant cette idée, de faire œuvre artistique.

» En inscrivant ce mot de CATHOLIQUE en tête de cette revue, nous avons voulu affirmer un droit.

» Dans la morale des Libres Penseurs, écrit fièrement J. Barbey d'Aurevilly, les catholiques ne doivent toucher ni à l'art, ni à la littérature, ni à rien, mais s'agenouiller dans un coin, prier et laisser le monde et la Libre Pensée tranquilles. Certes ! je le crois bien que les Libres Penseurs voudraient cela ! Si c'est bouffon par un côté, par l'autre une telle idée a sa profondeur. Je crois bien qu'ils aimeraient à se débarrasser de nous par un tel ostracisme, à pouvoir dire, nous ayant barré toutes les avenues, toutes les spécialités de la pensée : « Ces misérables Catholiques ! Sont-ils assez en dehors de toutes les voies de l'esprit humain ! »

» Nous croyons, cependant, que l'artiste catholique se doit d'œuvrer à la gloire de ses croyances. La parole magnifiquement exprimée ne demeure jamais sans effet ; de plus, la lassitude, capable de prendre les hommes vis-à-vis du Vrai, est impuissante en face de la Beauté.

» Nous ne reconnaissons ni écoles artistiques, ni drapeaux, ni théories, ni poétiques, ni autoritarisme littéraire quelconque.

» *Durendal* sera éclectique sans restriction aucune. Nous serons attentifs à toutes les manifestations du Beau. Nos sympathies iront donc aux sincères, aux vrais, où qu'ils soient, fussent-ils à cent mille lieues de nous, et à ceux-là seuls. C'est dire que, pour se réclamer de

nos enthousiasmes, le simple qualificatif de catholique joint à une œuvre, à défaut d'art, ne suffira pas.

» Ces mêmes idées inspireront notre critique. La Critique est la conscience de l'artiste. Il est défendu à celui-ci de transiger avec elle. A ce sujet, nous prévenons le lecteur que nous aurons à rendre à plusieurs des nôtres une justice tardive, mais nécessaire. Ces réhabilitations n'iront pas sans quelques exécutions. Nous en aurons le courage.

» Nous sommes particulièrement heureux, en raison même de notre éclectisme, d'acclamer et de suivre le magnifique mouvement de l'art moderne vers l'Idéalisme. L'amour du Beau commence une sorte de rédemption. « L'Art, écrivait Ernest Hello, est dans l'ordre intellectuel ce que l'espérance est dans l'ordre moral. »

» *Durendal* choisit pour apparaître cette heure d'espérance intellectuelle. »

DURENDAL.



SUR DRAP NOIR

## L'AME PRISONNIÈRE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR VERRIEST

Stipendium peccati mors.  
SAINT PAUL.

Ulric Klansor!

Au-dessus de cette rumeur vague et comme lointaine qui est l'habituel dénonciateur de la foule vivante, ce nom sonore d'Ulric Klansor éclata soudain, il y a dix ans, corné par la trompette de la renommée à laquelle la Gloire capricieuse avait collé ses lèvres pâles. La fanfare de ce nom par-dessus le monde fut de vitesse et de violence

comme une rafale et une tempête. De ce coup les paperasses légères de la presse se perdirent dans le vent ainsi que de vaines feuilles d'automne et les académies imprudemment secouées de leur torpeur furent annihilées comme des collections de momies en poussière.

Cet ouragan de gloire avait été déchaîné par l'apparition imprévue en un salonnet obscur d'une toile du plus étrange effet : *Le Dam* et signé de ce nom nouveau : Ulric Klangsor.

« *La Peine du Dam*, disait le catalogue, figurait Lucifer devant la porte fermée du Paradis, le crâne volant en éclats à l'apparition, au loin, derrière la matérialité de la porte close, de l'ombre elle-même de Dieu. »

C'était de l'idéalisme à outrance. Une angoisse affreuse, formidable, transpirait sur la face bouleversée de l'Ange déchu au ressouvenir de ce Dieu éternellement beau, passant revêtu de la lumière, et dont quelque chose, au travers de la porte d'airain, lui arrivait quand même.

Cette image dut s'ancrer dans les âmes comme une obsession. Le public fut d'abord pris de stupeur devant *Le Dam*; il se fit autour du tableau de Klangsor vingt-quatre heures de silence : le mot de chef-d'œuvre, puis le mot de génie avaient été prononcés tout bas et un doigt sur les lèvres, quand tout-à-coup s'opéra la débâcle de toutes ces froideurs, laissant la place à toutes les laves fumantes du plus ardent enthousiasme.

Et l'on apprit que cet Ulric Klangsor, qui se permettait de réveiller le monde par le coup de tonnerre d'une œuvre de si hautaine et si intense peinture religieuse, était un inconnu de quarante ans qui avait peiné jusqu'alors, ayant eu faim et soif tous les jours de sa vie. — Et cette anecdote vraie fut contée sur lui : — Depuis cinq ans l'abbé Renaud donnait quotidiennement la sainte communion à un mendiant, un porte-loque, lequel venait passer deux heures chaque matin, comme écroulé au pied d'une colonne, dans un coin d'ombre de sa cathédrale. Un jour le mendiant disparut. Vers ce temps, l'abbé Renaud eut l'honneur d'être présenté à Ulric Klangsor — ce prédicateur-artiste dont un certain nombre de prêtres voulurent voir le



sermon peint qui valait tous les leurs. — Les mains des deux hommes, en se serrant, se sentirent un peu trembler et le peintre, très pâle, dit tout bas au prêtre :

— Le mendiant, n'est-ce pas? Oui, Monsieur l'abbé, vous l'avez reconnu.

Ulric Klangsor savoura ce triomphe dont lui seul ne s'étonnait pas. Depuis des années il voyait lentement mûrir ce beau fruit rare et savoureux de la gloire et il avait bien compté ne pas s'en aller de la vie sans y avoir mis ses lèvres saturées si longtemps d'amertume. Mais la gloire ne lui tourna pas la tête. Il fut grandement satisfait de cette attention de la foule, fixée sur cette toile qui rénovait la peinture religieuse dégradée par une infinité de cuistres. Ce qui combla surtout de joies secrètes son âme de croyant, ce fut l'incessante procession d'êtres humains qui défilèrent attentifs devant son œuvre de foi, le tableau du *Dam*. Son pinceau génialement avait *rendu la peine du péché saisissante*, et devait avoir porté déjà — qui le savait? — l'inquiétude en quelqu'âme ignorée. Dieu lui avait peut-être fait l'honneur — le plus grand qu'il puisse accorder à un homme qui n'est point un prêtre — de se servir de lui pour faire pleuvoir la lumière dans les ténèbres de quelque conscience. Car le *Dam* était un sermonnaire vivant et perpétuel. Or, Klangsor avait porté le rêve et l'ambition de cette prédication d'art, dans sa tête et dans son cœur, pendant plus de cinq années de toute une vie passée à les réaliser. Le *Dam*, c'était toute une vie, tout un art, le sien. Pour ces quelques mètres carrés de toile, quarante ans d'une irréprochable existence catholique avaient été dépensés dont la foule emportait en passant quelque chose, un peu de lui. Oui, positivement la foule *le* prenait, et Klangsor en éprouvait parfois comme une jalousie de mère qu'un baiser pris à son enfant par un inconnu exaspère. Après tout c'était sa chose, cette toile, et ne la défendait-il pas en l'aimant ainsi. Il en vint, hélas, à ce degré d'exaspération jalouse, qu'il fut interdit de lui parler de l'achat de son œuvre. Par malheur, il arriva que, certain jour, sous la grande baie vitrée où le *Dam* était exposé, un Américain

vénal proposa au peintre de couvrir d'or son tableau pour l'emporter égoïstement là-bas, en sa galerie de la terre des banknotes. Pour toute réponse, Ulric exaspéré prit son couteau de poche et en taillada furieusement la toile : deux minutes suffirent à la destruction de l'incomparable chef-d'œuvre qui se fit sous l'œil flegmatique du Yankee.

Un cri de réprobation s'éleva universel, auquel l'artiste, calmé et repent, répondit par ce seul mot :

— Je recommencerai.

On apprit, en effet, quelques mois plus tard, par l'indiscrétion d'un rapin que Klangsor recommençait, et, de loin en loin, cette promesse parut dans les feuilles publiques : Klangsor, claquemuré dans son atelier, travaille. Le public espérait, vaguement, car il n'ignorait pas avec quelle incompréhensible lenteur l'artiste s'était décidé à recommencer. En effet, une étrange tristesse envahissait à tout propos l'artiste, tristesse dont il n'était tiré que par des secousses mystérieuses imprimées à son être et qu'il comparait à des glaives qu'on lui aurait passé à travers du corps. Des plaines sombres de mélancolie s'allongeaient actuellement sous ses regards attristés, au-dessus desquelles il lui semblait que la gloire un instant rayonnante n'apparaîtrait jamais plus... Pourtant il travaillait, il recommençait ; mais la plaine de tristesse s'allongeait, toujours plus immense et plus sombre, et l'unique joie qu'il entrevoyait encore, à peine brillante comme une luciole, c'était sa femme, le seul être vivant qui parvenait à le tirer de sa désespérance. Et cette luciole baissa aussi. Et puis, tout-à-coup, ce bruit exact courut les ateliers, les journaux, la foule : Ulric Klangsor, le peintre fameux, venait d'être frappé de cécité. Il était aveugle à jamais. Quand l'artiste s'aperçut du malheur, il était trop tard : ses yeux étaient irréparablement morts à la lumière. Il eut une crise de désespoir dans laquelle il pensa et, peut-être, espéra mourir, mais la vie, ou plutôt le désir de vivre le reprit, et la rage cette fois de recommencer : le *Dam*, une véritable rage s'empara de lui. Puisque c'en était fini de la lumière et de la couleur, il recommencerait avec du

bronze, il donnerait au *Dam* une voix d'airain. — Sa prédication serait continuée sur la voie publique. Il pensa ceci tout bas en se frappant la poitrine. — Comme les grands artistes complets, comme Buonarotti et quelques géants de sa lignée, Klansor maniait avec une facilité égale le pinceau et l'ébauchoir, la couleur et la glaise. Il maudit la couleur et demanda de la terre, du plâtre, du marbre ! La première ébauche du groupement imaginé par lui fut saisissante, au dire de quelques-uns de ses amis. Il leur parut que l'âme prisonnière de l'artiste faisait un effort suprême pour s'échapper par l'unique voie qui lui demeurait ouverte. Klansor fut pris un moment d'une telle rage de travail et d'œuvre que la glaise froide en trembla jusqu'au tressaillement dans ses mains. Cela dura dix jours, pas plus. Il se passa, ce dixième jour, dans l'atelier une scène horrible : l'artiste aveugle et impatient, qui œuvrait avec l'acharnement que les paladins apportent à des batailles, demandait incessamment de la glaise.

— Encore, femme, encore !

— Mais tu en as.

— J'en ai ?

— Les mains pleines, mon pauvre homme.

— Mais non ! Donne m'en, te dis-je.

Klansor ne sentait plus. Le *sens du tact* lui faisait soudainement défaut. Il mourait d'un peu plus. L'artiste vaincu et sa femme restèrent l'un en face de l'autre, elle sanglotante, ruisselante de larmes, lui la fixant de ses yeux morts, les mains maculées de cette glaise qu'il réclamait et ne sentait plus.

— Femme, femme, articula-t-il péniblement, en tremblant. Et il dit encore quelques mots inintelligibles.

Le génie de l'artiste essaya de ce dernier moyen d'évasion ; implacablement condamnée, en vertu d'une justice supérieure à la séquestration éternelle, son âme se rua à ses lèvres pour tenter de s'échapper par cette porte de la parole, qui demeura quelque temps encore entr'ouverte..., mais ce ne fut plus qu'un bégaiement. L'âme d'Ulric Klansor était bien définitivement prisonnière, claquemurée sous le

quintuple airain de ses sens abolis, cadennassée dans l'argile de sa chair pour le reste de sa vie, laquelle heureusement ne devait plus être longue. Ce fut un douloureux spectacle que celui de cette impuissance. C'est à peine si sa femme, — cette Niobé nouvelle à laquelle on avait plus tué en prenant les cinq sens de son cher grand artiste, qu'à l'autre en lui tuant ses sept enfants, — c'est à peine si sa femme surprit encore quelques tressaillements capables d'indiquer que l'âme habitait encore sa prison de chair inerte.

Ulric Klangsor mourut et dans la foule immense qui suivit les funérailles de cet illustre artiste, mort glorieux sans une œuvre, — ironie amère de la gloire, — deux hommes gravement discutèrent.

— Tabes! Ataxie locomotrice, dégénérescence des cordons postérieurs de la moelle, oui, certes, tant que vous voudrez, docteur, disait l'abbé Renaud au praticien qui avait veillé l'agonie de l'artiste, mais la cause, la vraie cause, la connaissez-vous?

— Oh! assurément, fit son interlocuteur, ce ne fut pas celle qu'habituellement indique la science!

— Alors..., vous ne savez pas?

— Que je l'ignore absolument, c'est peut-être beaucoup dire!...

— Et quand vous la connaissiez, *selon la science*... Qu'est-ce qu'une maladie? Qu'est-ce que la maladie? Docteur? Vous êtes philosophe, vous voyez assez avant dans le catholicisme pour que l'explication que je vais vous proposer ne vous effarouche pas. Toute misère de l'homme découle du péché. Or, voici un artiste de génie, n'est-ce pas? qui a commis ce crime énorme d'annihiler un chef-d'œuvre, d'éteindre un flambeau capable d'éclairer une âme, c'est-à-dire, coupable d'avoir dissimulé à jamais aux regards des hommes un peu de la beauté de Dieu, et il en est *puni intelligemment*, remarquez cela, non par une maladie quelconque, mais *par un mal* effroyable, *de mesure exactement proportionnelle au crime qu'il a perpétré*; l'expiation est accompagnée des circonstances précises de la faute, mais cette fois vengeresses. *Il annihile et il est annihilé*. Singulière corrélation, avouez-le. Vous appelez cela : tabes. Nous sommes d'accord, à cette différence

près que vous dites maladie où je prononce punition. *Stipendium peccati mors!*

Les deux causeurs restèrent longtemps silencieux sur ce mot. Au moment de se quitter, le médecin, pensif, serra la main du prêtre et, le regardant, il dit cette parole, conclusion d'une discussion intérieure :

— Peut-être, l'abbé, peut-être.

POL DEMADE.

Janvier 1894.



## DIES IRÆ!

*Manducemus et bibamus eras enim moriemur.*

Les pauvres en liesse auront des Balthasars!...  
Leurs gars, près de l'église, en s'écriant : « Cocottes »,  
Jetteront ricanants leur sébile aux dévotes...  
Leurs filles n'iront plus se vendre aux lupanars!...

Mauvais riche, à toi l'or, les palais, les nectars...  
Dès ce jour, c'en est fait des vœux que te marmotte  
Le noir désespéré qu'éclabousse de crotte  
Le trot de tes chevaux, la course de tes chars!...

Jouis jusque demain!... Tu leur as volé Dieu,  
Il ne leur reste rien... hors le fer et le feu!  
Ou la recette encor de la bombe assassine...

Et pour garder ton corps du banquet des corbeaux,  
Quand ton chef roulera, froid, de la guillotine,  
Ta fille embrassera le valet des bourreaux!...

MAURICE CLAEYS.



## MORALE ET LITTÉRATURE



N l'a dit, avec infiniment de justesse, à propos d'une conférence sur la littérature moderne : « Le vice et la vertu ne sont pas l'apanage d'un siècle quelconque, ils sont de tous les temps. »

Condamner en bloc, soit toute la littérature d'un siècle, parce que certains écrivains de l'époque ont publié des œuvres immorales; soit tous les écrits d'un auteur, parce que parmi eux il en est de blâmables, est insensé.

Tous les siècles comptent dans leur sein des auteurs qui ont foulé aux pieds les lois de la morale. Le xvii<sup>e</sup> siècle lui-même, ce siècle si cher au classicisme pédant, n'est pas indemne de ce chef. Oh! que non! Les contes de La Fontaine doivent leur célébrité autant, sinon plus, à leur inspiration lubrique qu'au talent de l'écrivain. Nos pédagogues en interdisent, avec raison, la lecture, à leurs jeunes disciples, mais ils n'en proposent pas moins, avec enthousiasme, à leur admiration, les fables du bonhomme. En quoi, ils ont raison encore.

Mais, pour Dieu! soyez logiques! mes beaux messieurs!

Dès lors que vous offrez une si accueillante hospitalité dans vos classes à un auteur du xvii<sup>e</sup> siècle, quoiqu'il ait plus d'une fois trempé sa plume dans la boue, de quel droit nous jetez-vous la petite pierre de votre pudeur effarouchée, sous prétexte que nous poussons la jeunesse dans des voies dangereuses, lorsque nous l'engageons à permettre loyalement aux littératures de notre époque de s'ouvrir sur leurs pupitres, à côté des chefs-d'œuvre des temps passés.

Parce qu'un littérateur a enfreint la morale dans l'un ou l'autre de ses livres, faut-il l'excommunier absolument? Qu'on mette la jeunesse en garde, qu'on la dirige dans ses lectures, qu'on lui indique les écueils à éviter! c'est parfait. Mais il n'est ni juste, ni logique de lui



interdire toutes les œuvres de cet écrivain, même celles qui sont irréprochables. Dans de telles conditions, une étude sérieuse de la littérature est impossible. Autant la supprimer d'un coup.

Le grand poète Verlaine a publié des œuvres licencieuses, tout à fait blâmables. Nous les lui reprochons. Jadis, il s'en repentait lui-même :

« L'auteur — c'est Verlaine qui parle — n'a pas toujours pensé » comme aujourd'hui. Il a longtemps erré dans la corruption contemporaine, y prenant sa part de fautes et d'ignorance... Il a publié, » très jeune, des vers sceptiques et tristement légers... » Ces paroles sont tirées de la préface de *Sagesse*, un des plus beaux poèmes chrétiens de ce siècle. Verlaine l'appelle : « Son premier acte de foi public ». « On n'y trouvera rien — dit-il — de contraire à cette » charité que l'auteur désormais chrétien doit aux pécheurs dont il a » jadis et presque naguère pratiqué les haïssables mœurs. Il ose » compter qu'en ce livre nulle dissonance n'ira choquer la délicatesse » catholique : ce serait sa plus chère gloire, comme c'est son espoir le » plus fier. »

Ce poème, d'une envolée si pure, devrait être classique dans tous les collèges et il en est presque universellement banni. Les Maîtres eux-mêmes ne l'ont jamais lu ; il en est qui ignorent jusqu'au nom du grand poète.

Ce que nous disons de Verlaine, nous devons le dire à plus forte raison de Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, L. Bloy et d'Ernest Hello, surtout d'Ernest Hello, cet affamé d'idéal qui a dit de lui-même cette belle parole : « Je suis le pauvre des pauvres, car quel est le pauvre, sinon celui qui a besoin ? Et mon besoin est immense, il est infini ! » Cette âme essentiellement virginale, ce génie profondément chrétien et dont la foi vibre avec une telle intensité dans toute son œuvre que Barbey d'Aurevilly en a pu dire : « Le caractère du » talent d'Ernest Hello, c'est ne rien faire comme personne, non par » originalité littéraire ou calcul d'art, mais par une originalité autrement grandiose et profonde, *l'embrasement d'une foi religieuse*, qui,

» dans un temps où l'enthousiasme est tué dans tous les esprits et dans tous les cœurs, est la plus stupéfiante originalité. »

Toujours inconséquents avec eux-mêmes, les adorateurs du veau d'or littéraire du xvii<sup>e</sup> siècle désavouent encore l'exclusivisme que nous leur reprochons, lorsqu'ils prodiguent l'encens de leurs louanges aux classiques de Rome et d'Athènes. Car, personne que je sache n'aura la naïveté de prétendre que la chasteté était précisément la note dominante des œuvres de ces païens, adorateurs de Vénus!

Nous ne demandons qu'une chose, c'est que l'on traite nos gloires contemporaines avec autant de courtoisie que l'on en témoigne aux païens du monde antique et aux classiques du xvii<sup>e</sup> siècle.

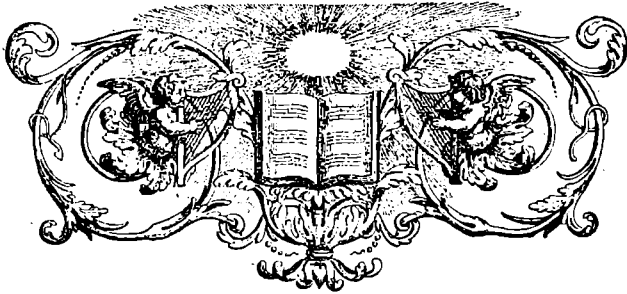
Ne pourrait-on faire, pour la littérature moderne, tout au moins ce que l'on a fait pour les lettres païennes? Glaner dans les chefs-d'œuvre de notre siècle quelques passages saillants, virilement pensés et artistiquement ciselés et en faire un recueil où les jeunes esprits puissent, sans danger pour leur intégrité, s'initier à la littérature de leur temps.

Ah! les lettres modernes sont en révolte avec la morale! Motif de plus, pour celui qui en a la puissance, de s'en emparer et de travailler à détourner le courant faux et malsain qui les entraîne et à leur infuser une sève plus idéale. Mais pour atteindre ce but, il faut produire des œuvres, qui, et comme conception et comme expression, ne soient pas inférieures, en valeur artistique, aux compositions si finement pensées et si délicatement stylées de nos écrivains modernes. Si vous avez la noble ambition de vous élever jusqu'à ces cîmes lumineuses où planent, nimbés de l'auréole du génie, les Villiers de l'Isle-Adam, les Barbey d'Aurevilly, les Ernest Hello, il vous faut, jeunes gens, secouer une bonne fois l'engourdissement dans lequel l'étude exagérée de l'antique a figé vos intelligences, communier à l'idéal des maîtres actuels par la contemplation de leurs chefs-d'œuvre, vous familiariser avec leur esthétique, afin d'arriver ainsi à la maîtrise dans l'art d'écrire. Oui, jeunes gens, « âmes de penseurs et d'écrivains, maîtres d'un âge futur, jeunes créateurs qui venez, l'éclair au front, confiants en votre foi nouvelle, vous qui, perdus encore sous votre lampe d'étude en quelque

froide chambre de la capitale, vous êtes dit tout bas : « O presse puissante, à moi tes milliers de feuilles où j'écrirai des pensées d'une beauté nouvelle » (1), vous avez le légitime espoir de jouer un rôle superbe dans le splendide mouvement artistique contemporain. Votre place y est toute désignée.

L'avenir est à vous, si vous le voulez, car l'avenir est plus que jamais à l'idéal. Le monde est saturé de naturalisme, il ne demande qu'à monter. Soyez les chevaliers de l'idéal, les apôtres du beau, les messies de l'art. Aidez les foules dans l'ascension vers l'idéal, dont elles ont faim et soif. Consacrez-vous, tout entiers, à cette mission, si digne de vos juvéniles ardeurs, avec toute la puissance de vos esprits, tout l'enthousiasme de vos cœurs de vingt ans et tout l'élan de vos âmes d'artistes et de chrétiens !

L'abbé HENRY MÖLLER.



POÈME EN PROSE

## LES VENDANGEUSES

*Le soleil d'octobre déverse les suprêmes chaleurs d'automne sur les vignes encore feuillues, et les vignes aux feuilles d'un vert pâle et d'un jaune tendre se penchent, très lasses, sous le poids des raisins mûrs.*

(1) VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, *Contes cruels*.

*Les raisins mûrs multiplient leurs taches noires parmi les feuilles impuissantes à les dissimuler ; ils pendent, par grappes, aux ceps fatigués et implorent la vendange.*

*Voici que les cohortes des vendangeurs aux bras forts, et les théories des vendangeuses aux frêles mains d'amoureuses, se répandent parmi les vignes dorées au soleil d'octobre.*

*Et les raisins noirs, aux graines compactes, lourdement tombent dans les seaux, et les ceps très las se redressent, déchargés de leurs fruits.*

*Les vendangeuses courbent leurs tailles souples parmi les vignes, et le rythme onduleux de leurs jeunes corps atteste l'adolescence et la beauté.*

*Elles égrènent leurs rires sonores en cueillant les raisins noirs, et lorsqu'elles se redressent soudainement, leurs poitrines bombées et leurs cous graciles et blancs révèlent la maturité de leurs ardentes jeunesses.*

*Leurs yeux limpides reflètent la gloire du soleil d'octobre aux rayons pâlis, et leurs bouches sourient aux choses et fleurissent de pourpre la grâce de leurs traits.*

*Et leurs doigts frêles se rougissent au sang des raisins, et leurs lèvres où s'écrasèrent les graines mûres, semblent une éclosion de rouges roses remontantes.*

*Le sang des raisins ensanglante la pâleur de leurs mains et de leurs visages ; le sang des raisins exalte leurs vigueurs d'adolescentes et enivre leurs cœurs joyeux.*

*Et la joie brutale et crue des peuples barbares se magnifie en leurs yeux extasiés, et la splendeur de la joie physique se symbolise en le sang de ces raisins pourpre.*

*Les silhouettes des vendangeuses se courbent et se redressent sur les vignes dorées, parmi les rayons d'or du soleil d'octobre, et la beauté de leurs formes onduleuses tressaille d'allégresse et chante harmonieusement la joie suprême des forces naturelles.*

*Cependant, à l'horizon lointain descend le soleil d'or. A mesure qu'il s'en va ses rayons augmentent d'intensité et étincellent sur les vignes dorées.*

*Et les rayons du soleil qui meurt, d'un rouge incandescent, ensanglantent le ciel, comme de grands aigles dont le sang coulerait dans l'espace attristé.*

*Le soleil coule en fleuve de sang sur la terre épouvantée, et sur les vignes assombries. Et le sang du soleil se mêle au sang des raisins sur les mains et les lèvres des vendangeuses.*

*Et les vendangeuses suspendent tout-à-coup leurs rires sonores, et baissent, craintives, leurs yeux mélancoliques.*

*Car, dans ce soleil d'octobre d'où le sang dégoutte à flots, et dans ces raisins noirs où leurs mains s'ensanglantent, leur apparaît la mort inévitable, sœur de la joie physique, la mort qui tord les jeunes hommes sur les rouges champs de bataille, et brise les cœurs sanglants des amoureuses...*

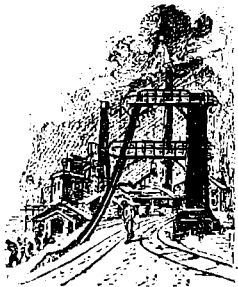
HENRY BORDEAUX.

*Thonon-les-Bains, octobre 1893.*

---

## NOËL NOIR

---



la vesprée, noirs de houille, ils s'en reviennent de la fosse, les mineurs; le dos rond, la démarche hésitante, le corps affaissé, comme aplati, sous le poids des galeries — tous, avec cet air passif et grave que donne la lutte contre les éléments, l'inconsciente obsession du grisou.

Casqués de cette calotte grossière, sorte de toque faite de cuir, dur comme du granit, à croire qu'on l'a taillé dans la peau des aurochs défunts — coiffe, sans doute, mais plus encore

bouclier contre les pierres branlantes du *fond* — ils marchent les bras ballants, tenant d'une main le bidon à café et de l'autre la lampe, leur soleil de dessous terre.

La journée est finie. Encore une, disent-ils. Et leurs pas marquent de larges empreintes noires la neige gelée, qui grince sous le fer des souliers lourds.

Derrière, l'antique fosse fumeuse — éternellement vieille et noire — profile sombrement la masse disgracieuse de ses mornes constructions dans le clair du ciel, où timidement la lune point.

Et toujours, rythmiquement, comme un balancier d'horloge, la machine du puits d'exhaure renifle, sonore. Ame du grand corps informe.

\* \* \*

Demain c'est Noël. Une grande fête — qui ne vaut pas la sainte Barbe pourtant, aux yeux des mineurs — mais qui compte gros, tout de même, au ciel et sur la terre, puisqu'on ne *descend* pas ce jour-là.

Les cloches de Gohyssart, messagères universelles d'événements lugubres et tristes ou de fêtes aimées, tintent joyeuses. Sonneries douces à l'âme angoissée, caressantes au tympan délicat rudoyé souvent par les heurts sinistres des sirènes d'usine.

Et il fait blanc, tout blanc par la route fuyante, comme si Dieu eut voulu immaculer la terre souillée, avant d'y faire naître son Fils.

A chaque carrefour, quelques mineurs se détachent de la bande. Et les autres de continuer leur route, en causant.

Un des plus jeunes, Jean, hâte le pas. Sa femme l'attend au logis ; elle se souvient que le trait est avancé d'une heure et que son homme lui a promis de ne pas entrer au cabaret.

L'exactitude est la politesse des rois, ce charbonnier est roi par ce côté.

\* \* \*

C'est ici. Une poignée de mains aux camarades et l'on se quitte sur un vigoureux « au revoir ».



Une modeste façon de maisonnette basse, pas bien spacieuse, avec un lopin de terre derrière — représentative, exactement, de l'importance sociale de son propriétaire.

Une porte, une fenêtre à volets verts où se joue, blafarde, la lueur du réverbère d'en face.

Derrière se dresse, géant, le pyramidal terry — écran noir qui masque un coin de l'horizon.

Il y a vingt ans — on s'en souvient au village — c'était à cette place une prairie. Depuis, le crassier s'est élevé, se haussant chaque jour un peu plus et de là-haut comblant la vallée, la submergeant sous l'envahissement d'une lave noire et froide.

Aujourd'hui, le tas est énorme. C'est presque une montagne.

Quelques maisonnettes de houilleurs, humblement tapies à l'abri de la tempête, gisent là comme accroupies au pied du Titan de cendres — dont la masse compacte semble protectrice. Illusion... Le jour est proche où le géant les écrasera.

\* \* \*

Une place propre, blanchie à la chaux, très simplement meublée. Quelques chaises symétriquement rangées le long des murs, une table devant laquelle sont assis deux garçonnets, 5 et 7 ans, les deux fils de Jean, et à côté le berceau, où dort leur petite sœur. Dans le coin, une vieille armoire en chêne, héritage de l'aïeul; au-dessus l'horloge; sur la muraille encore, deux chromolithographies à 50 centimes, achetées à la dernière foire de Charleroi, les portraits du Roi et de la Reine, et en face, sur la cheminée, à la place d'honneur, le crucifix de cuivre rouge.

Mélanie, la femme de Jean, inspecte d'un coup d'œil circulaire la maison toute resplendissante de la propreté méticuleuse des veilles de fête.

Et l'on soupe frugalement de pommes de terre rôties sur le gril, d'un hareng doré par le fumage et, en guise de dessert, d'une tartine de vrai beurre, arrosé de bonne bière blonde, chantée par les Gaulois aïeux.

\* \* \*

Les enfants sont couchés. Et les époux, un peu rêveurs, sont assis au coin du feu à écouter le râle du vent dans la cheminée.

Mélanie, tout en berçant le marmot qui geint, se remémore les splendeurs de l'ancienne messe de minuit, la crèche nimbée de l'auréole lumineuse et le petit Jésus rose, couché sur un lit de paille dorée. A présent, on ne chante plus la messe de minuit. Les temps ont été proclamés mauvais, en chaire, de par M. le Curé, et le pasteur et les paroissiens restent chez eux la nuit de Noël, par crainte des rôdeurs nocturnes.

Jean semble préoccupé, distrait. Sa main étreint son front plissé comme pour en exprimer un souvenir. Soudain : « Mélanie, parle-t-il, est-ce que vous savez? Il y a juste dix ans aujourd'hui que nous nous sommes mariés. » Et sa femme de répondre, surprise : « Pas une raison, mon homme, pour être comme ça tout chose, tout pensif. »

Ils se rappellent les jours lointains...

Le terry, là derrière... Ah! l'ont-ils gravi, enfants, l'énorme crassier, en quête de miettes de charbon oubliées. Ont-ils gratté, ensemble, ses flancs noirs pour y trouver du pain. Puis plus tard, le charbonnage voisin où ils ont peiné tous deux. Jean, un rude homme, puissant de muscles, travaillait à la *veine*. En a-t-il donné des coups de pioche depuis lors. Mélanie, elle, occupée au *jour*, triait les gaillettes. Mais elle finit par *descendre* aussi, pour devenir *hiercheuse*, et ses bras poussèrent maints wagonnets chargés.

C'est là qu'ils s'étaient connus. Et la sympathie était née, cordiale, au sein de cette laborieuse misère commune. Un jour, lassés enfin de cette perpétuelle contemplation du noir, dans leur âme abrutie par la matérialité du travail quotidien, un sentiment pur avait jailli, et bien vite ils s'étaient mariés, heureux de mettre un peu de bleu dans leur vie.

\*  
\* \*  
\*

Il y a dix ans de cela. Jean, âpre à la besogne, gagne pour deux... pour cinq, Dieu l'ayant fait père de trois enfants. Mélanie, économe

et laborieuse, dirige son ménage, s'ingéniant à mettre un sou de côté pour les mauvais jours.

Et la joie de ces parents, leur orgueil, l'espoir de leur vieillesse, ce sont leurs trois enfants, beaux comme eux, de la beauté âpre et virile des êtres forts.

Ils sont heureux à faire envie aux riches, ces miséreux obscurs, ces besogneux, ces vaillants de la glèbe noire! Heureux, oui, pleinement, car ils possèdent cette richesse vraie — présent royal de joyeuse entrée apporté à l'Humanité inquiète par le Christ, au jour glorieux de sa nativité — *la paix promise aux hommes de bonne volonté.*

MAURICE RANWEZ.

Jumet, 15 décembre 1893.



## Roche Tarpéienne et Capitole

**Paroles pour Georges Eekhoud,** par  
CAMILLE LEMONNIER (Editeur Lacomblez).

Camille Lemonnier est certes loin de nous, d'esprit et de tendances, mais quel admirable, quel puissant ouvrier de la pensée et de la phrase, dans ces dix pages par exemple écrites pour Eekhoud. Cela vous entre dans l'intelligence avec la force d'une hache s'entrant au cœur d'un chêne, entrant et n'en sachant plus sortir, demeurant là en vous, devenant votre propre substance comme la hache d'acier inséparable du bois aux fibres

d'airain. A la lecture de semblables pages, dont toutes les phrases sont comme les artères, coupées et versant leur beau sang rouge et chaud, impossible de ne pas sentir passer en soi un frisson d'admiration, impossible de ne pas crier à l'artiste : Vous, vous êtes un vivant au moins! Nous devons cette parole de justice à Lemonnier. Demain nous nous battons peut-être contre lui, aujourd'hui il ne nous en coûte pas de lui rendre cet hommage mérité. Un catholique doit être vrai.

P. D.

**Louise**, roman lyrique par M. CHARLES FUSTER.

Un roman en vers! Quel luxe dans les mots, mais en fait, ici, quelle pauvreté dans les choses. Pauvre roman et pauvres, très pauvres vers. Nous espérons que M. Fuster, qui a donné des preuves d'un joli talent, s'abstiendra à l'avenir de puérités semblables. L'écrivain a plus mâle besogne aujourd'hui que s'amuser à crever des bulles de savon. P. D.

\*  
\* \*

**Le Verbe auroral**, JOSÉ HENNEBICQ. Malines, Godenne, 2 fr.

Les enfants qui naissent et les poètes qui débutent commencent leur vie par des larmes. M. José Hennebicq n'a point manqué à cette règle. *Le Verbe auroral*, malgré le précieux de ce titre, est mélancolique et charmant aussi comme ces premières larmes enfantines. Ces perles vivantes ont, par un autre côté, ce charme encore de nous apparaître dans la lumière douce et dorée d'un soleil levant, éclairant une aube blanche d'idéalisme; il passe bien, dans ce matin de

poète, quelques petits nuages attristés, mais nous espérons les voir s'évanouir dans ce midi clair que nous promet ce premier livre et que nous serons heureux de saluer, heureux et peut-être fiers.

P. D.

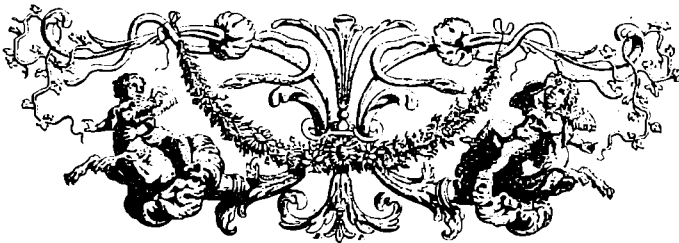
\*  
\* \*

**La Littérature catholique contemporaine.** (Prix : 1 franc.)

POL DEMADE vient de publier en brochure une conférence consacrée à ces grands artistes : Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Villiers de l'Isle-Adam, Ernest Hello. Ainsi que le constate, non sans amertume, M. Demade, ces noms glorieux sont des exceptions rares et leur gloire, à dire vrai, n'est reconnue et appréciée que de leurs adversaires. Il est à cela d'autres raisons que celles que nous donne l'auteur, et pour n'en citer qu'une : tous quatre, à des degrés divers, sont de fiers indisciplinés. On ne pouvait les dénoncer comme impies, on usa d'une arme plus sûre : le silence.

H. GRAVEZ.

(*Nervie*, janvier 1894.)



---

 MIROIR DE LITTÉRATURE
 

---

 Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.
 

---

La Rédaction de *Durendal* remercie les abonnés, les amis et les collaborateurs de la première heure, — tous ceux enfin qui lui ont apporté le concours de leur sympathie, de leur vaillance ou de leur plume.

\* \* \*

Deux citations à rapprocher du même journal :

M. Laurent Tailhade (à propos du crime de Vaillant) :

« Qu'importent les victimes, si le geste est beau ? »

M. François Coppée :

« C'est un dilettante. Il admire le « geste » de Vaillant. N'ayez pas peur. Le dilettante ne fabriquera et ne jettera jamais aucune bombe. Son anarchie est purement spéculative. C'est par dandysme qu'il applaudit aux assassinats. Il juge cette opinion élégante et s'en fait une macabre parure. Egoïste et vaniteux, il laisse éclater, dans toute son horreur, sa haine de raté. Ces malheureux Tantales des fruits d'or du succès, aigris, névrosés, pleins de bile et de rage, rêvent d'un cataclysme, ont les cauchemars d'un Erostrate et se transforment, tout doucement, en petits Nérons en chambre. »

Il nous souvient que le goujat de lettres, qui a nom Tailhade, insulta, d'ignoble manière, l'an dernier, un des nôtres, M. Jean Casier — lequel, en trop bon catholique, se laissa faire, un peu. — Notre ami ne pensait pas, à ce moment là, qu'il aurait assisté, un jour, à cette jolie scène de cannibalisme littéraire : François Coppée dévorant Tailhade préalablement lardé de juteuses épithètes et truffé de comparaisons à l'emporte-gueule.

\* \* \*

Au dessinateur Gisbert Combaz, à l'éditeur Lyon-Claesen, lesquels si bellement damasquinèrent *Durendal*, moult grâces des Douze Pairs de la Table ronde.

\* \* \*

Sagax — un pseudonyme derrière lequel se dissimule, nous assure-t-on, la personnalité assez turbulente de Monseigneur de Harlez, — s'en prend, dans une obscure

feuille de province, à notre ami l'abbé Hector Hoornaert. *Sagax prête à l'auteur de la parodie « Africus » des intentions complètement fausses.* Il eut été plus simple de se souvenir que toutes les œuvres dramatiques, ayant fait du bruit, ont suscité des parodies, depuis « Andromaque » jusqu'à « Hernani » et l' « Intruse ».

La personnalité de Sagax nous fait renoncer à de plus amples commentaires.

\* \* \*

Un mot cruel de Maurice Barrès :

« Mettez des jeunes gens ensemble, les plus distingués baisseront, les pires monteront, et il se fera un niveau de médiocrité. »

\* \* \*

« Singulier effet de l'éloignement, alors que V. Hugo baisse, Barbey d'Aurevilly grandit. »

*La Plume*, 15 décembre 1893.

\* \* \*

Nous signalons à l'attention de nos amis une remarquable étude du docteur Fortuné Mazel sur *La Décadence religieuse en France*, publiée dans l'*Ermitage* (livraisons de septembre, octobre et novembre 1893). L'auteur ne partage peut-être pas toutes nos croyances, mais, en tous cas, c'est un respectueux; il écrit de bonne foi, comme dirait Montaigne, et son œuvre mérite à tous égards d'être étudiée par les catholiques, tant de Belgique que de France, soucieux des aspirations de leur temps.

\* \* \*

Oyez donc cette bourde colossale, qu'en un français étrange, commit l'autre jour un journaliste belge :

« En ridiculisant par sa candidature à l'Académie française et ses visites grotesques, dans une tapisserie, aux Immortels, Tournadre n'a-t-il pas fait œuvre de juif en cherchant à ridiculiser cette institution fondée par le cardinal de Richelieu, et dont le renom et le prestige rejaillissent sur le pays de France? »

Et nous qui avons traité naguère l'Académie de Belgique de « morgue littéraire! » Ridiculiser une académie, quel crime! Comme si les académies ne se ridiculisaient pas d'elles-mêmes!

\* \* \*

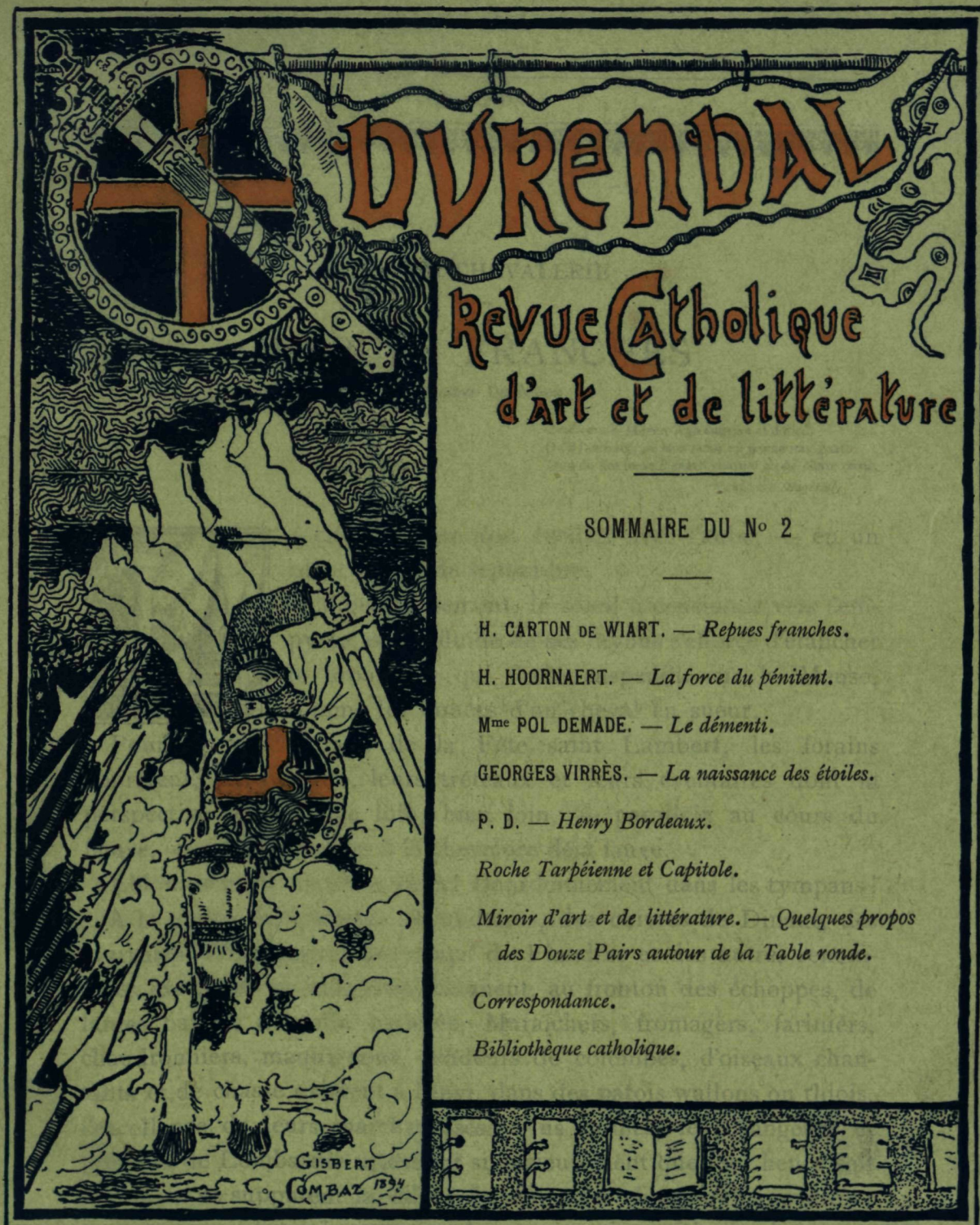
**Au numéro de février : Un Conte de M. H. Carton de Wiart; des proses de M. Georges Virrès, et M<sup>me</sup> Demade; des vers de M. l'abbé H. Hoornaert et de M. Ernest Périer; etc.**







FÉVRIER 1894



# DU REN DAL

## REVUE Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DU N° 2

H. CARTON DE WIART. — *Repues franches.*

H. HOORNAERT. — *La force du pénitent.*

M<sup>me</sup> POL DEMADE. — *Le démenti.*

GEORGES VIRRÈS. — *La naissance des étoiles.*

P. D. — *Henry Bordeaux.*

*Roche Tarpéienne et Capitole.*

*Miroir d'art et de littérature. — Quelques propos  
des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

*Correspondance.*

*Bibliothèque catholique.*

GISBERT  
OMBAZ 1894

Fontaine  
Coffreux  
BRUXELLES



## FIN DE CHEVALERIE

## REPUES FRANCHES

A EUGÈNE DEMOLDER

C'est vers le Moyen-Age énorme et délicat  
 Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât,  
 Loïn de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.

VERLAINE (*Sagesse*).



La cité liégeoise s'est éveillée avec l'aube, — en un blanc matin de septembre.

Majestueusement, le soleil ascensionne vers l'empyrée, et l'or fluide de ses rayons s'efforce d'étancher le brouillard qui flotte suspendu sur la Meuse, comme les fumées d'un cheval en sueur.

Pour le marché-franc de la Fête saint Lambert, les forains appréntent, en tumulte, leurs tréteaux et leurs éventaires dont la perspective se prolonge loin, bien loin, — parallèle au cours du fleuve, — sous les arbres à la chevelure déjà fauve.

Eblouissement dans les yeux! Bourdonnement dans les tympans!

A la gloire des poteries hollandaises, des cuivres de Dinant, des fourrures d'Allemagne, des draps de Flandres et des autres renommées exotiques ou indigènes, claquent, au fronton des échoppes, de larges bandes de toile bariolée. Maraîchers, fromagers, fariniers, chaudronniers, maquignons, vendeurs de colombes, d'oiseaux chantants et de chasse exaltent à l'envi, dans des patois wallons ou thiois, l'excellence de leurs marchandises. Plus calmes, les changeurs et prêteurs de Lombardie attendent silencieusement que leur heure soit venue, — et supputent la valeur de toutes ces choses qu'ils reverront quelque jour, à l'état de gages, sur leurs comptoirs et félonnes balances.



Voici des cottières qui passent, et des bourgeoises de petit état et des pucelettes aux biaux simples. Dans un coin, un Juif, en bonnet jaune, dissimule ses bijoux d'ambre et de perles sous un tapis fané; à la curiosité allumée de ces femmes, il répond par une arrogante indifférence : « Cecy n'est nin pour vos escarcelles, mes commères, » et par semblables propos excitant les vanités ingénues, il leur abandonne pour un marc d'argent une bague de la valeur de trois sols tournois.

Sur les degrés des fontaines et sous les porches s'échelonnent des grappes de squalides vieilles, — assises à croppetons, — commises à la haute surveillance des baudets, des charrettes et des mannes vides, et leur sénile caquetage est souvent coupé d'injures et de prises à partie.

Les taverniers, très importants, clament des ordres aux subalternes. D'aucuns, plantés sous leurs enseignes de tôle qui dansent à la brise, pot et gobelet en mains, disent aux passants le goût merveilleux de leur vin — « creu ès bons terroirs d'entour » — sec et délié à regaillardir le saint Christophe de pierre de la cathédrale, et ainsi ils harponnent les plus altérés.

D'heure en heure plus dense, la foule roule maintenant, au sortir de la messe, en flots lourds, avec une petite houle parfois, des arrêts, des retraits, des hésitations, des précipitations soudaines.

Des baladins et des pitres de toute sorte ont ouvert leurs jeux : Ici, du haut d'un baril, un pèlerin présumé, tout armoyé de coquilles, psalmodie la complainte de saint Angadresme et conte comme quoi, d'un coup de sa baguette de frêne, le bienheureux pourfendit trois géants sarrazins. Très grave, son compagnon, affublé d'une barbe de mousse, fait baiser à quelques bonnes femmes une apocryphe plume du coq de la Passion et deux des charbons sur lesquels grilla le grand saint Laurent. Dont le profit est gros.

Plus loin, des acrobates jonglent avec élégance, — des charmeurs de serpents, bras allongés, déroulent leurs ceintures vivantes, — de pauvres histrions simulent des tournois grotesques ou représentent dévotement le roi Salomon ou le pauvre sire Job, avec les mêmes pourpoints troués au coude. Et les bonnes gens et les mauvais gar-

çons de s'ébaudir autour d'eux, se baignant d'aise aux plus méchants propos et aux plus basses scurrilités.

Tout ce peuple en liesse brille, scintille, poudroie dans l'air limpide et radieux où la sève humaine monte en conflit de mille bruits assourdissants, en cantate inharmonique de rires, de jurons, d'appels, d'injures, de boniments...

Scandant à coups de battant clair cette ardente cacophonie, toutes les cloches civiles et religieuses magnifient à l'unisson la Franchise solennelle : Le clocher octogone de Saint-Lambert pointe haut dans la nue, comme une âme avide d'idéal, et ses dix-huit « filles », — conduites par la cloche blanche du Ban, — semblent rivaliser d'élangs pour porter plus haut, toujours plus haut, leurs célestes volées.

Le dôme colossal des Dominicains gronde lentement, pour l'effacement des corneilles dont le vol elliptique tournoie au-dessus du moustier.

Saint-Paul et Saint-Martin ont de gracieux airs d'ariettes : les bulles échappées de leurs carillons semblent danser de maison en maison. Et l'abbaye Saint-Jacques, et la commanderie des Templiers, et la grosse tour de Saint-Denis, et l'église de la Chartreuse chantent comme autant de nids de pinsons.

Et la sonnerie de la Violette, aux accents plus graves et plus rares, clame aux campagnes l'indépendance du Perron liégeois.

\* \* \*

Midi. Le soleil verse à cru ses rayons. La Meuse, étalée dans son calme des jours sereins, ruisselle d'ocellures bleues et de paillettes argentées.

Au pont d'Amercœur, un regain de curiosité populaire s'accuse par des courants de foule et des accords de clameurs.

— Noël! Noël! crient des voix rieuses... Noël au sire des Repues franches!

Précédé par l'écho contagieux de ces « Noël! », escorté d'enfants en délire, de bachelettes dansantes, de saboulex et de truands dégin-

gandés, apparaît, — objet de tous les regards et de tous les gestes, — le chevalier Vincent, « de par la grâce de Dieu » sire de Malempré-Bueren, et doyen de tous les hauberts du pays hesbignon.

A travers l'ovation joyeuse, il passe, la face noble éclairée d'un bienveillant sourire. Son destrier, l'illustre Passavant, mi-juponné de fer, retrouve, en dépit de sa vieillesse et de sa piteuse maigreur, des allures triomphales.

— Largesse! largesse! clament des rivageois massés à la porte du pont. Et le chevalier Vincent, — en réponse à ces paumes et à ces chaperons qui se tendent vers lui en forme d'innocente plaisanterie, — répond généreusement par un salut protecteur éployé à la ronde.

Il est quelque peu malaisé de sa personne, le vieux chevalier Vincent : pansardement gros et chichement accoutré, — au demeurant, un des plus dignes gentilshommes de la chrétienté et, sans conteste, le plus endetté qui soit.

Tout bossué reluit son cimier de bataille, projeté sur la nuque par égard pour une terrible cicatrice, — douloureuse encore, peut-être, — qui saille sur son front comme une barre d'illégitimité sur un écusson. Son large torse se dessine sous un pourpoint en cuir de Hongrie noirci du frottement des armes, par dessus lequel flotte entr'ouvert un vieux manteau de fourrure sans couleur appréciable.

Le regard est franc et clair. La taille haute, seyant au commandement.

Parvenu au quai de la Goffe, la première visite du chevalier Vincent est pour la taverne des *Trois Rois de Cologne*, — modeste auberge dissimulée sur la rive parmi les maisons tassées l'une contre l'autre et huchées sur pilotis dans la peur des inondations, — hostellerie fameuse aux pays de Liège, de Looz et de Franchimont, auprès de tous les fervents de la bonne chère et des loyales beuveries.

\* \* \*

Il est du nombre de ces fervents, le vaillant sire. Et c'est pour, sans bourse délier, faire bombance, qu'il a, en ce jour de franchise,

déserté son inviolable mouvance de Bueren où l'année durant il reste reclus, comme un hibou en son trou ou un moine en son cloître. Las! bien plus qu'un parti-pris philosophique, de trop tristes nécessités le contraignent à cette solitude. Son patrimoine a croulé peu à peu, ébréché d'abord par les équipements de guerre, les dépenses d'hospitalité, le train des meutes et des écuries, puis achevé par les terribles expédients d'usure où le sire fut réduit après avoir aliéné tout ce qu'il put de ses terres et châtelainies. Ainsi travaillé de la maladie faute d'argent, — menacé de plusieurs prises de corps que des hérauts publièrent par toute la principauté, — il était exposé s'il sortait de son aire à être molesté par de vils recors, en dépit du saint Baptême de la Chevalerie; bien plus, à être précipité en quelque cul de basse fosse de la Violette, pêle-mêle avec les tire-laine, les faux trembleurs de fièvre et les impudiques, si grande était la rigueur des édits du tribunal des XII. Une consolation lui demeurait seule en sa male fortune : Profiter des jours libres, — telle la fête de saint Lambert à Liège, — où de séculaires privilèges ôtaient tout pouvoir à la verge des sergents, pour narguer ses ennemis et faire ripaille à la face du soleil. Et c'est pourquoi il ne manquait pas une franche-foire, de Maestricht à Stavelot.

Complice de cette plaisante odyssée, le peuple wallon s'en gaussait volontiers, sans aucune méchanceté. Car la gaine un peu grossière du sire cachait un homme de bon lieu et de grand bon sens. Et sa proverbiale goinfrerie ne l'empêchait pas, — témoins ses rudes trépi-gnées et ses belles emprises : en Allemagne avec les Bade, sur les marches de France avec Saint Pol, un peu partout avec Jean de Luxembourg, — d'être le parangon de tous les chevaliers qui de ce temps mirent leur épée au service des bonnes causes.

Ne connaissait-on pas aussi ses prouesses pour les haï-droits, c'est-à-dire pour le bon peuple de Liège : N'avait-il point à Montenaeken rallié les milices dispersées? Et à Brusthem, n'avait-il point tenu tête jusqu'au bout, défendant de son corps le vieux comte de Berlo, avoué de saint Lambert et gonfalonier de la cité? Ce fut à

Brusthem qu'une lame pénétrant sous son gantelet lui trancha la main gauche. Et depuis, le membre mutilé était remplacé par un crochet de fer, — et les méchants n'y avaient rien gagné.

\* \* \*

— Holà! maître Simonon. La venaison est-elle à point? Baille m'en une tranche et tu sais de quelle taille il me la faut. Puise aussi à ton cellier une ayme de vin du Rhin, car la langue me pèle, faute d'humidité.

Maître Simonon, syndic de son métier, s'inclina devant cet onéreux chaland dont il avait toujours admiré les capacités et la belle humeur, si bien qu'il lui pardonnait son insolvabilité, fier, au surplus, du lustre que le choix d'un tel connaisseur donnait à son hostellerie, et jugeant que les nombreux périls que le sire avait courus pour les bourgeois valaient bien quelque compensation.

Tôt assis dans la meilleure chaire, le chevalier Vincent, entouré d'un cercle admirateur, devise sentencieusement, sans oublier de s'humecter fréquemment la langue, « car icelle est toute pareille à la navette d'un tisserand à laquelle si l'huile faut, faut le travail ».

— Ah! mes amis, parlez-moi des jours de franchise où l'on peut muser tout à l'aise sans devoir, à toute alerte, courir aux églises et autres lieux d'asile! Je ne connais qu'un seul temps qui lui soit préférable : le beau, l'heureux temps de la guerre qui permet aux honnêtes gens endettées d'aller partout, de jour comme de nuit, dînant chez l'un, couchant chez l'autre, dans l'ignorance du tien et du mien, et sans que l'officialité y trouve à reprendre. Lors, ce sont les sergents qui se dérobent et n'osent mettre le nez à l'huis.

Et s'interrompant : Or çà, maître Simonon, remplis ce pot et prépare double ration à mon vieux compagnon Passavant. Ne manque point non plus à dresser mon compte pour la saint Hubert prochaine, et prie Dieu pour qu'il m'accorde, d'ici-là, prospérité et crédit.

Puis, reprenant : La guerre, bonnes gens, ah! plus n'est-elle celle que j'ai aimée... Maudits soient ces physiciens et leurs damnées

inventions : aujourd'hui, saint Georges lui-même est démonté par un manant caché derrière un buisson et qui allume, en faisant dans ses chausses, la mèche de son arquebuse. Mais tout va de mal en pis. Et les belles âmes sont mortes. Et la sainte Chevalerie tombe partout en décri. Les beaux sires vraiment, par les cornes de Mahom! que vos nobles de la ville avec leurs boucles soyeuses, leurs manches en jupes, leurs poulaines en queues de lézard, leurs épaules à maheustres et leurs jambes de sauterelles! Bons à alambiquer des alliances et à offrir leurs plumes de dindons pour tous les beaux traités qu'ils font signer aux princes. Et vos barons du plat et du haut pays qui méconnaissent tous les commandements, pillent les voyageurs, ne font jamais la part du pauvre, et laissent trotter leur bête par tous les chemins. J'en sais, vertu de Dieu! qui crachent par leurs bouches de sépulcres toutes les folies et les abominations de l'enfer, vantant Judas et pressurant les clercs. Il n'est fille à la veillée ni lard au saloir qui ne tremble à leur approche. Ce ne sont plus gentilshommes, mais vrais griffons, tout gueules et tout ventres.

Il continua longtemps, — heureux de rompre enfin un long silence, — le langage tout farci d'imprécations et d'invocations, de sang, de mort, de tête.

A la fois brutal et ingénu, railleur du présent et respectueux du passé, il semblait — dans ses propos de matérialité grossière et de mysticisme religieux, — la vivante incarnation de cette Chevalerie finissante, aux prises avec l'esprit diplomatique des chevaliers civilisés et la sauvagerie antichrétienne des chevaliers dégénérés. Son idéal était resté simple, — un devoir de tutelle pour les faibles :

Chevaliers en ce monde-cy  
Ne peuvent vivre sans soucy.  
Ils doivent le peuple deffendre  
Et leur sang pour la foy espandre.

Aussi, dans ses anathèmes, ne faisait-il point de quartier aux félons, aux mauvais riches ni aux impies, — quant aux péchés de gourmandise et de dette, à peine en s'y livrant eût-il craint d'attiser le feu du

Purgatoire « brûlure de chandelle, disait-il, dont on se guérit avec l'onguent des œuvres pies ».

Or, tandis que, pourpoint délacé, il faisait honneur au cellier des *Trois Rois*, buvant vin sur cervoise, hydromel sur hysope, — et tant plus, tant mieux! — des haillonneux le considéraient, massés sur le seuil. Leurs yeux émerillonnés disaient si bien la convoitise que le chevalier Vincent, se sentant ainsi regardé, se sentait peu à peu maigrir. Il les invita donc à entrer, et pour le joyeux ébahissement de ces pauvres hères, il décida le bon Simonon à les régaler en sa compagnie. Et sur le désir du sire des Repues franches, les liquides réconfortants furent distribués à la ronde, dans les plus beaux flacons du dressoir : dames-jeannes à cols grêles et anses chimériques, obèses cruches flamandes en grès émaillé et merveilleux vidrecomes allemands historiés de blasons. Dans la simplicité et la joie fruste de ces loqueteux : gestes ronds, éclats de gaité franche, le haubert se complut longuement, criant masse à l'un, masse à l'autre, faisant état de boire plus que toute la compagnie.

Quand il jugea la mesure pleine, il prit congé — par crainte de fermentation — et s'étant cerclé de son mieux dans son pourpoint, il enfourcha Passavant, lequel, regaillard d'avoine, s'enleva parmi les dalles de la rue en une apothéose de galopades et d'étincelles.

\* \* \*

Toujours accompagné des « Noël » de la foule, le sire s'en fut au Palais du Prince visiter un sien compère, le docte chanoine de Morialmé, membre du tréfoncier chapitre, sans contredit le plus périt et entendu de Liège ès choses politiques. Ensemble ils agitèrent des controverses ingénieuses, puis — pour leur mutuel soulâs — chantèrent d'interminables vieilles chansons où dialoguaient Misère, Gloire et Plaisir. D'autres amis au même quartier le reçurent encore et festoyèrent avec lui : le vieux comte de Berlo et Dom Maur, celui-là même qui peignait de si mirifiques enluminures sur le vélin des missels, — en retenant son haleine et en écartant sa barbe.

Et quand il reparut sur les quais de la foire, où, comme au cœur, affluait le sang de la ville, des clameurs joyeuses saluèrent son teint plus allumé. Pour lui faire fête, des musiciens donnèrent l'aubade. Et le peuple lui ayant livré la place d'honneur, il admira, sans descendre de son cheval, deux belles filles d'Égypte, aux gorgerins de rubis et d'escarboucles rehaussant la chaude matité de leurs chairs, qui dansaient gracieusement, tout en chantant une mélodie bizarre cadencée du heurt sourd des tambourins.

\* \* \*

Mais le soleil descend sur l'horizon. Avant de s'immerger dans sa gloire, il crible le sol et le fleuve d'obliques flèches d'or, jaunit la façade des maisons, incendie les vitraux des églises, empourpre le feuillage, enivre la ville entière de son voluptueux adieu...

Les premières torchères s'allument aux angles des venelles, devant les niches des saints, éclaboussant de plaques livides les murs en grisaille.

Le chevalier Vincent n'a point oublié qu'avec le jour expire la Franchise. Il pique des deux, et le voici qui chevauche vers Bois-l'Évêque, dans la direction du Couchant.

— Lès au sire des Repues franches ! Lès à Passavant !

Déjà, ils ont franchi les douves. Et devant eux, au lointain des collines superposées, la plus haute tourelle de Bueren dessine son cône penché sur le fond de cuivre du ciel... Le site est sauvage : à droite, se creusent des ravines obscures, des carrières abandonnées, menaçantes comme des embuscades. À gauche, surgissent de formidables chênes dont les racines échappées du sol ressemblent dans la pénombre à des nids effarés de grands serpents.

À mi-côte, au pied du gibet de Saint-Gilles, Passavant s'arrête pour reprendre du souffle. Et le bon sire se retourne, le poing droit sur la croupe de sa bête fumante, pour envelopper d'un dernier regard le paysage qui s'enfuit.

Une confuse rumeur de fête plane au-dessus de la ville toute

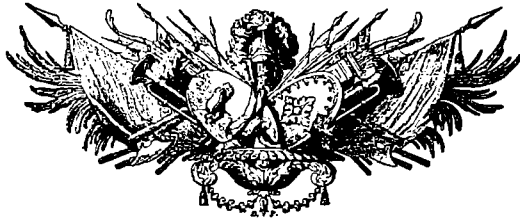


scintillante de lumières. On devine encore dans le cadre des montagnes les prés de Doixhe que mille rivelettes empourprées transforment en un archipel de feù, et plus loin, tout là-bas, la forêt de Kinkempois, masse sombre et indécise.

Mais Passavant s'étant remis à caracoler, le bon chevalier Vincent s'affermit en selle, et poursuit sa route vers l'astre qui s'enfonce. Son cerveau échauffé des vapeurs bachiques mûrit des idées altières, et son hautain cimier brandit des allumailles de reflets. Ainsi crêté d'orgueil, le sire des Repues franches s'en va vers le soleil, droit sur ses étriers, — fier, — plus fier que s'il avait eu, marchant derrière lui en un sillage de gloire et d'opulence, cinquante mille hommes d'armes, — *à sa solde*.

H. CARTON DE WIART.

Mardi-Gras 1894.



## LA FORCE DU PÉNITENT

—

I

J'allais par le désert qui conduit à la Mort  
Et la faim me rendait insensible à mon sort.

Or je m'étais couché sans force, quand un ange  
M'a secoué criant : « Lève-toi, fils, et mange! »

Et d'un œil égaré j'ai vu près de ma main  
Se dresser une cruche et s'élargir un pain.

Je bus et je mangeai; mais ma lourde paupière  
Aussitôt retomba dans sa torpeur première.

L'ange encor m'éveilla : « Bois et mange, mon fils! »  
Cria-t-il, et dressé, longuement je le fis.

Et comme je mangeais, je sentis une flamme  
D'une force terrible et douce emplir mon âme.

Et, pendant de longs jours, vers le mont du Dieu fort,  
Je marchai calme et pur, triomphant de la Mort.

## II

Que toute chair humaine et mortelle se taise,  
Car mon cœur se dilate et mon trouble s'apaise.

Le Seigneur pitoyable a remis tous mes torts;  
Il a nourri mon âme et mon corps de son Corps!

Les mères ont livré leurs enfants aux nourrices,  
Mais Lui nourrit les siens de ses vives délices!

Comme une cire molle et blanche se dissout  
En une autre et ne fait avec elle qu'un tout,

Ainsi j'ai senti Dieu, grâce à ma pénitence,  
Saturer tout mon moi de sa propre substance!

J'ai senti qu'Il plaçait, contact vertigineux,  
Sa bouche sur ma bouche et ses yeux sur mes yeux!

Mon cœur est maintenant plein d'un feu de fournaise!  
Que toute chair humaine et mortelle se taise!

## III

Je ressusciterai! Lorsque viendra le jour  
Je ressusciterai pour la Vie et l'Amour!

Depuis qu'en mon néant le Pain daigna descendre,  
 L'Éternel couve en moi comme un feu sous la cendre,  
 Et ronge lentement, par un travail obscur,  
 Tout ce que la Révolte y fit germer d'impur.  
 Mon cœur porte le sceau de la Vie éternelle  
 Et je ris quand je vois la mort qui me harcèle!  
 Chrysalide difforme et qui subit son corps  
 Je sens l'ange nimbé qui sous ma chair se tord,  
 Et j'aspire au signal des vibrantes trompettes,  
 Au tumulte effrayant des os et des squelettes  
 Qui reprendront leur chair pour l'Ombre ou pour le Jour!  
 Seigneur, fais que je sois digne alors de l'Amour!

H. HOORNAERT.

Janvier 1894.

---

## LE DÉMENTI

---

A MADAME CHARLES CLAEYS



'ÉTAIT très drôle et très amusant aussi de les voir flâner par la rue, ces deux petits hommes, se donnant le bras, la veille de la Saint-Nicolas, coiffés d'un béret bleu et blanc, en culottes courtes, chaudement emmitouffés dans leur caban, ainsi que deux jeunes hidalgos. L'air froid de cette tombée du jour leur fouettait le visage, deux jolies figures de garçonnets aux joues rosées comme deux belles pommes d'amour.

Pour lors, Jacques, l'ainé des deux jeunes promeneurs, glossait un peu irrévérencieusement Saint-Nicolas! — et Gonzalve, — cinq ans, — aux grands yeux bleus, deux lambeaux d'azur enchassés sous son

front, comme deux perles de lapis vivantes, — Gonzalve buvait les paroles de son grand frère.

— C'est des blagues, j'te dis. D'abord les Saints ça ne bouge pas, dis! ça regarde le bon Dieu tout l'temps! Gonzalve leva la tête un peu. — Et puis, poursuivit Jacques gravement, ils sont riches au ciel, tu sais... et alors pourquoi que Saint-Nicolas achèterait ses surprises sur la terre? Ils ont bien mieux là-haut!

Gonzalve regardait le ciel qui s'épinglait du point d'or des étoiles. Jacques le dépassait évidemment, il ne voyait pas comment répondre.

Ils collèrent donc leur petit nez curieux à la vitre d'une confiserie.

Jacques imperturbable continua son soliloque :

— Des pendules de chocolat!... des cochons en sucre!... et il partit d'un éclat de rire moqueur, comme part un irrésistible obus...

Cela dura dix grandes minutes.

— Non, impossible! tiens : Puisqu'au ciel c'est *toujours* ils ne doivent pas aimer les montres, les pendules, ni tout ça... Moi, je crois que Saint-Nicolas c'est... eh bien! c'est petit père ou petite mère. Et le reste, c'est de la frime!

Jacques dit : frime, crânement comme un officier qui commande un peloton d'exécution crie : feu!

Gonzalve solennel — c'était déjà un petit penseur — conclut : on verra bien.

Il fut convenu qu'on ouvrirait l'œil pour savoir à quoi s'en tenir.

— *Le bon*, comme dit père, avait commandé Jacques.

Le soir on les coucha tôt, comme d'habitude, dans leur chambrette d'enfant, où voletaient des oiseaux bleus et rouges sur fond blanc, et la porte d'entrée qui séparait leur chambre de celle de leurs parents demeura entr'ouverte. Quand la prière fut dite, qu'ils eurent placés leurs paniers de Saint-Nicolas, remplis de provisions pour l'âne, au pied de leur lit, et qu'ils furent bien cachés dans leurs draps blancs, avec des caresses et des baisers, l'obscurité s'épaissit autour d'eux. De temps en temps, d'un lit à l'autre, courut étouffé, comme d'une sentinelle éveillée, dans la nuit, ce mot :

Est-ce que tu dors? On répondait en toussant. C'était convenu.

Les derniers appels de Jacques restèrent sans réponse.

Il était évident que Gonzalve s'était endormi. Un bruit de toupie ronronnante, qui partait de sa couchette, ne laissait aucun doute à cet égard.

Jacques songea à se lever, pour secouer le dormeur; mais de crainte de tumulte n'en fit rien. A quoi bon! il veillerait seul, il se rendit donc compte...

Combien de temps cela dura-t-il? Jacques ne l'a jamais dit, mais voici ce qu'il raconta, et cela une seule fois — plus tard — la veille de sa première communion, sa tête dans les genoux de sa mère... qui sentit des pleurs d'enfant rouler sur ses mains...

« Il se produisit, conta Jacques, comme une lueur douce autour du lit de Gonzalve, comme si on tamisait de la lumière dans de la mouseline, et cela venait de quelqu'un qu'on ne voyait que très faiblement, à la façon d'une figure dessinée avec du phosphore le soir sur une muraille. L'apparition s'agenouilla au pied du lit de mon frère... elle vint, ensuite, à moi, sans s'agenouiller.

» J'étais bien éveillé, mère, je t'assure. J'ai voulu crier, l'apparition a mis la main sur mes lèvres, en faisant un geste, et j'ai vu nettement le feu d'un diamant sur l'un de ses doigts. »

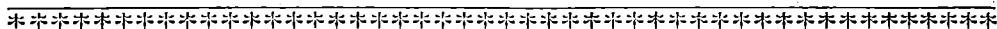
Le matin de la Saint-Nicolas, Jacques, aussitôt levé, était allé droit au lit de Gonzalve, et, comme c'était une petite nature droite, incapable de mensonge, il avait dit simplement ceci :

J'ai menti hier, Gonzalve, Saint-Nicolas existe. J'en suis sûr.

Il n'avait pas osé ajouter : *je l'ai vu.*

M<sup>me</sup> POL DEMADE.





## LÉGENDE

### LA NAISSANCE DES ÉTOILES

A LOUIS DE LA VALLÉE



ORSQUE de ses mains pleines de rayonnements Dieu eut fait l'homme, cette force, et la femme, cette grâce, il marcha calme et lent dans sa majesté sereine, vers le tertre moussu et fleuri qui dominait le merveilleux jardin.

Les roses, ces rivales d'Eve, s'épanouissaient au passage du Maître, exhalant leur âme de parfums, en un encens mystique.

Les marguerites d'or et d'hermine tendaient vers lui leurs grâces alanguies, tandis que se mirait dans les tapis de violettes l'azur du ciel. Les papillons mettaient une joie claire au-dessus des fleurs, et les théories harmonieuses d'oiseaux disaient la gloire du Créateur. Un lion au poil roux où se jouait la clarté s'agenouilla. Un tigre frôla en frémissant d'orgueil la robe lyliale du travailleur divin.

Ainsi Dieu parvint à l'endroit le plus élevé du paradisiaque jardin, et là, s'étant assis, il contempla la terre baignée dans une fanfare triomphale de lumière, par la gloire ardente du soleil.

Le Maître, d'un regard doux et profond, embrassa la création, et le vivant bouquet de son œuvre lui apparut tel en ce moment d'apaisement, que se mouillèrent attendris ses yeux royaux.

Alors, en un soudain volètement d'ailes laiteuses, apparurent devant lui deux anges. Aux mains chacun, un pétale de lys. Avec des gestes exquis de grâces amoureuses, lentement ils recueillirent les pleurs, ces diamants éclos de paupières divines, sur la pâle enveloppe de la fleur neigeuse, puis, dans un bruissement doux comme un lointain accord, ils s'envolèrent vers la nue.

Or, pendant qu'ils traversaient les espaces infinis, monta de la terre une brise embaumée qui fit envoler les larmes en gouttelettes d'argent par la blondeur des lumières. Et elles allèrent si haut, si haut, qu'elles atteignirent les voûtes du ciel où elles s'attachèrent, devenues multitude.

La nuit vint, drapée dans son manteau sombre, et, ô merveille ! s'allumèrent là haut, vibrantes flammes d'or, les larmes de Dieu transformées en étoiles !

GEORGES VIRRÈS.



## LES NOTRES

—

*Un critique* : HENRY BORDEAUX

—

Henry Bordeaux est un des meilleurs écrivains de la jeune école catholique contemporaine. C'est particulièrement un véritable critique, mais non point au sens absurde et bas qu'on prête à ce mot. Il possède, lui, ces dons d'enthousiasme et d'amour, faute desquelles la critique est réduite à une besogne de charcuterie, puisqu'elle consiste à couper l'auteur en quatre et encore en quatre, pour la vente et dans le but sans doute de mettre le public en appétit.

On ne m'en voudra pas, j'espère, de citer à ce propos quelques lignes d'Ernest Hello, lesquelles s'appliquent à l'auteur de *Téodor de Wyzewa*, et seront le Credo littéraire des critiques de *Durendal*.

« L'enthousiasme, — écrivait le génial auteur du *Style*, — qui seul a le don de sentir le génie, a seul aussi le droit de le juger. La médiocrité, qui est privée de ce sens, n'aperçoit en lui que le côté négatif, le défaut; elle le juge comme un magistrat juge un coupable. Aux yeux de la médiocrité, le génie est le coupable par excellence; et même, si la médiocrité ne trouve pas dans les leçons qu'elle sait par cœur le texte qui le condamne, peu importe, il est condamné d'avance par une loi sans formule, faite tout exprès pour lui. La grande critique vit d'admiration, la petite, de chicane. L'enthousiasme manque en ce monde, que la critique s'emploie tout entière à le rallumer, et elle deviendra vivante. Qu'elle apporte sa pierre à l'édification d'une jeunesse nouvelle, de la jeunesse que le monde attend. La jeunesse manque sur cette terre. Des

cadavres refroidis peuplent les ateliers et les mansardes...

Comprenez-vous alors la tâche sublime qui se présente à la critique vraie? Il faut qu'elle se fasse assez grande pour devenir consolatrice. Il faut qu'elle entre dans le champ de la vie, il faut qu'elle prenne d'une main la main froide de celui qui marche seul, et que de l'autre main elle le désigne aux regards des hommes. Il faut qu'elle soit capable d'oser assez pour admirer et pour flétrir librement. Il faut qu'elle fasse honte au troupeau de sa docilité stupide envers les aveugles qui le mènent, de sa résistance stupide vis-à-vis de ceux qui voient le jour. Là où l'amour n'a aucune place, il n'y a rien de vrai, ni de beau, ni de fécond : le caractère de cette critique, qu'on pourrait appeler négative, c'est l'absence d'amour. Que la critique s'éveille à l'amour de l'infini, et la face de l'art sera changée, car, si elle aime l'infini, la critique aura des vues d'ensemble. »

M. Henry Bordeaux est un de ces rares critiques de l'amour; il sent le génie et le talent, il est enthousiaste de ceux qu'il juge, il est avec ceux qui espèrent, il comprend et il égale, puisque, suivant le mot de Raphaël, *comprendre, c'est égaler*.

M. Henry Bordeaux nous a prouvé ceci, autrefois déjà, en une magnifique étude sur *Villiers de l'Isle-Adam*. En voici une nouvelle preuve : une simple brochurette sur *Téodor de Wyzewa* (Genève, Eggermann, éditeur), réimpression de quelques

pages jadis publiées par la *Revue générale* sous les plus expresses réserves.

C'est un bien curieux écrivain aussi que ce Wyzewa dont Henry Bordeaux nous dit la pensée inquiète. Ne voici pas que ce cérébral pur d'autrefois fait volte-face et confesse :

« Nous périssons par l'excès de la pensée ou de cette curiosité maudite que produisent les soi-disant sciences. Et les cœurs se dessèchent, et le goût même de la pure beauté de jour en jour diminue. Je voudrais qu'on essayât, avec plus de talent et d'autorité, l'entreprise que j'ai essayée et où je crains d'avoir échoué : qu'on essayât de fermer les cerveaux et de rouvrir les cœurs. »

A quoi la critique répond en des pages très belles, synthétisées en cette phrase : « Non, certes, il ne faut point fermer les cerveaux pour rouvrir les cœurs; il faut ouvrir à la fois les cerveaux et les cœurs, car l'union de la pensée et du sentiment peut seule expliquer toute la vie humaine et peut seule enfanter ces œuvres infiniment douces, chères aux cœurs qu'elles caressent ineffablement, et emportées dans le ciel de l'Art sur ces deux ailes : la bonne volonté et la bonne foi, que seules Dieu réclame de ses créatures pour les appeler jusqu'à lui. »

Bordeaux vous dit ces pensées noblement, le front dans la lumière, avec des mots adéquats et de fastueux gestes de style. A lui, de *Durendal*, ce salut fier.

P. D.



## Roche Tarpéienne et Capitole

FIRMIN VANDENBOSCH nous envoie, de Gand, une plaquette charmante d'impression et d'expression, intitulée : **Maredsous**. Sous la joliesse de l'imprimé, la langueur des phrases, et malgré le ton mystique, — à quelques heurts imprévus d'adjectifs ou de substantifs, à l'éclat métallique de certains mots, comme on devine bien que celui qui promène là ses rêveries dans le cloître n'est pas un moine, mais un combattif. Entendez plutôt :

« Eh! pour l'amour de Dieu et du culte pur et digne qui lui est dû, quand nous avons les Evangiles, l'Imitation et pour chaque jour de l'année d'admirables prières liturgiques, que n'empêchons-nous, par notre dédain, le commercial et quotidien déballage d'insanités soi-disant pieuses, dont le moindre inconvénient est de servir de cibles aux risées de l'incroyance... L'appropriation aux pratiques dévotieuses du vélocipède et de la lumière électrique ne peut se faire attendre, puisque déjà nous avons le chemin de fer de l'Eternité, — sans billet de retour!... »

C'est absolument notre avis. Ah! les sujets à batailles ne manquent pas! Aussi sommes-nous impatients de voir notre ami s'enrôler, avec tous les jeunes-Roland de la littérature, sous les plis de notre drapeau, et brandir, avec eux, l'invincible

Durendal contre tous les crétiens de l'heure actuelle.

Aux armes, cher ami! P. D.

\* \* \*

**Souvenirs d'Auberge**, par PAUL HAREL. (Vic et Amat, Paris.)

Un livre à lire aux heures du soir, quand vous prend la lassitude intellectuelle des fins de jour.

Quelques histoires très spirituellement contées, écrites d'une haleine, en style alerte et primesautier, par un vrai gaulois matiné de normand. N'y cherchez pas le vocable précieux, le mot rare, le verbe splendide à la mode chez les *jeunes*. Le style est simple, élégant, l'expression toujours impeccable. Et que de verve, d'humour et d'esprit dans ce petit volume.

« Suivant l'expression magnifique de Peladan, nous dit M. Harel dans sa préface, il faut être en cette vie le « chevalier d'une idée ». J'ai servi deux idées, qui m'ont paru nobles : le retour aux familles nombreuses et le maintien du paysan au village. »

Et M. Harel est un catholique. Il aime et estime les pauvres gens, les besogneux, les mendiants, toute la gueuserie guenilleuse, comme dirait Léon Bloy.

Bref, *Souvenirs d'Auberge*, c'est un bon livre et une bonne action. M. R.

\* \* \*

**Mémoires historiques et littéraires.**

Les articles de critique de Barbey d'Aurevilly, formant sous ce titre le XIV<sup>e</sup> volume de la série : *Les Œuvres et les Hommes*, ont autrefois paru çà et là. Nous en devons le rassemblement à l'admirable piété d'une femme qui a voué sa vie à cette tâche aussi noble qu'utile.

Pourquoi dire son nom? Il est dans la mémoire de tous ceux qui connurent et aimèrent le Connétable des Lettres : cela suffit. Chaque année, les mêmes mains fidèles déposent une nouvelle gerbe sur sa tombe; et vraiment, je ne vois point de fleurs qui conviennent mieux à ce grand disparu, puisqu'elles sont « Ce qui ne meurt pas! »

Critique, le somptueux auteur des *Diaboliques* et de l'*Ensorcelée*, s'il a généralement peu ménagé ses contemporains, ne s'est pas montré plus tendre pour quelques gloires des siècles passés.

Il joue avec, comme le chat avec les souris. Aux unes, il casse les reins d'un coup de dent et les traîne ensuite, inertes et vidées, sur la claie de ses métaphores. Cruel envers d'autres, il ne les tue pas sur l'heure, les mordille, les déchiquette, les laisse et les reprend, les flaire et les retourne, avec des bonds, des replie-

ments, des trouvailles de supplices... En piètre état sont les célébrités qui sortent de ses griffes ou qu'il a déchirées, d'une course folle, aux angles de ses paradoxes.

Qu'importe alors sa partialité quelquefois excessive, ses erreurs, même!

Auprès d'un belluaire maniant ainsi des lanières au bout desquelles souvent il y a des clous et du sang, comme ils apparaissent chétifs ces critiques d'à présent dont la réputation se fonde sur le scepticisme, le dilettantisme, et qui font claquer leur pauvre petit fouet sur la voiture aux chèvres!

Au résumé, peut-être est-il moins renversant qu'il en a l'air, le mot de cet éditeur inénarrable qui disait, il y a quelque temps : « Barbey d'Aurevilly ne se vend guère... Je vais être obligé d'en faire... UN CLASSIQUE! »

Niaiserie d'hier, — vérité de demain.  
(*Le Journal*)                      LUCIEN DESCAVES.

\*  
\*  
\*

Vient de paraître chez Sanard et Derangeon, un livre que Villiers de l'Isle-Adam citait toujours comme un chef-d'œuvre : *Christophe Colomb*, par le comte Roselly de Lorgues. L'édition nouvelle de ce livre supérieur prouve le soin pieux des éditeurs et les honore.



---

 MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE
 

---

 Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.
 

---

A propos d'imagerie religieuse, — signalons à l'attention de nos lecteurs les très belles images murales colorées, exposées en ce moment chez Dietrich (Montagne de la Cour, 52). La Presse anglaise — ces images viennent d'Angleterre — en a fait l'éloge très justement. Il y a là, entre autres, saint George au Dragon, — L'annonciation, — Le sacrifice d'Abraham, — et un Christ en croix, absolument remarquables. Ajoutons que ces planches sont signées des noms, illustres par delà le détroit, de Christopher W. Whall, Selwijn Image, Louis Davis et Heywood Summer. Ce sont de vrais tableaux aux prix démocratisés. Et voilà toujours autant de fait pour l'éducation artistique de la masse, à laquelle, dans la pensée des artistes qui les conçurent, ces tableaux-images s'adressent.

\* \* \*

Maxime Du Camp, de l'Académie française, vient de mourir à soixante-douze ans. Un académicien de moins, un fauteuil de plus.

\* \* \*

Le 12 février, notre collaborateur, Pol Demade, a donné, au Cercle Léon XIII, une conférence sur ce sujet : *La décadence de l'art catholique contemporain*. Cette conférence sera publiée dans les colonnes de l'*Avenir social*, lequel a été si bienveillant pour *Durendal*. — Nous y reviendrons.

\* \* \*

Le salon de la Libre Esthétique s'est ouvert dans les galeries du Musée moderne, le samedi 17 courant. — Notre collaborateur Maurice Bekaert expose ses œuvres au Cercle artistique et littéraire de Gand (Rempart-Saint-Jean, 12).

\* \* \*

Le numéro de mars sera consacré tout entier à Ernest Hello, le grand écrivain catholique méconnu. Il contiendra, du maître, en plus du portrait annoncé (1), plusieurs pages absolument inédites, que nous devons à la gracieuseté de M<sup>me</sup> veuve Ernest Hello.

---

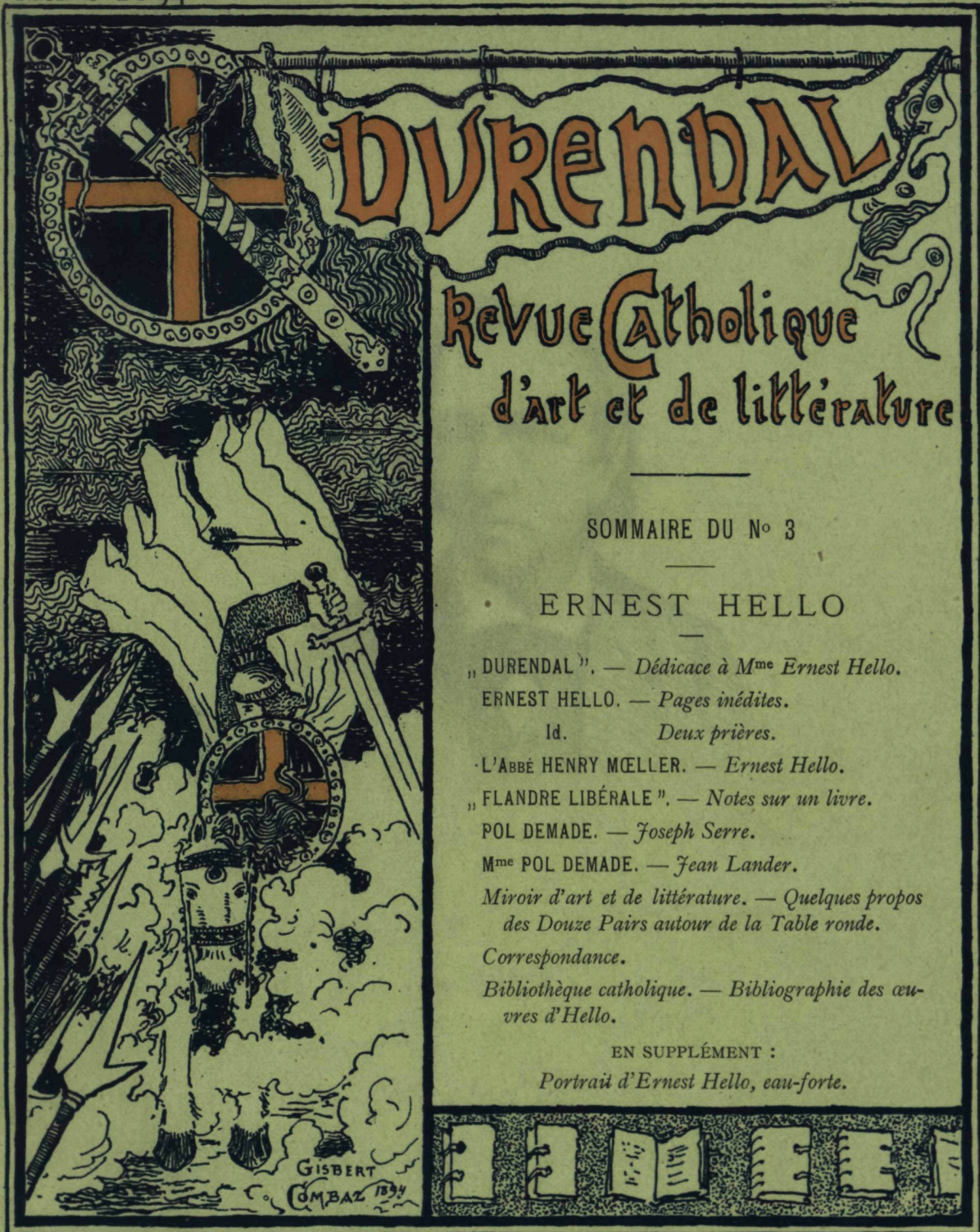
(1) Ce portrait sera réservé à nos seuls abonnés.







MARS 1894



# DURENDAL

Revue Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 3

• ERNEST HELLO

„DURENDAL”. — Dédicace à M<sup>me</sup> Ernest Hello.

ERNEST HELLO. — Pages inédites.

Id. Deux prières.

L'ABBÉ HENRY MÖLLER. — Ernest Hello.

„FLANDRE LIBÉRALE”. — Notes sur un livre.

POL DEMADE. — Joseph Serre.

M<sup>me</sup> POL DEMADE. — Jean Lander.

Miroir d'art et de littérature. — Quelques propos  
des Douze Pairs autour de la Table ronde.

Correspondance.

Bibliothèque catholique. — Bibliographie des œu-  
vres d'Hello.

EN SUPPLÉMENT :

Portrait d'Ernest Hello, eau-forte.



Fontaine  
L'ÉDITEUR  
BRUXELLES









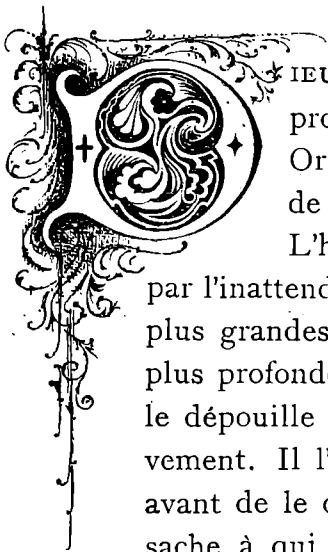
DURENDAL.

*A Madame ERNEST HELLO, — à laquelle nous devons une reconnaissance éternelle pour ceci : qu'elle épousa Hello malade et promis à une mort prochaine, et le sautint du réconfort d'une si puissante tendresse qu'il vécut trente ans encore pour la gloire du Christ et l'honneur des lettres, — les pages qui suivent sont dédiées, en témoignage de respect et d'admiration.*

DURENDAL.

## Pages inédites d'ERNEST HELLO

L'HOMME DE GÉNIE — HAINE ET AFFECTION — POUR CEUX QUI DEVINENT —  
LE FANATISME — LA JUSTICE VRAIE (1)



Dieu étonne toujours. Quand il vous confierait ses projets, il vous étonnerait encore par leur exécution. Or, il communique à l'homme de génie un reflet de cette puissance d'étonner.

L'homme de génie étonne les autres et lui-même par l'inattendu de ses coups d'œil. Dieu, qui l'emploie à de plus grandes choses que les autres hommes, lui fait sentir plus profondément sa qualité de serviteur et de créature. Il le dépouille et le décore; il le vide et le remplit alternativement. Il l'écrase sous son fond propre qui est le Néant, avant de le combler de son Être à Lui, afin que l'homme sache à qui l'Être appartient en propriété. En l'entraînant sur les hauteurs, Dieu lui montre les abîmes, et lui cache quelquefois le fil imperceptible, à l'aide duquel il le tient, suspendu sur eux, croyant tomber et montant.

(1) Nous devons ces pages absolument inédites à la gracieuseté de M<sup>me</sup> Ernest Hello. Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ces deux fragments prophétiques : Le Fanatisme, La Justice vraie, qu'on croirait écrits d'hier. Hello est mort en 1885. Le Génie est voyant.

L'homme de génie est celui qui échappe aux mesures que les autres hommes tiennent dans leurs mains. Il est, relativement à eux, à perte de vue. Aussi est-il quelquefois adoré, habituellement nié ; il n'est pas jugé : car il ne pourrait être jugé que par ses pairs.

L'homme de génie voit les choses, même les plus vulgaires, sous un jour particulier. Le plus usé des lieux communs s'éclaire, sous son regard, d'une lumière aussi neuve qu'éblouissante. La Parole qu'il prononce peut avoir été prononcée avant lui, mais elle n'a pas été prononcée *comme* il la prononce. Ce que les autres voient d'en bas, il le voit d'en haut. Aussi voit-il autrement, même quand il voit les mêmes choses. Vous êtes dans une cabane au fond d'un vallon, cette cabane est pour vous sans Beauté. Elle vous masque le ciel et ne vous montre rien. Mais vue de haut, mêlée aux jeux de lumière et aux accidents de terrain, elle concourt à la variété, à l'unité, à la splendeur du Paysage. Mais il faut être sur la Montagne.

\* \* \*

**U**N ennemi nous fait tort : nous pouvons être irrités, nous ne sommes pas blessés. L'homme ne peut être blessé que par son ami. La haine ne peut naître que d'une affection trahie.

Le fait, trop évident pour avoir besoin de preuve, a une raison d'être, et cette raison, la voici :

L'homme, dis-je, ne hait pas son ennemi ; il hait son ancien ami. C'est qu'il n'a éprouvé, de la part de l'ennemi, aucun refus ; car il ne lui a rien offert, et rien demandé ; ces deux êtres ne se devaient que la charité générale, qui est due à tous par tous. En manquant à cette charité, ils ont violé une loi générale : mais il n'ont rompu aucun lien particulier.

\* \* \*

**I**L y a dans l'homme supérieur un mélange singulier de timidité et d'assurance ; assurance, car il sait ce que vaut l'opinion des hommes et ne recule jamais devant elle ; timidité, car il se sait étranger en ce monde, et connaît par expérience la férocité de la bêtise. Aussi ne

livre-t-il pas à l'ennemi le secret de ses douleurs : ceux-là deviennent ses amis qui savent *deviner*. Deviner ! Il y a, je pense, pour ceux qui croient à l'avenir avant de l'avoir vu, pour ceux dont l'admiration précède et produit l'admiration du monde, il y a sans doute quelque part pour ceux qui devinent des récompenses exceptionnelles. Ils ont compris, donc ils ont égalé. Il n'est plus temps, après la victoire, de rendre hommage au vainqueur, c'est d'avance qu'il faut saluer.

\* \* \*

**L**ES crimes auxquels sont mêlées les religions ont, à l'heure qu'il est, quelque chose d'in vraisemblable. Comment tant d'indifférence, et au milieu de cette indifférence (j'allais dire au cœur de cette indifférence ; mais le cœur est justement ce qu'elle n'a pas), au milieu de cette froideur universelle, voici que le Fanatisme trouve sa place !

Le Fanatisme au milieu de notre Incroyance ! En apparence, c'est inexplicable. En réalité, c'est tout simple. Toutes les erreurs se tiennent.

La Foi et la Charité s'embrassent. L'Indifférence et le Fanatisme peuvent bien s'unir ou plutôt se coaliser dans l'enfer qui est leur domaine. L'Indifférence, qui voudrait se donner des airs de supériorité et de protection, est féroce en réalité.

La Foi est douce et tendre, malgré les airs sévères qu'elle prend de temps en temps.

L'apparition de Torquemada et celle des massacres dont l'Orient (1) vient d'être le Théâtre, se donnent l'une à l'autre une redoutable actualité.

Les deux drames ont l'air de s'entendre pour effrayer le monde au même moment.

\* \* \*

**L**A Justice vulgaire est une Injustice infinie. Dans certaines provinces, quand on veut parler d'une personne ou d'une chose inflexible, on dit : *c'est raide comme la Justice !*

---

(1) Aujourd'hui on pourrait dire Paris, la France. E. H.

O Justice, qu'elle idée on se fait de toi ! La Justice raide est cette épouvantable Iniquité qui ne tient pas compte de la faiblesse, qui ne tient pas compte de la tentation !

La Justice vraie est ce qu'il y a de plus tendre, de plus sensible, de plus cordial, de plus pathétique au monde. La Justice vraie a des déchirements d'âme, elle a l'Intelligence des faiblesses qu'elle juge, elle a l'Immense pitié des misères qu'elle constate ; le cri du Pauvre est au cœur de la Justice, ce qu'est le cri d'un Enfant au cœur d'une Mère.

*(Reproduction interdite.)*

ERNEST HELLO.

## DEUX PRIÈRES

(INÉDITES)

*O Poussière fidèle, sans pourriture et sans orgueil, fille de la terre, sa substance et son image, de laquelle je suis tiré, que je renie incessamment, qui vole obéissante sous le souffle de Dieu qui passe, tu n'as jamais dit que tu es le soleil, ou l'air ou la lumière, tu te donnes pour ce que tu es ; tu te doignes à nous comme tu es ; tu ne te vantes pas, tu ne mens pas, tu ne résistes pas ; ô poussière, ô ma mère, que je te trouve sublime auprès de moi !*

*Comment me portes-tu, terre sacrée qui as porté Dieu.*

*Seigneur, que voulez-vous que je vous dise ? Délivrez-moi, montrez-moi votre Face, ne me cachez pas votre amour ; que j'habite en vous, gardé par vous ; sans retour sur moi, sans peur de moi, dans la joie de l'adoration à jamais, à jamais, à jamais ! Amen.*

\* \* \*

*Petit enfant de Nazareth, qui vivez dans le silence, la paix et l'humilité, venez en moi me donner la douceur, le silence, la paix, l'humilité ; faites que j'aime les petites choses, les petits enfants, vos outils, votre table ; que je*

*travaille avec vous, sous vos yeux, dans votre amour ; que je ne vous perde pas de vue ; que je vive, que je pense, que je parle, comme sachant bien que vous êtes là, Marie et Joseph, à côté. Donnez-moi le goût de la petite maison, avec sa douceur, son ordre, sa modestie et le soulagement qui vient de l'humilité.*

*Donnez-moi la paix, la jeunesse, le calme, l'enfance, la petite maison.  
Donnez-moi Nazareth. Ainsi soit-il.*

ERNEST HELLO.



## ERNEST HELLO



DURENDAL a prévenu ses lecteurs, dans sa geste idéale, « qu'elle aurait à rendre, à *plusieurs des nôtres*, une justice tardive, mais nécessaire ». Au premier rang de ceux que : *nôtres!* hautement nous proclamons, — il n'est pas besoin de le dire, n'est-ce pas? — est notre grand et cher Ernest Hello, ce fier génie chrétien, si odieusement méconnu des siens, un des plus fastueux penseurs catholiques de cette génération. Nous ne nous lasserons jamais, nous, ses admirateurs convaincus, de clamer la grandesse de cet esprit éminent, en dépit

de l'indifférence stupide de quelques esprits contemporains étroits, abrutis par le plus intransigeant classicisme.

J'ai dit : notre grand et *cher* Hello. En effet, parmi les auteurs de prédilection, il en est que l'on se contente d'admirer, d'autres, qu'à la fois on admire et on aime. Ernest Hello est de ceux que nous admirons et que nous aimons. Oui ! nous admirons d'enthousiasme ce majestueux génie et nous aimons, avec toute la passion de nos cœurs, cette âme d'élite. Si Ernest Hello a été une des plus lumineuses intelligences du siècle, ce fut, en plus, une de ces âmes royales — Barbey d'Aurevilly les appelait : des âmes princesses — que Dieu se plaît à envoyer de temps en temps au monde vieillissant, pour le réveiller de son assoupissement et « lui parler, dans le présent, le langage de l'avenir » (1).

Hello, c'est *l'homme de l'idéal*. Tout Hello est dans cette définition. L'idéal, c'était sa vie. Il ne respirait que pour lui. L'œil de cet aigle de génie était sans cesse fixé sur ce soleil des intelligences. Son cœur ne battait que pour lui. Vers lui montaient, nuit et jour, toutes les plus ardentes aspirations de son âme enthousiaste. A l'encontre de l'homme médiocre, qui n'a qu'une passion, — dit Hello, — la haine du beau, il n'eut qu'une passion : la passion de l'idéal ! Ce fut l'unique effort de toute sa vie, la règle de toutes ses pensées, de tous ses actes. Il s'absorba en lui, il s'y transfigura. L'idéal, c'était, pour Hello, ce pain quotidien de l'âme, dont il disait : « Nous sommes grands à ce point que rien ne nous suffit pour nous nourrir » (2). Il se serait passé plus aisément du pain matériel, que de ce pain-là, qu'il dévorait avec l'avidité d'un affamé. Plus il en mangeait, plus il en avait faim.

L'esprit peut être fasciné un moment par une beauté créée, il finit toujours par se lasser. Les charmes de la créature, étant contingents, sont impuissants à assouvir complètement notre aspiration vers le beau. Mais l'idéal, c'est le beau infini, c'est l'océan de la beauté, c'est le beau dans son essence ! Plus on le scrute, plus il s'aggrandit.

(1) L'HOMME, p. 313 : *La critique*. (Nous citons d'après l'édition originale, Paris, Palmé, 1872.)

(2) L'HOMME, p. 129.

L'esprit, en le contemplant, y découvre continuellement de nouvelles magnificences. Jamais il ne l'épuise. Tout homme éprouve dans l'intimité de son être un instinctif besoin de cet idéal pour lequel il a été créé. Les énergies de son âme l'exigent aussi impérieusement que la faim appelle le pain. Mais l'homme de génie est doué de facultés plus affinées que l'homme vulgaire, sa faim d'idéal est plus impérieuse, plus irrasatiable, plus absolue.

Telle, la nature d'Ernest Hello. L'idéal, qui, pour les gens du monde, n'existe pas, était, pour Hello, la plus vivante des réalités. « Toutes les fois qu'on parle de vérité et de beauté, de choses éternelles, de choses invisibles, — dit-il, — l'homme du monde se croit au spectacle! » (1). Mais Ernest Hello ne s'inquiétait pas du monde, « dont la principale occupation », disait-il dans son langage profond, est « de fuir la face de saint Jean » (2) et « dont les portes se ferment instinctivement devant l'homme supérieur, alors que les gens médiocres n'ont qu'à se présenter pour qu'elles s'ouvrent » (3). Il ne se souciait guère de ses idiots affaires, de ses folies et de ses névroses, de sa sottise vanité, de ses plaisirs imbéciles, de ses appétits de bête fauve. Quand il daignait se tourner vers ce monde-là, c'était pour lui jeter, avec le haussement d'épaules du dédain, un regard de mépris, c'était pour le maudire, pour lui reprocher, à l'égal d'un crime, son indifférence vis-à-vis de l'idéal. Le plus grand scélérat, pour Hello, n'est pas celui qui attende à la vie du corps, mais celui qui tue l'idéal dans les âmes.

« Le monde, — disait-il, — c'est l'impureté même, c'est l'infâme par excellence, c'est la vieillesse. Il est bien difficile d'imaginer sur la terre combien les gens du monde sont vieux! » (4). Il définissait l'homme du monde : « Celui qui essaie de faire, entre l'artiste et le *monsieur* chrétien, une réconciliation » (5).

Hello, c'est l'homme de l'intuition! le penseur! le voyant!

(1) L'HOMME, p. 365 : *L'art*.

(2) L'HOMME, p. 112 : *Le monde*.

(3) L'HOMME, p. 305 : *L'art*.

(4) L'HOMME, pp. 108 et 116 : *Le monde*.

(5) L'HOMME, p. 367 : *Le mépris de l'art*.



La plupart des hommes ne s'élèvent à la vérité que par les sentiers tortueux du raisonnement. Le génie va droit à elle comme la flèche va droit au but. Il la perçoit instantanément. Un coup d'œil lui suffit. L'homme vulgaire raisonne, le génie voit ! Quand la vérité vient à lui, il ne lui demande pas : qui es-tu ? il s'écrie immédiatement : c'est évident.

Voilà Ernest Hello.

Quand on lit, même dans ce qu'il a écrit de plus simple, les œuvres extraordinaires de l'extraordinaire Ernest Hello, on est à chaque instant et tout d'un coup ébloui par un éclair de génie. C'est, quand il vous lance une de ces pensées profondes « qui vous font sentir en frissonnant le voisinage de l'éternité » (1). D'instinct ou s'arrête. L'esprit, illuminé subitement par cet éclair, sent le besoin du recueillement. Hello vous dit, en une parole de feu, une vérité d'une telle fécondité, qu'elle aurait besoin, pour se développer, de tout un volume. Cette parole renferme plus de lumière que cent autres livres vides et banals.

Ernest Hello fait penser, parce qu'il fut lui-même un penseur. Il vécut plus au dedans qu'au dehors de lui-même. Il considérait comme les meilleures de sa vie, les heures de la solitude, du recueillement et de la contemplation, dont il disait : « Chacun de nous ne connaît-il pas ces heures admirables de lumière intérieure où il semble que l'homme en présence et en possession de lui-même s'aperçoive pour la première fois et se reconnaisse ? On dirait que, débarrassé des obstacles et délivré des ténèbres derrière lesquelles il était voilé à lui-même, il entre enfin dans la liberté et dans la joie de son être ! C'est le réveil du regard humain ! » (2).

Le chef-d'œuvre d'Hello, c'est : *L'Homme*. Jamais écrivain n'a mis au service de l'idéal de telles munificences de langage, d'enthousiasme et d'inspiration, qu'Hello, dans cet admirable traité de l'homme.

Beaucoup de livres seront depuis longtemps ensevelis dans le

---

(1. L'HOMME, p. 321 : *L'art*.

(2. L'HOMME, p. 307 : *L'art*.

sépulcre *sept fois* scellé de l'oubli, qu'il éveillera encore l'admiration du penseur, que les artistes et les poètes y puiseront leur inspiration et que les jeunes talents y découvriront l'idée révélatrice. Vainement ils l'ont cherché jadis, cette idée-là, dans leurs béats manuels. Leurs maîtres, qui « se dispensant de penser à l'infini en dispensent leurs écoliers » (1), — selon la parole d'Hello, — étaient incapables de la leur communiquer. Hello leur dira cette parole de vie, qui décide de tout un avenir.

S'il est un livre dont il faut dire au monde la fameuse parole qui décida de l'avenir du grand Augustin : *Tolle et lege* : prends et lis! c'est bien celui-là. Je jugerais volontiers de la valeur d'un homme, d'après l'impression que la lecture de ce livre magistral lui ferait. Si ce livre n'a pas de sens pour lui, qu'il dise un éternel adieu aux choses de l'esprit. Il n'est pas né pour les comprendre. Qu'il renonce à la poésie, à l'art, à la pensée, à l'infini, à ce qu'Hello appelait : « les choses invisibles et éternelles! » L'idéal n'est pas son fait. Il n'est pas taillé à sa mesure. Il n'est pas capable de saisir *la question*, la grande question, celle qu'Hello appelait l'unique question, celle qui vaut seule la peine d'être étudiée. Si, au contraire, le lecteur, je ne dis pas : en jetant un coup d'œil superficiel et distrait dans ce livre, mais en le méditant, — car c'est un livre qui doit être savouré à petites doses, tant il est substantiel, — se sent empoigné, s'extasie à la vue des splendeurs qu'il renferme, laisse choir le livre des mains, en s'écriant : Oh! que c'est beau! Quel génie! Quelle révélation! Je lui dirais sans hésiter : Vous, vous êtes quelqu'un. Consacrez-vous à la littérature, à l'art, au culte du beau. L'idéal, c'est votre pays. Vous y êtes chez vous.

Tous les chapitres de ce livre admirable sont rutilants de beauté, débordants de sève intellectuelle, imprégnés de poésie, saturés d'idéal. Mais la plus belle partie, celle qu'Hello semble avoir développée avec le plus de complaisance, c'est certainement la dernière, où il est traité de l'art. Hello nous en dit lui-même la raison : « L'art, c'est la pensée qui a occupé toute ma vie! » Et pourquoi? Parce que « l'art est dans

---

(1) L'HOMME, p. 316 : *L'art*.

l'ordre naturel la manifestation de l'idéal » (1). Or, nous l'avons dit, Hello c'est l'homme de l'idéal. L'art est un, dans la pensée d'Hello, et il voudrait tout dire en une parole. Mais le verbe humain est boiteux. Dieu seul est capable de prononcer une de ces paroles éternelles, qui disent tout en un mot. « L'art, sans violer son unité, adoucira ses splendeurs immenses et complaisantes, pour les accommoder à notre spécialité humaine » (2). Ernest Hello avait de l'art, de l'artiste et de sa mission, l'idée la plus grandiose que l'on puisse rêver. « L'art, — dit-il, — a été, est et sera toujours une ascension ». Combien suggestive, sa définition de l'artiste : « L'artiste, l'artiste digne de ce nom, c'est celui qui donne de l'air à l'âme humaine. L'art dans une certaine mesure et dans un certain moment est la force qui fait éclater la voûte du souterrain où nous étouffons. Quand l'âme se trouve en face d'un véritable artiste, elle a de l'air : elle respire, elle prend conscience d'elle-même, elle s'écrie : Oui, mon Dieu, je suis grande et je l'avais oublié! » (3).

La mission de l'artiste, de « cet homme investi d'une telle dignité et d'une telle puissance que sa pensée devient le pain qui nourrit les autres hommes, le sang qui circule dans leurs veines, c'est de réveiller dans le public l'étincelle menacée, l'inquiétude du beau! » (4). Parole magnifique, que tous les artistes de tous les siècles devraient prendre pour devise.

Ernest Hello aurait voulu prendre en main le fouet du Christ chassant les vendeurs du temple, pour expulser du temple de l'art les infâmes, qui le polluent, en prostituant leur talent, dont ils se servent, non pour exalter, mais pour ravalier l'âme humaine. Il maudissait ces exploiters du vice, « ces hommes qui s'appellent artistes et qui ont peur que cette terre ne soit pas assez pleine de boue. Ils veulent renchérir sur les hontes de la vie réelle par les hontes de la vie imaginaire, où ils nous promènent! » (5).

(1) L'HOMME, p. 293 : *L'art.*

(2) L'HOMME, p. 293 : *L'art.*

(3) L'HOMME, p. 299 : *L'art.*

(4) L'HOMME, p. 311 : *L'art.*

(5) L'HOMME, p. 311 : *L'art.*

N'est-il pas providentiel, que le chef-d'œuvre d'Hello fasse sa réapparition dans le monde littéraire, à l'heure même où l'idéal semble vouloir prendre sa revanche. Pourquoi les esprits sont-ils lassés du naturalisme, au point d'en avoir la nausée? Parce que l'intelligence humaine est créée pour l'idéal. Or, le naturalisme, — dit Hello, — c'est « la négation franche de l'idéal, la suppression radicale de l'art » (1).

Notre siècle est sous le coup d'une crise formidable. Le navire de la société humaine est balloté en tous sens par une mer houleuse, tourmentée par le déchaînement de la plus furieuse des tempêtes. Le ciel est menaçant. L'horizon est noir. Le tonnerre gronde sourdement dans le lointain. De sinistres éclairs déchirent les nuées. La foudre est suspendue sur nos têtes et semble prête à éclater. L'anarchie la plus complète divise les âmes et règne dans les idées sociales, littéraires et politiques. La société en désarroi ne parvient pas à s'orienter. Elle a perdu sa boussole, elle clame d'urgence après un pilote, elle scrute anxieusement l'horizon, cherchant à y découvrir le phare étincelant qui doit la guider au port. Hello lui montre dans son livre le phare du salut. Ce phare, c'est l'idéal! en langage chrétien, c'est Dieu!

Le chancre qui ronge la société moderne, d'après Hello, c'est un immense ennui. Le XIX<sup>e</sup> siècle s'ennuie, parce qu'il a perdu la vraie notion de l'idéal, « il s'ennuie, parce qu'il vit sans Dieu. L'ennui du XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas un ennui superficiel, c'est un ennui profond, un abîme. Le gouffre béant ne peut être comblé que par Dieu, car Dieu seul suffit, pour que l'homme ne s'ennuie pas » (2).

Le monde écouterait-il la parole de vie de ce voyant génial, au verbe de feu? Les catholiques rendront-ils enfin justice à ce grand croyant, dont la foi égalait le génie? Assez longtemps ils l'ont tenu enseveli dans les oubliettes d'un silence de conspirateur. L'indifférence du public chrétien, à l'égard d'un des plus grands hommes de notre littérature catholique contemporaine, est insondable! Faut-il l'attribuer à l'ineptie, à l'impuissance de s'élever jusqu'au génie, à la médiocrité

---

(1) L'HOMME, p. 385 : *Tendances actuelles de l'art*.

(2) L'HOMME, p. 395 : *Le roman*.

en un mot? Oh! alors je comprends la haine d'Ernest Hello pour l'homme médiocre, dont il donne la hideuse mais vivante photographie dans un des plus beaux chapitres de *L'Homme*.

Hello abominait la médiocrité, au delà de toute humaine expression! D'aucuns lui en ont fait un crime. Ce sentiment n'est pas chrétien a-t-on dit. Ceux qui parlent ainsi n'ont pas lu, ou n'ont pas compris, les vigoureuses pages d'Hello sur l'homme médiocre. Il ne lui reproche pas du tout une incapacité dont il ne peut mais, il ne le considère pas du tout comme un monstrueux pécheur, ainsi qu'on a écrit. Il ne déteste que l'homme médiocre, qui ne veut pas convenir de sa médiocrité, qui se croit quelqu'un, qui s'érige en censeur du génie, qui va jusqu'à se vanter d'être médiocre. Voilà l'animal qu'il fustige de si maîtresse façon.

Ernest Hello le hait, à cause de son dédain, vis-à-vis du génie. Il lui reproche : son mépris pour l'homme supérieur, sa haine du beau, sa déférence pour l'opinion publique, — celle des imbéciles, — son impertinence à juger les hommes sur leur succès, leur fortune. Il en veut à l'homme médiocre, pour sa passivité, son antipathie pour tout ce qui est jeune, sa sympathie enthousiaste pour tout ce qui sent le moisi, — c'est beau parce que c'est vieux, est un dogme fondamental de son credo, — enfin et surtout, sa manie de taxer d'exagération tout ce qui est noble, tout ce qui est génial, tout ce qui est sublime, c'est-à-dire, tout ce qui dépasse la pitoyable envergure de son tout petit esprit. « Si le mot exagérer n'existait pas, — dit Hello, — l'homme médiocre l'inventerait! » (1).

Hello s'insurge contre l'homme médiocre parce qu'il manque de charité intellectuelle, la plus rare des charités, a dit Ernest Hello, dans le chapitre vraiment inspiré de la charité intellectuelle.

Il se fut révolté, lui, et on s'imagine avec quelle superbe violence! contre l'homme médiocre qui serait venu lui soutenir, par exemple : que le talent est une névrose, — que les hommes supérieurs sont des fous, — que le génie est une forme de déséquilibre mentale, — que

(1) *L'HOMME*, p. 58.

« *l'aurea mediocritus* n'est pas vraie pour la fortune seulement : qu'elle l'est surtout pour l'intelligence ». Il lui eut répondu : Vous blasphémez le don de Dieu. Vous parlez le langage de Satan ! C'est vous et les gens de votre bord, que le Christ eut en vue, lorsqu'il confondit le Tentateur, sur la montagne, par cette fière réponse, dont l'homme médiocre, cet eunuque intellectuel ! est essentiellement inepte à saisir la profondeur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de parole ».

Oui, il y a des hommes, « qui ont plus besoin de lumière, de parole et même de parole splendide que de pain ! » — comme dit notre admirable Hello. « Il en est qui ont besoin que la parole leur arrive à eux revêtue de magnificence ! Il en est qui ont besoin, non seulement pour l'ornement de l'intelligence, mais même pour la vie de l'âme, que la parole arrive à eux, telle que leur âme est faite pour la désirer, pour la recevoir, pour se l'assimiler » (1).

Au génie, Dieu a confié le soin de distribuer aux âmes, l'aumône royale de la parole de lumière. Et celui qui décourage le génie est « l'homicide de toutes les âmes qui auront besoin de lui dans le présent et dans l'avenir » (2). Il empêche le génie de remplir sa mission, car l'homme de génie a une mission, et une grande mission à remplir dans le monde : celle de ramener les âmes à l'idéal par l'exaltation du beau ! « Personne ne peut savoir — dit Ernest Hello — combien le beau fait de bien » (3). L'artiste est l'apôtre du beau. Il fait le bien, en créant des chefs-d'œuvre. Tout chef-d'œuvre, indépendamment même de son créateur et quand bien même l'artiste ne serait pas un croyant, est une bonne action. C'est une révélation de l'idéal infini. Car tout ce qui est beau est un reflet de la beauté absolue (4).

La fonction du génie, c'est d'arracher l'âme humaine aux viletés du terre à terre de l'existence et de l'emporter sur les ailes de l'enthousiasme, jusqu'à la contemplation amoureuse des splendeurs idéales du

(1) *La charité intellectuelle*, p. 366. (Plateaux de la balance.)

(2) *La charité intellectuelle*, p. 396.

(3) *La charité intellectuelle*, p. 379.

(4) Toute créature glorifiée est un reflet de Dieu ! (L'HOMME, p. 348 : *L'art*.)

beau infini. Or, nul artiste de la plume ne s'est acquitté de cette fonction, avec autant de talent et de conviction, que notre grand et immortel Ernest Hello : L'âme humaine lui en devra une reconnaissance éternelle. Sa mission n'est pas finie. Elle durera aussi longtemps que vivra son chef-d'œuvre : c'est-à-dire toujours ! Nous osons l'espérer, pour l'honneur de l'intelligence humaine. Aidons ce puissant génie dans l'accomplissement de sa mission idéale, en lui faisant la charité de notre admiration sympathique (1), cette aumône intellectuelle, dont sa grande âme fut si avide et qui lui fut impitoyablement et brutalement refusée de son vivant, et en travaillant à la divulgation de ses chefs-d'œuvre. Souvenons-nous de la grande parole d'Hello : « Celui qui donne la mort à un livre de génie, donne la mort à toute la postérité qu'aurait ce livre » (2). Bien loin de demander avec l'homme médiocre, « le plus froid et le plus féroce ennemi de l'homme de génie » (3), la suppression des âmes princesses, si nécessaires au vieux monde, disons plutôt avec le grand Ernest Hello : « Que Dieu donc nous donne des hommes de génie assez ambitieux pour s'oublier, assez grands pour être humbles, assez humbles pour être grands, qui restituent aux choses leur majesté perdue » (4).

L'abbé HENRY MØLLER.



(1) Celui qui comprend fait à celui qui parle une immense charité. (*La charité intellectuelle*, p. 370.)

(2) *La charité intellectuelle*, p. 306.

(3) L'HOMME, p. 62 : *L'homme médiocre*.

(4) L'HOMME, p. 326 : *L'art*.

---

*L*a Flandre libérale, dans un sentiment d'impartialité qui lui fait le plus grand honneur, a publié, le 16 janvier dernier, sur le livre d'Ernest Hello : *L'Homme*, des Notes littéraires, signées L. D. B., dont nous reproduisons les principales. La Flandre libérale NOUS a donné là un rare, mais bel exemple de la justice que se doivent entre eux, quand même, et toujours, de loyaux adversaires.

Parmi les écrivains qui se sont fait les défenseurs d'une doctrine religieuse, politique ou scientifique, il s'en trouve que leurs adversaires même lisent fréquemment avec profit et admirent à l'égal de maîtres. C'est que leurs ouvrages, à côté de parties réservées à la contreverse, aux batailles et aux escarmouches de l'idée et de la plume, renferment des pages plus hautes, parce qu'elles sont vraiment humaines. Les livres de ces auteurs passent de génération en génération, toujours certains de trouver des lecteurs, ne fût-ce que parmi les délicats, les lettrés et les intellectuels.

Ernest Hello peut être rangé parmi ces écrivains et *L'Homme*, son principal ouvrage, entre les volumes que chacun devrait lire. *L'Homme* vient d'être réédité par la librairie Perrin. C'est un recueil de maximes, de fragments, parus dans les journaux, à droite et à gauche, et que l'auteur avait enfin réunis à la prière de ses amis. L'ouvrage comprend trois livres, intitulés : *la Vie*, *la Science*, *l'Art* : ce sont là trois ensembles complets, qui ne pèchent pas, comme les recueils de pensées, par le manque d'unité ou par la sécheresse.

Hello est un ardent champion de l'idée catholique, et s'affirme tel, lui-même, ouvertement. Ses ouvrages respirent une foi presque aveugle (1). Néanmoins, ce qui tient le plus de place dans ses écrits, c'est bien l'âme humaine avec toutes ses pensées, tous ses secrets, ses sommets radieux et ses ténébreux abîmes. Sa psychologie est la plus précise et la plus subtile qui soit. Il parle de l'avare et de l'avarice en termes si profonds et si sûrs, que la fameuse comédie de Molière devient, aux yeux de tout lecteur sérieux, une ébauche indécise et difforme. Les chapitres qu'il consacre à l'Art résument et

---

(1) Ce presque est de trop. Lisez *aveugle* tout court. N. D. L. R.



contiennent tout ce que les esthéticiens ont pu écrire ou diront dans l'avenir. *L'Homme est la véritable Bible de l'Humanité.*

Cependant, — chose qui paraît inexplicable au premier abord (1), — ce n'est pas un livre populaire, vulgarisé à l'égal de tel ou tel roman-feuilleton. Il y a à cela plusieurs raisons. Tout d'abord, il incite à penser, et est d'une lecture assez laborieuse. Il offre, par contre, l'avantage de laisser au lecteur un bagage moral que nul roman ne lui fournira jamais. Celui qui lit ces pages, fait, pour ainsi parler, un voyage lointain.

*Hello* vous prend la main, et vous entraîne irrésistiblement, par des sentiers multiples, au sommet d'une montagne élevée. De là, on aperçoit et on domine la vie, et les hommes. Le chemin est malaisé, plein de hasards et de surprises : aussi, peu de voyageurs se décident à le parcourir jusqu'au bout. Par contre, le lecteur persévérant et courageux est largement payé de ses peines, par l'imprévu, la netteté, la nouveauté inattendue des aspects découverts. *Excelsior*, monte toujours plus haut, est un des préceptes favoris de *Hello*. Il est bien plus aisé de descendre. C'est ce qui explique surtout son impopularité.

On a maintes fois vanté la virulence combattive de Barbey d'Aurevilly, son verbe acéré, la parole mordante avec laquelle il flagelle les vices, les défauts et les travers humains. A ce point de vue, Ernest Hello ne le cède en rien, au fameux auteur de *les Œuvres et les Hommes*. Mais si ce dernier est parfois aveuglé au point d'oublier les mérites parfois très réels de ceux qu'il attaque, l'écrivain de *L'Homme* ne pèche point par le même défaut. La clairvoyance, chez lui, est un don véritable, et ne le trahit jamais.

.....

Nous le disons encore une fois, à part les défauts que l'on rencontre dans presque tout ouvrage philosophique et littéraire, surtout dans les œuvres présentant nettement, comme celle-ci, ce double caractère, le livre de Hello est un livre admirable, un chef-d'œuvre qui s'impose, comme tel, aux yeux de tout homme de bonne foi. Le chrétien convaincu comme le résolu libre-penseur y trouveront de vrais et très hauts enseignements. La lecture de ce traité sur *L'Homme* est d'un profit certain pour tous les hommes.

(1) « Selon nous, il n'y a pas, sur le globe terraqué, plus d'un cent d'individus par siècle (et encore!) capables de lire quoi que ce soit, voire des étiquettes de pots à moutarde. » Note du comte Mathias Philippe de Villiers de l'Isle-Adam.

## JOSEPH SERRE

JOSEPH SERRE. — **Ernest Hello** (L'homme, le penseur, l'écrivain, avec portrait). Un vol. chez Perrin, Paris, 1894. — Prix : 3 fr. 50.

**T**OUT homme, — écrivait Hello, — qui garde une parole de vie et ne la donne pas, est un homme qui, dans une famine, garde du pain dans son grenier, sans le manger ni le donner. »

Cette parole de vie, Ernest Hello la possédait; mais ce fut en vain qu'il tenta d'incroyables efforts pour la faire parvenir à la foule..., elle lui resta pour compte! Fut-ce la faute de la foule ou celle des pasteurs de l'époque, et parmi ceux-ci faut-il nommer Veillot-l'envie? Je veux l'ignorer. Ce ne fut toujours pas la faute d'Hello, à la fois apôtre et martyr de la charité intellectuelle, si cette parole, c'est-à-dire du pain et de la vie, s'accumula, momentanément inutile, comme le blé des Pharaons dans les greniers des Sept années d'abondance. Jusqu'ici, on savait, vaguement, dans les cénacles littéraires, l'existence de ces richesses oubliées. Il a fallu la famine intellectuelle de ces derniers jours du siècle pour en raviver une bonne fois le souvenir.

C'est à cette heure qu'apparaît le beau livre de M. Joseph Serre sur Ernest Hello. Les livres gardant, comme les enfants, quelque reflet des préoccupations au milieu desquelles ils furent conçus, j'ai donc retrouvé en ce volume ce souci de la première heure, ainsi traduisible : *voici du pain à manger*. Double originalité de ces pages : elles parlent à peine de l'homme qu'était Hello — « La vie extérieure, prend soin de nous dire M. Serre, est nulle dans Hello. La vie physique est mourante. Hello n'est pas un littérateur, il est à peine un homme. C'est un penseur. » — et elles sont à peu près muettes sur l'écrivain qu'est Joseph Serre. Ni biographie, ni égotisme. Ce livre est écrit à la Gloire d'une œuvre. M. J. Serre a dû se dire : que toute la glose possible, autour d'un homme, ne vaudra jamais l'œuvre de cet homme

lui-même, et il a eu le rare mérite de nous laisser seul à seul devant Hello-le-penseur. Il s'est bien gardé de recommencer, au sujet d'Hello, le livre de Charles Buet sur Barbey d'Aurevilly, ou celui de du Pontavice de Heussey sur Villiers de l'Isle-Adam. Dieu sait cependant si l'occasion était tentante ! et quelle curieuse psychologie était à faire « de ce maître de tous nos psychologues d'à présent », comme disait l'autre jour Lucien Descaves ! Serre ne l'a point fait. Son œuvre est d'une autre beauté. Il a vu Hello et il est venu nous le dire. Par une rare faveur, il est entré, lui, un des affamés de cette époque, dans ces greniers d'abondance dont je parlais tantôt, et il s'y est rassasié du pain de cette parole vivante ; mais, pendant qu'il mangeait, il a songé à nous, ses frères en soif et en faim intellectuelles. C'est de cette pensée, de son rassasiement et de notre famine, que naquit sans doute le livre qu'il nous donne aujourd'hui.

Serre rentre là, de la Terre Promise des œuvres d'Hello, chargé comme Caleb, — que ma naïve Bible d'enfance, ma Bible à images, me représentait pliant sous le poids d'une seule grappe de raisin. Il rentre de l'exploration de l'œuvre d'Hello, — cette Golconde de l'Idée, — porteur de quelques magnifiques diamants de la pensée. Ce livre n'est pas la Terre diamantifère elle-même, mais c'en est le souvenir et le désir, et c'est toujours autant. Voilà Joseph Serre devenu de par ce livre, pour tous ceux, et ils sont nombreux, hélas ! parmi nous, qui ignorent Hello, le guide à peu près indispensable.

Il faut lire ce beau livre du disciple qui donne l'envie des magnifiques écrits du Maître ; car Serre n'est pas seulement cet explorateur que je viens de dire, il est encore le disciple. Je me le représente sous les traits d'un de ses extraordinaires gardiens de trésors artistiques, qu'on voit s'éprendre d'une belle passion pour les chefs-d'œuvre qui les entourent et qui font ce rêve, dont il appartient à l'avenir seul de dire la folie ou la sagesse, — de les égaler. Or, je note qu'il y a, dans les yeux et dans le langage de Joseph Serre, ou, si vous préférez, dans sa pensée et dans son style, souvent, quelque chose d'Ernest Hello. La « belle passion », elle habite depuis longtemps son cœur ;

c'est elle sans doute qui lui inspira de nous faire la charité de son livre, elle et la fidélité à cette sentence d'Hello, son Maître :

« La parole écrite est une immense charité, et sa diffusion, quand elle est bonne et belle, est, par excellence, l'acte de charité au dix-neuvième siècle. »

POL DEMADE.



## JEAN LANDER

(M<sup>me</sup> ERNEST HELLO)

M<sup>me</sup> Ernest Hello est l'auteur de plusieurs volumes de nouvelles publiées sous le pseudonyme de Jean Lander et préfaciées par son illustre mari.

« Le lecteur, écrit Ernest Hello, en tête d'un de ses volumes : Le chemin de la vie, n'aime que les enseignements déguisés, et Jean Lander les lui offre cachés sous des colliers de perles, c'est-à-dire sous des parures de larmes. Pour lire ces nouvelles à un auditoire quelconque, il faut avoir des larmes dans la voix. L'attendrissement est leur caractère propre. Le sentiment qui les inspire est si simple et si profond, que les mots les plus ordinaires y font monter les larmes aux yeux, sans qu'on sache très bien pourquoi. L'extrême pureté de ces récits est pour quelque chose dans l'émotion qu'ils provoquent. Car la pureté donne la force au sentiment, et Jean Lander semble avoir le don d'introduire le sentiment pur et fort dans tous les détails de la vie humaine. Pauvre vie humaine ! elle a tant besoin de secours pour être portée légèrement ! Eh bien, ses actes les plus insignifiants en apparence prennent, sous la plume de Jean Lander, une couleur chaude et attendrissante qui les relève et les adoucit. Notre génération a perdu le goût du pain. Jean Lander pourrait lui rendre ce goût.

Les aliments qu'il lui offre sont très simples, très salutaires, très fortifiants. Les sentiments les plus élevés trouvent leur place dans ces pages très simples où la vie humaine se déroule avec bonhomie et, en même temps, j'ose le dire, avec solennité. »

Rarement éloge nous parut plus impartial, mieux mérité. A notre humble avis, les œuvres de Jean Lander constituent à l'esprit et au cœur une sorte de villégiature littéraire. C'est là qu'on mange du vrai pain, certes, mais c'est là aussi qu'on respire de l'air pur embaumé à la fois du parfum des vraies vertus et des vraies fleurs.

M<sup>me</sup> POL DEMADE.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

Au cours du procès Moore.

— Ça! un poète?... Il ressemble à un honnête homme! murmure, à côté de moi, un bon bourgeois, dans l'esprit duquel Moore est un calomnié.

(*Libre Parole*, 22 décembre 1893.)

\* \* \*

Une bien jolie définition de la philosophie, extraite de la *Revue bleue* :

« Ce qu'ont imaginé les hommes les moins bêtes sur ces choses que personne ne saura jamais. »

\* \* \*

*Durendal* remercie les journaux qui ont bien voulu faire part à leurs lecteurs de son apparition, et tout particulièrement le *Patriote*, de Bruxelles, et l'*Étudiant*, de Louvain.

\* \* \*

**Au prochain numéro : Franz Stuck, par William Ritter — Un conte ironique de Pol Demade — A propos du rapport sur le prix quinquennal — L'abêtissement à divers degrés — Poésies.**







AVRIL 1894

# DURENDAL

REVUE Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 4

WILLIAM RITTER. — *Franz Stuck.*

PAUL HAREL. — *Fleurs frêles.*

POL DEMADE. — *Les deux larrons : Laurent Tailhade et Léon Bloy.*

THOMAS BRAUN. — *Le sacrifice. — Avril.*

ADOLPHE HARDY. — *Tombée de nuit.*

PALSAC. — *L'abêtissement.*

*Roche Tarpéienne et Capitole.*

*Miroir d'art et de littérature. — Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

*Correspondance.*

GISBERT  
COMBAZ 1894



J. VAN CAUSEN  
ÉDITEUR  
BRUXELLES





## FRANZ STUCK



UN maître qui tient de Barbey d'Aurevilly, autant que possible en Allemagne, en peinture, et en ignorant Barbey d'Aurevilly; un maître de la hautaine volée des Burne-Jones, Gustave Moreau, Félicien Rops, Fernand Khnopff, Arnold Böcklin; enfin, l'une des plus brillantes étoiles de cette constellation d'artistes idéalistes que signale et dénombre le docteur Richard

Muther au dernier chapitre de son périple à travers la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle! Tout jeune encore, et le dernier venu dans la glorieuse famille, Stuck y entre un peu en enfant prodigue, conscient de sa virtuosité tout en sachant que la virtuosité est nulle sans la pensée. Dessinateur strict, d'une sévérité implacable envers lui-même, d'une fougue de coloris spontanée et ardente, mais concentrée et maitresse d'elle-même, le jeune artiste apparaît armé de pied en cap pour la conquête des belles chimères. En effet, nous le voyons conscient de sa mission artistique, respectueux du métier, tout en l'asservissant d'indéniable sorte à l'idée, la toute puissante dominatrice à laquelle il subordonne tous ses travaux. Il porte en outre sur toute son œuvre ce signe, qui est souvent l'une des plus convaincantes preuves du véritable tempérament artiste. Il est inégal et prodigieusement varié; à chaque nouveau tableau, il se recueille et se remet devant son rêve et devant la nature, le modèle, le truchement qui lui en facilitera la réalisation; il se refait un écolier qui apprend un art nouveau, et c'est grâce à cela que l'on découvre chez lui comme chez Rops plusieurs artistes divers et tant d'inspirations différentes.

Ses œuvres, je l'ai dit, ne sont pas toutes heureuses au même degré, mais toutes témoignent toujours d'une grande intensité de pensée, d'une féconde imagination et d'un opiniâtre effort vers l'idéalité souveraine. Rops a fait des paysans dignes de Millet son maître, et pour avoir conçu les épouvantes des *Sataniques* et de la *Tentation de saint Antoine*, n'en a pas moins rapporté de Dalécarlie des idylles pures et naïves, qui valent les pages les plus attendries de Loti dans *Mon Frère Yves* ou *Matelot*. Stuck, de même, griffonne d'une plume extraordinairement aisée et souple des attelages rustiques, des charrues au labour, des paysans bavarois, et retrace les travaux campagnards des douze mois de l'année, tout en méditant sa vie d'*Orphée* et de *Samson*, son *Calvaire* ou le *Péché*... Je l'ai comparé à d'Aurevilly et vais tout à l'heure poursuivre la comparaison. L'occasion est bonne, puisque à Munich, la librairie du docteur Albert vient de publier, en un magnifique volume, une série de cent reproductions des principales œuvres de Stuck, et avec un semblable ouvrage, c'est la gloire qui continue et l'universalité qui commence.

Le portrait qu'a fait de Franz Stuck, Lembach, le sombre et sobre portraitiste de Léon XIII, de Bismarck, de presque toutes les célébrités allemandes contemporaines et des plus illustres étrangers, me donne déjà un peu Barbey d'Aurevilly, mais le Barbey d'Aurevilly miniature, du petit portrait publié dans le *Dandysme* avec la mention : l'auteur à vingt ans. Il y a en Stuck le même petit brin de fatuité élégante, point fait du tout pour déplaire à une époque d'encanaillement; dans ses yeux noirs un peu tsigane, à coup sûr très méridionaux, luit cette même étincelle souriante et glorieuse du beau jeune homme vainqueur, alors qu'aux débuts pleins de promesses l'avenir apparaît tout en rose; et l'expression totale a ce je ne sais quoi de satisfaction personnelle et de confiance en soi, qu'eut également d'Aurevilly, à l'heure des péchés de jeunesse, et qu'il a si saintement racheté par l'austérité de toute une vie. Somme toute, quoi! il y a en Stuck le même dandysme d'antan, et peut-être jusqu'à la même conformation de tête que chez son grand modèle français.

Puisse-t-il en vieillissant ascendre la même échelle de Jacob et disparaître dans la même splendeur radieuse.

Mais dans les œuvres, les analogies sont encore plus frappantes. Le plus célèbre, le meilleur tableau de Stuck semble la transposition en peinture de la profession de foi littéraire de d'Aurevilly : on croirait réentendre ce qu'il vaticina toute sa vie en un langage sublime : le catholique ne doit pas reculer devant la peinture du péché et ne doit lui enlever aucune de ses séductions ; à ne pas exprimer les appâts de la tentation, on diminue le mérite de la lutte et la gloire du triomphe ; les leurres et les mensonges de la passion, les troubles de la chair peuvent et doivent être motifs à œuvre d'art, pourvu que l'art juge et condamne sans défaillance et ne se trouble ni ne tremble devant les vices qu'il exprime tels qu'ils sont, c'est-à-dire portant en eux leurs châtiments, et en conséquence aussi leur effroyable moralité.

Et voici comment Stuck a osé aborder et peindre un tel sujet : *Le Péché*. Il s'y est repris à réitérées fois avant d'arriver à la pleine réalisation de sa farouche et inoubliable allégorie ; et il est curieux de suivre la lente formation et l'éclosion définitive de son chef-d'œuvre. Oh ! les éléments en sont très simples : une femme et un serpent, mais rien de toutes les Salammbos lascives, salaces ou lubriques dont les salons contemporains ont été envahis. Et l'arrangement, la composition sont encore plus simples, mais voyez ce que cela donne.

Droite, silencieuse et immobile, sortant blanche et nacrée d'une ténèbre larveuse à la Rops, elle-même larve, et froide en sa chair d'ivoire, la gorge cambrée d'une femme nue. Inquiétante sirène, elle attend, sûre de son effet, de la puissance attractive de son seul aspect. Visage tranquille, sphingien, regard fixe qui ne sourcille pas, elle garde un *sérieux* absolu et indéfinissable, qui a le mystère des sourires de Vinci. Sur l'épaule gauche de ce monstre femelle, la chute lourde et droite aussi d'une pluvieuse chevelure noire ; et derrière la nuque, le serpent sort écaillé, s'enfle reluisant, pend obscène, s'arrondit sous le ventre, remonte à l'épaule droite, et sur le sein pose sa hideuse petite tête plate, voluptueusement assoupie, quoique les yeux et la

langue dardés, et aux aguets. L'horrible bête à la fois gluante et sèche, gonflée de venin et de luxure, regarde dans la même direction que les yeux, qui ne sourcillent point, de sa formidable maîtresse... Ce corps nu sortant de l'étreinte de ce serpent, c'est l'une des épouvantables plastiques les plus excessives qu'artiste catholique ait jamais inventée; ce couple atroce, c'est bien là l'ennemi avec lequel on ne lutte pas, auquel on ne résiste que par la fuite. Les femmes des *Diaboliques*, de d'Aurevilly, seules m'ont donné la sensation, la sueur froide de ce double monstre, femme et serpent si simplement juxtaposés, l'un encadrant l'autre, et tous deux cependant unis inextricablement, *moralement*. La jeune fille muette et glacée mourant net sous les caresses de son amant dans la première diabolique, la blème « Constance Chlore », la méprisante marquise de Stasseville, si sombrement et doublement infanticide, sont deux sœurs du *Péché* de Franz Stuck, ou deux de ses rééditions littéraires, individualisées et localisées; tandis que le tableau, lui, peut bien réellement passer pour l'allégorie synthétique du péché, pas du tout aussi varié qu'on peut le croire, au contraire, toujours le même au fond : beau corps tentateur qui, par malheur étreint, devient entre nos bras ce honteux serpent qui, à son tour, nous enserre, nous étouffe, nous brise les reins et nous abandonnerait aux charniers de l'impénitence, sans le perpétuel miracle messianique du saint Graal, du sang royal sauveur et rédempteur!

Comme Barbey d'Aurevilly encore, Franz Stuck a le culte et l'amour de la force, de la force souple et gracieuse, de la force elle aussi asservie à ce qui est son idée, à elle, force : la grâce. Les nus masculins de Stuck, fermes et harmonieux, héroïques et cadencés, poitrinants et rythmés, me rappellent tel sonnet superbement pécheur de ce pauvre, pauvre pécheur que fut Raimbaud; je ne le citerai même pas... et cependant, comme ces vers s'adapteraient merveilleusement à certaines académies de Stuck qui restaurent pleinement la compréhension antique de l'académie.

Comme Barbey d'Aurevilly toujours, Stuck a de larges côtés romantiques et shakespeariens; la noire démence de ses chasses fantastiques,

la lutte en champ clos de ses faunes, bras croisés sur leur poitrine velue et se cognant de leurs têtes cornues, la naïveté azurée de ses légendes de la terre et de la mer, des étangs et des falaises, des prairies et des dunes, eussent plu au vieux maître amoureux des récits populaires et des fantaisies de poètes.

Comme d'Aurevilly encore et toujours, Stuck entrecoupe son œuvre toute de pensée et d'imagination, de paysages magnifiquement sereins et simples... Il comprend le paysan bavarois comme d'Aurevilly le paysan de Normandie... Faut-il ajouter que vivant à Munich, il s'est, comme tous les rares peintres allemands qui soient de véritables incantateurs de la beauté plastique, détendu parfois en des amusettes décoratives drôlatiques et en des caricatures excessivement cocasses, mais d'un charme et d'un intérêt difficilement intelligible à des yeux latins.

Voilà Franz Stuck présenté à nos lecteurs... Mais ce n'est là qu'une première présentation. Avec ce qu'il a de génie en tête, ce grand artiste fera encore parler de lui quelque peu! Et alors, il sera temps de mieux l'étudier. Aujourd'hui, j'ai seulement tenu à ce que *Durendal* ait l'honneur d'être la première voix de langue française qui ait salué l'avènement du jeune maître au zénith de l'art rénové.

WILLIAM RITTER.



---

## FLEURS FRÊLES

---

*La fleur frêle de l'églantier,  
Que le premier jour a pâlie,  
Unit, au détour du sentier,  
La grâce à la mélancolie.*

*Chère, ici nous avons parlé  
Tous deux de tendresse infinie.  
Où l'hymne s'est-il envolé ?  
Où vont la fleur et l'harmonie ?*

*Lorsque nous chercherons demain  
L'endroit, témoin de nos paroles,  
Le vent des nuits sur le chemin  
Aura dispersé les corolles.*

*La fleur frêle de notre espoir,  
Le doux secret de nos pensées,  
Ira-t-il aussi quelque soir  
Se perdre, au fond du chemin noir,  
Avec les corolles blessées... ?*

PAUL HAREL.



## LES DEUX LARRONS

## LAURENT TAILHADE &amp; LÉON BLOY

Un artiste a, plus qu'aucun homme, le devoir de ne rien profaner de grand. — L'homme de lettres sans principes ou sans art et l'empoisonneur sont identiques.

LÉON BLOY. *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, pp. 120 et 123.



JE viens de lire l'article élogieux que le catholique Léon Bloy consacre, dans le *Gil Blas* du 13 avril, à « son cher Tailhade », dont le muffle, pour me servir du vocabulaire de ces messieurs, a quelque peu été endommagé lors de l'explosion du restaurant Foyot. Je ne me fais aucune illusion sur le sort de la réponse que je crois devoir faire à ce fou dithyrambe : ce qui pourra m'arriver de mieux, à supposer qu'on daigne s'apercevoir de mon existence, ce sera une magnifique hottée d'injures, et sous ce rapport je peux être tranquille : Léon Bloy est le plus important fournisseur de l'époque, à côté de lui Tailhade n'est même qu'un tout petit marchand des quatre saisons. A cela près, vis-à-vis surtout de ces deux fanatiques de la licence de tout dire, j'ai bien le droit, je pense, de parler librement.

Eh bien, je trouve le bras-dessus bras-dessous littéraire de Léon Bloy et de Laurent Tailhade tout uniment ignoble.

\* \* \*

Je ne sais si vous connaissez beaucoup Laurent Tailhade. La bombe et la chronique de l'autre jour l'ont mis cependant en une certaine lumière dont il se serait peut-être bien passé. En tout cas, voici quelques traits réjouissants de cette physionomie : cet anarchiste en



gants blancs, nous dit le *Journal* du 7 avril, est fils d'un magistrat ; il fut élevé dans un séminaire et se destina longtemps aux ordres ecclésiastiques, mais il renonça à cette vocation pour venir à Paris abominer le muffle ; il a coutume de dîner en des restaurants soignés, ayant l'estomac assez délicat, poussant même jusqu'à la manie le besoin de plats spéciaux. Voilà l'homme, passons aux œuvres : ce génie morphinomane (F. Coppée l'appelle un raté !) a produit en tout et pour tout trois infimes plaquettes : *Le Jardin des Rêves, Vitraux, Au Pays du Muffle*, et Bloy l'appelle : *le mortel élu du Seigneur pour colporter sur notre fumier un rayon du septième ciel !* J'oublie deux phrases célèbres qu'il convient d'ajouter à la liste déjà si longue de ses œuvres complètes :

Qu'importent les victimes, si le geste est beau ? Qu'importe la mort des vagues humanités, si, par elle, s'affirme l'individu (9 décembre 1893, le jour de l'attentat Vaillant). Je méprise le peuple, ramassis d'ivrognes, d'êtres médiocres et méchants. Le peuple, je suis convaincu d'avance de l'inanité de tous ses efforts, de l'imbécillité aveugle de tous ses mouvements. Son malheur, sa misère ! ceci m'est absolument égal (6 avril 1894, interview rapporté par le *Journal*).

Enfin, — car ce n'est pas tout encore ! il y a plus profond dans la boue, et il faut que je le dise, quel que soit le haut le cœur qui m'en prenne, rien qu'à l'idée, — l'ex-séminariste Tailhade est un parfait blasphémateur. Il insulta l'an dernier l'Auguste Sacrement de l'Eucharistie d'une manière qui fut particulièrement torturante et martyrisante pour nos cœurs, sans parler des larmes des anges. Léon Bloy doit s'en souvenir ; cette ignominie s'étala dans une revue parisienne à laquelle il collaborait à ce moment, et l'article, un article bibliographique, l'occasion était mince, était déjà, sans ces blasphèmes, d'une assez belle goujaterie, d'un mufflisme assez transcendant. Un moment j'ai eu la pensée de transcrire ici, pour les rappeler à la mémoire de Bloy, quelques lignes de l'article dont je parle, — je viens de le relire, j'y renonce : Satan n'est pas de nos abonnés et lui seul supporterait cette transcription. Après cela ne pensez-vous pas que j'aie quelque droit d'être indigné, quand on appelle, devant moi, Laurent Tailhade

« un mortel élu du Seigneur », — ou encore « un promulgateur d'absolu »? C'est à envier des injures!

\* \* \*

L'autre larron! C'est Léon Bloy.

Vis-à-vis de celui-ci je me sens un peu plus à l'aise. Léon Bloy est catholique, tout au moins au *fond de l'âme*, il est doué d'un talent et d'un style extraordinaires et j'ai dit de lui, en diverses circonstances privées et publiques, *trop* de bien, pour ne pas avoir le droit de m'exprimer aujourd'hui très librement à son endroit et même à son envers (1).

Eh bien, le catholique et talentueux Léon Bloy s'encanaille absolument.

C'est avec un inexprimable serrement de cœur, par exemple, que je l'ai vu entrer, l'an dernier, lui, l'auteur du *Révéléateur du Globe*, de *Christophe Colomb devant les Taureaux*, de *La Chevalière de la Mort*, dans ce mauvais lieu littéraire qu'on appelle le *Gil Blas*. Certes la faim légitime un certain nombre d'actes; et l'on peut très bien voler pour sustenter sa vie, mais je ne crois pas qu'elle excuse cela. En tout cas, j'eus préféré apprendre que Léon Bloy, affamé, avait été arrêté pour le vol d'un pain par un sergot, que par le rédacteur en chef du journal susdit. Le fait accompli, je m'étais imaginé naïvement qu'il allait faire dans les colonnes du *Gil Blas* un beau tapage catholique, car enfin ce Savonarole laïque était de force à faire un sermon, même dans un lupanar, et à réussir quelque conversion, même dans ces milieux-là. Les choses ne se sont point passées tout juste comme je les avais pensées. J'ai eu le courage de lire à peu près tout ce que Bloy a écrit depuis cette malheureuse collaboration. Quelle chute! Quelle déchéance et de catholicisme et de talent.

— Comment est-ce possible? me disait l'autre jour encore un des admirateurs de l'extraordinaire écrivain. Et c'est là ce Bloy qui nous a parlé avec une si formidable hauteur et une si catholique magnifi-

---

(1) J'ai même offert à Bloy d'imprimer ici certain ouvrage de lui qui ne trouvait point d'éditeur.

cence, dans son *Désespéré*, de la Douleur, des Pauvres, de la Mort, de la Face douloureuse du Christ? Je ne le reconnais plus. A peine de temps en temps une lueur, un éclair.

Mon interlocuteur avait raison. Le formidable styliste n'est plus à l'heure actuelle que l'entrepreneur de vidange de toutes les bassesses humaines et même de quelques autres...

Léon Bloy sait pourtant très bien qu'il n'a pas le droit de nous frustrer, nous autres catholiques, des talents qui lui furent départis par Dieu et qu'il galvaude là-bas, comme l'enfant prodigue, à garder les pourceaux de *Gil Blas*. C'est dans ce milieu sans doute qu'il a rencontré Laurent Tailhade et d'autres, et d'autres...

Je ne sais vraiment quelle inconscience l'empêche de juger de l'abjection de son actuel entourage! Pour quatre sous, — le prix d'un numéro de la dite feuille, — je me suis donné l'autre jour l'amère ironie de ce spectacle d'une chronique de Léon Bloy et d'un feuilleton de Zola dans le même journal, le même jour, face à face, dirais-je, car ils se tenaient comme les frères Siamois, et je me suis rappelé que Léon Bloy, tout récemment encore, traitait E. Zola « d'impur vivandier du matérialisme, de traitant de lettres » et qu'il appelait sur lui « la malédiction des pauvres ». Le voilà donc maintenant à côté de ce même Zola qu'il qualifiait autrefois de Prince de la crapule! Belluaire et porcher se donnent la main!

. . . . .  
 . . . . .

\* \* \*

J'extraits les versets suivants de l'Évangile selon saint Luc, ces paroles expliquent le titre de cet article, elles en seront la conclusion :

39. — Or, l'un des larrons qui étaient suspendus en croix le blasphémait, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous aussi.

40. — Mais l'autre répondant, le reprenait, disant : Ne crains-tu point Dieu, quand tu subis la même condamnation?

41. — Encore pour nous, c'est avec justice; car nous recevons ce que nos actions méritent; mais celui-ci n'a rien fait de mal.

42. — Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume.

43. — Et Jésus lui dit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.

Je souhaite à Léon Bloy d'être le bon larron... jusqu'au bout!

POL DEMADE.



## LE SACRIFICE

A HOMÈRE

*Surya, baigné d'or, à l'horizon descend  
Et l'éclat embrasé du char incandescent  
Darde son feu de pourpre aux collines prochaines  
Où se dressent, saignants, les palmiers et les chênes.  
Le divin Achilleus, rapide quant aux pieds,  
Offre à Zeus souverain, sur les royaux trépieds,  
L'or, la myrrhe, l'encens et les vaches sacrées  
Dont il fait ruisseler les mamelles nacrées.  
Son torse nu se cambre et, grand dans le soleil,  
Se découpe flambant, colossal et vermeil,  
Tandis que de l'Hellas les vignes parfumées  
Mélangent leur douce odeur au relent des fumées.*

THOMAS BRAUN.



## AVRIL

AU POÈTE TERRIEN FRANÇOIS FABIÉ

*Le beau ciel azuré de sereine douceur  
Déverse aux taillis noirs sa vibrante lumière,  
Sur les fourrés tordus et sur la branche fière  
Où le vent fait glisser sa caresse, berceur.*

*L'endeuillement d'hiver traîne sur les ramures.  
Le bois se silhouette et ses feuillages roux  
Découpent, dans le bleu du ciel, d'immenses trous  
Que remplissent déjà de cris et de murmures*

*Deux pinsons amoureux célébrant le réveil.  
Et la forêt craquant éclate sous la brise,  
La nouvelle chaleur l'enveloppe, la grise,  
Et la Terre applaudit au jeune et beau Soleil.*

*Ils sont passés, les jours de lassitudes mornes !  
On voit s'épanouir les bourgeons goudronnés...  
Et dans la gorge sombre aux herbages fanés,  
Agitant leurs bras morts, revivent les vieux ornes.*

*Les labours, verdissant en la paix des sillons,  
Montrent, par la santé des frissonnantes herbes,  
Les tassements massifs des grands blés lourds, en gerbes,  
Sous le soleil brûlant chanté par les grillons.*

*Et plus loin, vers le val dédaigné des hauts chênes,  
Au fond de Méchenoit, les hêtres, les ormeaux  
Offrent aux jeunes nids l'ombre de leurs rameaux  
Et préparent l'autel pour les noces prochaines.*

*Sur le flanc du Bannay, des bûcherons en chœur,  
Travaillant, d'un poing ferme, et hardis à la tâche,  
En leurs gestes de preux assaillent de la hache  
Les grands arbres saignants qu'elle mord jusqu'au cœur.*

*Et les âpres genêts fleurissent dans la lande.  
Leur jaune pâle et vif tranche sur les terreaux  
Où rappellent, au soir, les bandes de perdreaux  
Dans la bruyère rose et la claire lavande.*

*Oh! le repos béni dans le calme des bois,  
Le bonheur de revoir sa forêt bien aimée  
Et d'entendre chanter sous la neuve ramée,  
En un joyeux printemps d'avril, sa jeune voix!*

THOMAS BRAUN.

*Bagimont, avril 1894.*



## TOMBÉE DE NUIT

*J'aime les soirs d'été, les soirs sereins, les soirs  
Où, sous le ciel poudré de fins nuages roses,  
Les vieux tilleuls en fleur et les buissons de roses  
Balancent leurs parfums comme des encensoirs.*

*C'est bon de s'en aller alors sur la montagne,  
Vers quelque site frais de verdure et de fleurs  
Où des milliers d'oiseaux mêlent leurs derniers chœurs  
Aux frissonnements d'or des blés dans la campagne.*

*Là, blotti loin du monde et des chemins suivis,  
Au pied d'un talus vert plein de senteurs de fraise,  
Libre de tout souci, l'on peut du moins, à l'aise,  
Laisser à l'aventure errer ses yeux ravis.*

*Oh! tout le charme exquis de ce coin solitaire!  
Un vent doux court de branche en branche : l'on dirait  
Qu'il chuchote un dernier bonsoir à la forêt  
Et donne le signal aux oiseaux de se taire.*

*Cependant, tout bruit cesse. — A peine, par moment,  
Entend-on d'un clocher tinter la note brève  
Ou, du fond des grands bois absorbés dans leur rêve,  
Lointainement, monter quelque vague aboïment.*

*Et, dans la nuit tombante et la paix des feuillages,  
Tandis qu'autour de soi tout s'apaise et s'endort;  
La lune monte au loin comme un ostensor d'or  
Qu'encensent les vapeurs molles des fins nuages.*

ADOLPHE HARDY.



## L'ABÊTISSEMENT

Faussement appelé : enseignement.

—

### I<sup>er</sup> DEGRÉ.

Abêtissement primaire (ou, par antiphrase, enseignement primaire),

Les portes sont bien closes.

Dans une école de village.

Des mioches épellent en chœur : « Les sabots sont faits de bois. — L'eau coule dans les ruisseaux. — Dieu créa les étoiles. »

Conclusion des gosses : L'école buissonnière.

### II<sup>e</sup> DEGRÉ.

Abêtissement moyen (ou, par antiphrase, enseignement moyen).

Les portes sont soigneusement closes.

Dans une classe de collège.

Le professeur dicte à ses élèves : « La première églogue de Vergile appartient au genre tempéré. C'est, si j'ose m'exprimer ainsi, le type de la pastorale. Le sentiment de la nature, y... »

Conclusion des potaches : Des vacances éternelles.

### III<sup>e</sup> DEGRÉ.

Abêtissement supérieur (ou, par antiphrase, enseignement supérieur).

Les portes sont hermétiquement closes.

Dans un cours d'université.

— Le sujet de la leçon de philosophie de ce jour, prononce un monsieur grave, chauve et décoré, sera le texte de Platon : « Le beau est la splendeur du vrai. »

Conclusion, après examen passé : Et maintenant, je m'en fous !

PALSAC.





\*\*\*\*\*

## Roche Tarpéienne et Capitole

### Les Jésuites et les classiques chrétiens,

par M. l'abbé GUILLAUME. (Gand, Siffer.)

L'ancienne, je dirais presque la surannée controverse des classiques païens et des classiques chrétiens continue d'occuper tous ceux — et ils sont nombreux — qui s'intéressent aux choses de l'éducation. Il serait pourtant bien facile de s'entendre !

Que l'éducation chrétienne doive se faire par des chrétiens, mais c'est élémentaire : aussi sommes-nous absolument d'accord avec M. l'abbé Guillaume dans ses revendications si modérées, si légitimes en faveur des auteurs chrétiens. J'ai donc fort goûté, quant à moi, dans ce dernier livre, la défense du latin de nos pères contre certaines accusations qui, pour provenir d'un jésuite, n'en peuvent pas moins à plein nez leur Renaissance païenne ; aussi ai-je savouré ces pages comme autrefois certaines d'Huysmans en lesquelles il est parlé « de ces ouvrages latins, que les intelligences qu'ont domestiquées les déplorables leçons ressassées dans les Sorbonnes dé-

signent sous ce nom générique : la décadence » (1).

En plus, nous sommes heureux de constater que M. l'abbé Guillaume est partisan de l'éclectisme littéraire qui constitue un des points essentiels du programme de cette revue. Certes il réclame des auteurs chrétiens comme éducateurs de la jeunesse ; mais il s'est fait cette réflexion, qu'un prêtre d'infiniment de sens me faisait naguère : « Si les philosophes ou les artistes païens ont écrit des pensées justes et vraies ou produit des œuvres belles et vraies, ces pensées et ces œuvres étaient des pensées et des œuvres dignes du christianisme et, comme telles, chrétiennes, par conséquent dignes de notre admiration. » Ce n'est pas lui, j'imagine, qui trouvera excessives nos revendications, lorsqu'il nous entendra dire : Des auteurs classiques, c'est très bien ! mais faites donc une place aussi à nos auteurs modernes.

Bravo donc, M. l'abbé, et bon courage, et s'il faut, pour activer l'œuvre, démolir quelques murs et même quelques hommes, comptez sur moi. P. D.



(1) J.-K. HUYSMANS. *A Rebours*, p. 36.

---



---



---

## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

---

Aux collectionneurs. Voici une curieuse recette, garantie authentique, et copiée d'une image religieuse fin-de-siècle. Cette pièce, nullement rarissime, pourrait prendre place à côté du billet (aller sans retour) pour le Paradis, que nos lecteurs connaissent déjà :

« Pour vous procurer une bonne santé pour corps et âme, prenez les racines de la Foi, des feuilles vertes de l'Espérance, des roses de charité, l'encens du repentir, la myrrhe de la mortification et le bois de la croix. Liez cela ensemble dans le paquet de la résignation à la sainte Volonté de Dieu, mettez cela dans le pot de l'attention et arrosez-le avec le vin de la sainte joie, l'eau de la sainte sobreté, et mettez ce pot au feu de l'amour divin, afin que tout se bout bien, après cela mettez-le dans la place fraîche de la méditation, fermez-le bien avec le bouchon du silence.

Si vous prenez le matin et le soir une tasse de cette précieuse liqueur, vous obtiendrez la santé que je vous souhaite et implore de Dieu. »

\* \* \*

### SUR COMMANDE

Quelques échantillons du « style belge officiel », extraits du rapport, fait au nom du jury, du concours de littérature française :

« Telle influence qui *fit* comme *un sillon dans ce courant* — la tâche de rapporteur d'un jury littéraire, en même temps qu'elle *a chance d'éveiller un intérêt*, s'adapte plus fidèlement... — d'inutiles tentatives de *reconstruction sociale avaient généralisé d'aristocratiques rancœurs* et transformé en une véritable *philosophie ce qui n'avait hanté*, pendant de longues années, *qu'une minorité de cerveaux élus* — la *sérénité de convictions négatives* — la *rime de plus en plus riche à force d'indigence* même — M. Gilkin n'a pas poussé aussi avant que M. Giraud le *souci des nouvelles greffes*. — Promenant sa curiosité jamais lasse sur tant de sujets disparates, M. Nautet les *embrasse*, en quelque sorte, *jusqu'à s'étouffer lui-même, sans réussir* (j'te crois!) à *en extraire la moelle* et se l'assimiler », etc., etc.

Mais ce ne sont là que de viles mots, et d'ailleurs, le *Journal de Bruxelles* assure que le rapport est *si artistique* et *si consciencieux*. Si artistique, on vient de voir! Si

conscientieux? La *Jeune Belgique* se plaint, et à bon droit, selon nous, d'avoir été partialement jugée; d'autres pourraient en dire autant. Jugez vous-même.

« M. l'abbé Hoornaert, est-il écrit dans le rapport, est un poète, mais un poète timide, qui a gardé le culte des vieux rythmes et qui étanche sa soif d'idéale perfection à des sources demi-taries. »

M. Carton de Wiart est une sorte de pape littéraire : « il excommunie littérairement la plupart de ses coreligionnaires... et sa religion d'artiste lui a permis de béatifier, sans scrupules, Villiers, Barbey ».

« M. Demade est pénétré d'une sensualité sublimisée... Des fumets de chairs très caractérisés s'y associent à des fumées de très pur encens. »

« M. F. Vandenbosch, s'il faut en croire la nomenclature de ses publications, a noyé un peu de politique dans beaucoup de littérature. »

A part cela..., nous occupons dans cette revue une place honorable! comme dit la *Chronique du Magazin littéraire*. D.

\* \* \*

D'une conversation avec le poète Paul Verlaine :

— Il paraît que vous allez publier un livre nouveau?

— Oui, cela s'appellera *Dans les Limbes*; ce livre sera le dernier d'une série qui aura assez duré pour mon calme personnel, pour ma conscience littéraire, et l'autre aussi!

Toutefois, vous remarquerez que le ton de *Dans les Limbes* sera moins vif que celui des *Chansons*, des *Odes* et des *Elégies*. Ce sera bien l'apaisement du soir. Le poème finira par un dilemme que je me pose à moi-même : Serai-je heureux enfin, oui ou non?

Eh bien! à travers mille ennuis, hésitations, jusqu'à la maladie qui s'en mêle, il me semble que oui.

Donc, je dois me taire maintenant et, revenu à de bonnes idées, travailler à *Varia*, livre qui témoignera, comme jadis *Sagesse*, d'un grand changement pour le mieux, et d'un long, lent, mais sûr retour là où sonnent les cloches, toujours fidèles — l'*Angelus oublié se souvient* — dans le soleil couchant, mais encore glorieux.

Du reste, tout ce que je vous dis là, je le répéterai dans la préface de *Dans les Limbes*.

J'annoncerai, en même temps, un grand drame en cinq actes : *Vive le Roy!* auquel je travaille, puis-je dire, avec acharnement.

\* \* \*

Mésaventures professorales. L'an dernier, un critique belge confondait Jacques Delille avec Leconte de Lisle. En voici bien une autre :

Un jeune pion, qui se documente, interroge un de nos amis :

— Ce Leconte de Lisle... *était-ce* le comte de l'Isle-Adam ?

De telles gens il est beaucoup, qui prendraient Vaugirard pour Rome !

\* \* \*

La reine d'Angleterre vient de créer baronnet le peintre BURNE-JONES, dont il a été beaucoup question en ces dernières années. Burne-Jones est trop peu connu parmi nous. Or, écoutez bien ceci, catholiques, jamais aucun n'a peint les anges comme Edward Burne-Jones. Il existe de lui, par exemple, un tableau composé de six panneaux et intitulé : *The Days of Creation*; la grâce et la beauté des êtres imaginés par l'artiste dépassent tout ce qu'on peut rêver; l'invention compliquée des draperies et des ailes, l'élégance des lignes sont incroyables; mais c'est surtout l'exquise délicatesse et la modulation des couleurs qui rendent ce tableau prodigieux. Ils sont beaux à l'extrême et étranges avec leurs yeux qui semblent comprendre des choses incompréhensibles... Leurs robes et leurs ailes s'enchevêtrent d'une façon inattendue; elles sont verdâtres, jaunâtres, mêlées d'or et de brun, puis gris tourterelle, passées un peu et tendres, avec des tons de feuilles mortes, mêlées de gris d'argent; du vert émeraude, puis du rouge carmin, et du bleu et du rose avec beaucoup d'or; des ailes bleu-vertes, bleu-indigo, vert-bleues, puis vertes tout à fait; il y a aussi des ailes qui ont l'air d'opales. Et il faudrait des mots inconnus pour décrire le charme et la grâce de ces êtres magiques.

E. Burne-Jones est un intellectuel; ses types sont exquis. Tout dans ses figures se résume dans les yeux, qui prennent une importance extraordinaire... les yeux de Burne-Jones demeureront célèbres.

Les primitifs, surtout Botticelli, l'ont d'abord inspiré. Il a mêlé, à l'extraordinaire pureté et à la grâce de ce peintre, le plus raffiné modernisme, mais sans aucun matérialisme.

Voilà comment nous entendons l'éclectisme.

Qu'il y a loin, grand Dieu, des anges de Burne-Jones — aux banalités de l'immonde imagerie religieuse parisienne ou encore aux anges de kermesse flamande de fabrication brugeoise!...

\* \* \*

Marcel Fleury nous envoie ces vers mignards, — malgré l'ordre, un peu bourgeois, donné aux compositeurs : « S'il y a trop de copie, sacrifiez les poètes », nous les donnons ici :

## LE DAUPHIN TRISTE

LOUIS XVI.

Sur le fond d'azur des vitraux,  
 Un blond dauphin regarde éclore  
 La candeur des lys ancestraux  
 Epanouis en blanche flore...

Mais voici que le soir colore  
 De pourpre ardente les carreaux :  
 Et le pâle dauphin s'éplore  
 De voir les doux lys ancestraux  
 Saigner, saigner en rouge flore  
 Sur le fond d'azur des vitraux...

\* \* \*

Savourez-moi l'ironie de cette lettre de M. Huysmans :

« Vous me demandez de vous faire connaître quel serait, selon moi, l'accueil fait par le public à un roman-feuilleton dont l'anarchiste serait le héros, tel jadis Rocambole.

Mais cela dépendrait uniquement de la façon dont serait traité ce feuilleton; s'il était rédigé par Jules Mary et découpé en d'habiles tranches, il aurait un succès assuré auprès de la clientèle spéciale qui se vautre dans ce genre d'écrits.

En tout cas, certaines conditions seraient requises, je crois, pour assurer le succès d'une aussi belle œuvre : 1<sup>o</sup> Un style indigent; 2<sup>o</sup> comme milieu, le grand monde, le peuple ne s'intéressant pas du tout aux milieux qu'il fréquente, mais bien à ce qui lui est représenté comme étant la classe riche. Il va sans dire que l'anarchiste devrait épouser à la fin une fille du noble faubourg qu'il aurait convertie à ses idées et qui sacrifierait sa fortune pour soutenir cette cause. — Trémolo à l'orchestre et feux de bengale.

Une enfant abandonnée et reconnue, à la fin du feuilleton, à une marque de linge, à un grain de beauté, voire même à la fameuse voix du sang, ne serait pas non plus un adjuvant méprisable pour décider de la gloire d'un tel roman.

HUYSMANS. »

\* \* \*

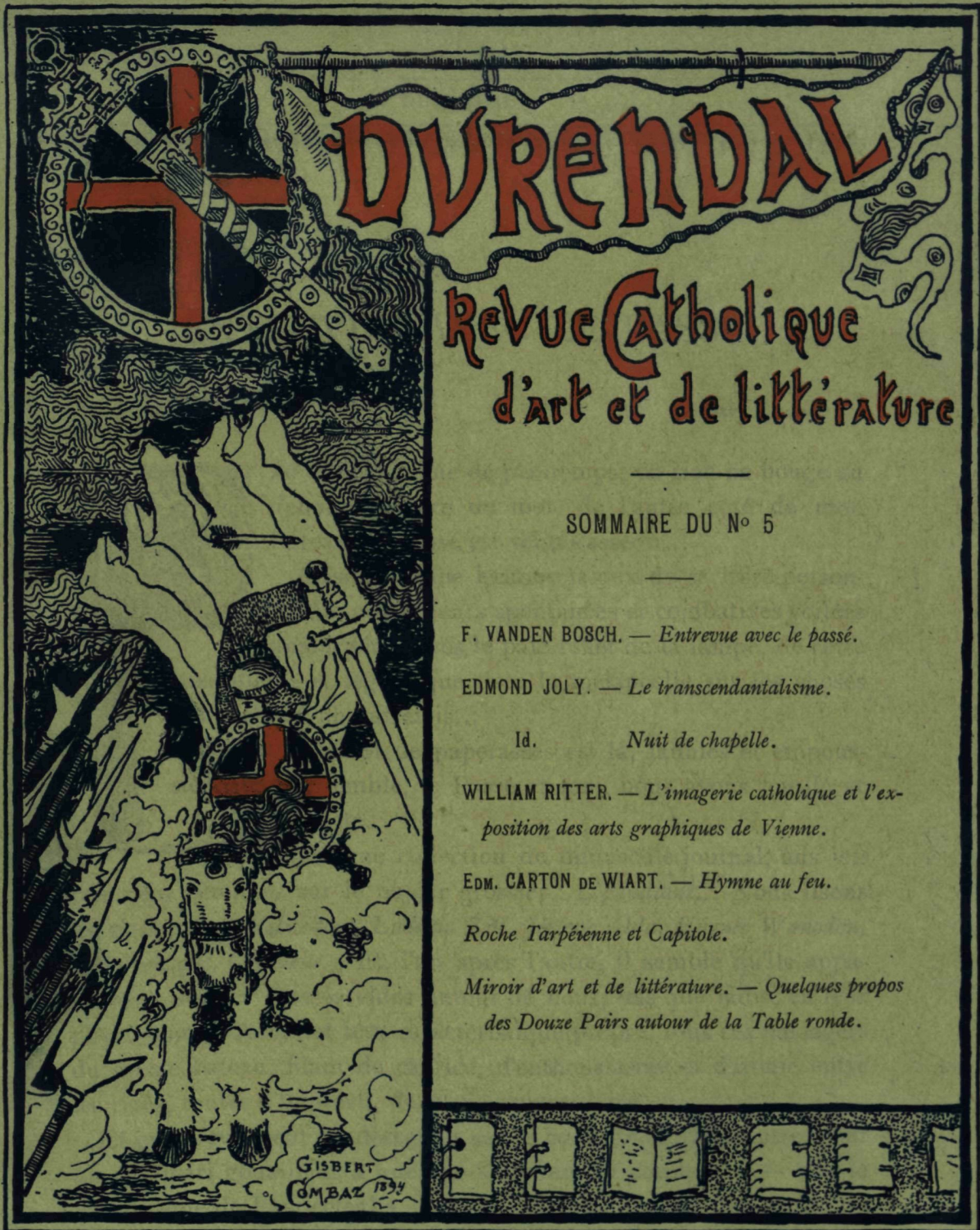
**Au prochain numéro : de William Ritter : L'imagerie catholique et l'exposition des arts graphiques de Vienne ; — d'Edmond Jolly : Le transcendantalisme et Nuit de chapelle ; — de Pol Demade : Le conte ironique déjà annoncé ; — des Poètes, etc.**







MAI 1894



SOMMAIRE DU N° 5

F. VANDEN BOSCH. — *Entrevue avec le passé.*

EDMOND JOLY. — *Le transcendentalisme.*

Id. — *Nuit de chapelle.*

WILLIAM RITTER. — *L'imagerie catholique et l'exposition des arts graphiques de Vienne.*

EDM. CARTON DE WIART. — *Hymne au feu.*

*Roche Tarpéienne et Capitole.*

*Miroir d'art et de littérature. — Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

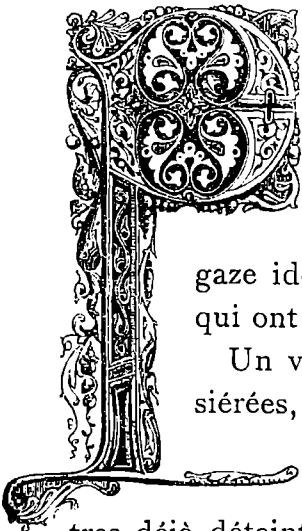
J. Van der  
C. J. Jaur  
BRUXELLES





## ENTREVUE AVEC LE PASSÉ

A JOSEPH SOUDAN



AR ce soir calme de printemps, où rien ne bouge au dehors, en face de moi, de l'autre côté de mon bureau, le Passé est venu s'asseoir...

C'est un jeune homme jaloux de sa libre personnalité, aux ardeurs spontanées et combatives voilées aujourd'hui, sous le pâle reflet de la lampe, de cette gaze idéale et légère que tisse la mélancolie sur les choses qui ont déjà un autrefois...

Un vieux ballot de paperasses est là, jaunies et empoussiérées, qu'ensemble, le Passé et moi, nous avons fouillé et feuilleté...

Voici une collection de minuscule journal, aux lettres déjà déteintes sur le papier grossier : *L'Étudiant*... Nous lisons les signatures : *Sabre-tout, Ludovic Ziff, Jérôme Alda, Hugues Wanodon, Théophrasque, Cravache*... Et, l'un après l'autre, il semble qu'ils apparaissent, sur les chaises vides autour de nous, tels que jadis, en leur physionomie d'alors et leur caractéristique propre, tous ces passagers du même bateau, filant de caprice, d'enthousiasme et d'ironie entre les rives, toutes d'imprévu, de la vie universitaire...

Et puis s'évoquent les descentes sur le bord, de temps à autre, pour un charivari gouailleur à quelque « monument consacré » — oh ! la « campagne de Pandectes ! » — ou une lutte à bras le corps contre les « doctrinaires » de la politique et des lettres... « Les doctrinaires ! »

nous mettions dans ce mot tout notre mépris de la routine, comme nous mettions dans le mot « jeunes » toutes nos inaltérables aspirations vers le progrès...

Le petit bateau d'alors — l'*Étudiant* — vit toujours, mais une chaîne solide l'attache à d'officiels rivages; et les gambades, que de dociles jeunes gens — caniches portant la trace du collier — y viennent essayer parfois sous l'œil de leurs maîtres, ne peuvent donner à l'embarcation, jadis librement vagabonde, même l'illusion de son indépendance ancienne...

L'équipage de jadis s'est dispersé : avocats, professeurs, substituts, voir même un chef de cabinet de ministre...

O Passé, à ces compagnons de notre active jeunesse, donnes-tu la joie parfois d'une causerie vespérale comme celle-ci, suggérant, parmi les prosaïsmes uniformes et brumeux de la vie, le rayon doré et fantaisiste du souvenir.

\* \* \*

Après la collection de l'*Étudiant*, le Passé mit la main sur un gros volume, neuf encore, mais relatant des choses vieilles déjà, en ce temps de hâtive existence...

« *Le congrès de Malines — section des arts et des lettres* »... Les belles journées! — avec Henry Carton de Wiart, Victor Denyn et les autres! — les belles journées aux *auto-da-fé* flamboyants de tous les antiques manuels crétinisateur et de tous les programmes étriqués et parcheminés — et le souffle de la modernité catholique battant soudain les tempes des pions venus là pour se congratuler sur « leur fidélité à la sainte tradition » et geindre sur la « tristesse de la littérature présente »...

Et le soir, en nos promenades dans Malines désert et pacifié, sous l'infini d'espoir du ciel étoilé, nos projets s'esquissant, nos rêves se déroulant — et naissant ce fils de notre communion intellectuelle : *Le Drapeau*...

Pauvre petit *Drapeau*, à la mémoire chère comme d'un enfant

parti trop jeune, couché là, à présent, dans le linceul de ses douze numéros...

Ses signatures passent une à une : Hoornaert, Carton de Wiart, Demade, Møeller, Denyn, Bekaert, Dutry, Soudan, Périer — et l'énigmatique petit Gavroche aux espiègles impertinences...

Ce fut l'œuvre d'union, le point de concentration vers où appareillèrent, de tous côtés, des haines et des croyances jusque-là isolées... L'œuvre est morte, l'union subsiste.

Et *Durendal* paraît, — *Durendal*, emblème de la victoire, comme le *Drapeau* fut le signal de la bataille.

Le Passé s'est évanoui, le Présent est là.

C'est, après la lutte, la pacification qui commence, l'universel rayonnement sur les intelligences de la grande loi de Beauté chrétienne et artistique : éternité de l'Idée dans l'évolution permanente de la forme.

\* \* \*

. . . . .  
O toi, jeune homme, notre cadet aimé, dont l'esprit épioie ses ailes vers l'Œuvre calme et apaisée, du sein de cette terre promise des Lettres chrétiennes vers laquelle nous nous acheminâmes toujours sans y pénétrer jamais, mais que tu conquerras toi et où ton adolescence enthousiaste et active dressera au Ciel les monuments d'art qu'en vain nous rêvâmes, ne sois point trop sévère pour les « critiques » que nous avons été...

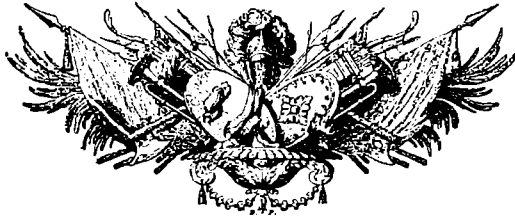
Tu ne dois à tes aînés aucun regret, étant de taille à marcher seul; peut-être leur dois-tu un souvenir, si jamais ils ont écarté du chemin où marchait ton inexpérience une broussaille encombrante, si, devant tes yeux novices, ils ont dissipé quelques-uns des brouillards où se déconcertaient tes espoirs altiers, si, en un mot, ils furent pour toi, dans quelque modeste mesure que ce soit, des *Annonciateurs d'aurore*.

FIRMIN VANDEN BOSCH.

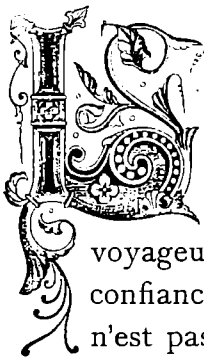
Nous remercions très sincèrement notre ami Firmin Vanden Bosch, ancien rédacteur en chef au *Drapeau*, du témoignage de sympathie qu'il nous apporte. « Un souvenir », c'est-à-dire un regret adouci par un espoir, certes! ceux de *Durendal* doivent bien cela à ceux du *Drapeau* momentanément licenciés. Licenciés, oui, rien de plus, et nous ne vous supposons pas d'humeur à nous laisser triompher sans vouloir « en être ».

Eh oui, pardi! on continue de se battre!

DURENDAL.



## LE TRANSCENDANTALISME



La dernière, la toute dernière étiquette d'art. Le vocable est farouche, peu harmonique; il est aussi exact et clair. C'est assez pour lui faire bon accueil.

Un artiste causeur, en nous le présentant l'autre jour, le déclarait la dernière nouveauté, celle que les commis-voyageurs peuvent garantir neuve, celle que l'on peut acheter avec confiance, sûr d'être du dernier snob en l'affichant. Mais ce danger n'est pas pour ici. Ici l'art règne, et c'est par amour de son culte que nous accueillons avec zèle sa nouvelle dévotion.

La définition en a été donnée par M. Maeterlinck dans la préface aux sept essais d'Emerson. Cette définition, comme toutes les rares sentences du maître de Gand, est d'une profondeur énorme, eût dit

Flaubert. La citer est inutile; nul ne peut être absous de ne l'avoir pas lue.

Prenons-en une image, pour une délectation nouvelle. Ignorer le transcendantal de la Vie et de l'Art, c'est être comme ceux qui ne seraient jamais sortis au milieu du jour. La pleine clarté; voilà le transcendantal. Mais comme elle luit rarement pour la plupart des hommes ! Qu'est ce grand jour ? C'est quand on saisit les rapports des perceptions matérielles ou élémentaires avec les plus sublimes que celles-là puissent symboliser, ce qui a rapport à nos plus hauts instincts, à nos plus grandes destinées ou au mystère qui est comme leur atmosphère choisie.

Ce mystère, dont, récemment, on s'est heureusement épris, est comme la nuée du Temple salomonien; il atteste et voile la consécration, l'appropriation suprême du monde à l'Idéal, au Dieu vivant.

Comme forme d'art, le transcendantalisme évoque surtout ces rapports par le symbole. En essayer l'analyse ou la définition n'est que peu de chose. Les faire sentir par la structure même de l'œuvre est le vrai but. Ce but requiert presque toujours le symbole. Le transcendantalisme serait donc assez exactement défini : symbolisme transcendantal.

Alors que les amours de Matho et de Salammbô symbolisent les forces qui partagent en un but d'unité les êtres et les choses, Flaubert est symboliste, mais non transcendantal. Quand il évoque la fatalité des contingences par l'ombre que Taanach voit s'allonger à la gauche de Salammbô allant vers l'amour et la mort, il est symboliste et transcendantal.

C'est surtout au point de vue chrétien que cette doctrine d'art est intéressante. Les certitudes de la foi s'accommodent-elles du vague qui est un de ses procédés ? Ce vague est comme la brume nécessaire à la fantasmagorie des forêts. Qui ne se rappelle les émotions de cette aventure exquise : Être en forêt par le brouillard. Il est aussi comme la nuit requise aux pluies d'or des feux d'artifice, ou aux splendeurs des éclairs sur les flots. Ce vague nécessaire, la foi ne le dissipe-t-elle pas ?

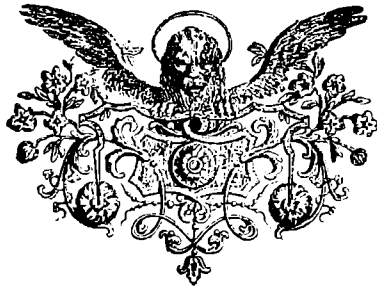
Pour répondre, il suffit d'un mot; méditez un mystère chrétien avec Bossuet ou Hello. Quelle magnificence de lumière et d'obscurité aussi en émane!

Voyez les cathédrales; les seules qui architecturalement méritent ce nom, celles du gothique primaire. Que d'inattendu, que de pittoresque! L'unité, qui du grand chœur circule en tout le plan crucifère, se complète d'innombrables détails, de mystérieuses retraites pleines d'ombres et de jour teints aux verrières. Les clartés de la foi sont l'illumination du mystère, non pas sa disparition.

Le nouvel instrument d'art, l'étiquette qu'on y a mise, semblent donc parfaitement justifiés. Le transcendentalisme est une direction, la plus sublime, peut-être, que la jeune école puisse suivre. Aussi bien, il semble qu'il ne sera pas la règle générale pour toute la vie littéraire, mais seulement celle des heures choisies élues par la plus puissante et la plus rare inspiration.

Du reste cette impitoyable et salutaire vérité revient d'elle-même à l'esprit à l'occasion de chaque conquête nouvelle en esthétique : le talent seul importe vraiment. Certes, les méthodes ont une hiérarchie; l'une est plus sublime que l'autre; par là même, elle assure, à talent égal, la préférence à l'œuvre qu'elle régit. Mais c'est le talent ou le génie qui fait l'œuvre. Sans lui, pour ingénieuse et raffinée que soit toute sa structure, elle est comme la monture de notre Roland; elle a toutes les qualités, mais elle est morte!

EDMOND JOLY.



## NUIT DE CHAPELLE



LOTI, ce Massenet littéraire, nous a donné, fort exquisément après tout, le frisson de ces petites chapelles semées dans la campagne bretonne et « où velilent des âmes de morts ».

Combien plus douces sont nos petites chapelles des côtés où veille une maternelle protection. Aucune lampe mortuaire n'y tremble devant la fruste madone. On n'y trouve, à part les rares chandelles des vœux, que la seule illumination du jour vert reverbéré du gazon, et la vivante combustion des fleurs s'évaporant en parfumés.

Il est délicieux, rentré chez soi, la nuit, de se reporter en esprit à la petite chapelle rencontrée le jour et d'imaginer le songe obscur, d'inconnue solitude, dont la nuit vient l'emplir.

Combien délicieusement apeurante doit être cette ombre où n'habite qu'un simulacre sacré et l'ange gardien des lieux de prière? Elle doit avoir de rares exquisités, cette solitude dont la foi a voulu le vide sonore, l'hommage liturgique. Qui ne rêverait d'écouter sa vibrante âme de caverne sainte? Comme l'ouragan marin doit bien gémir à la porte tremblante, entre les barreaux des fenêtres! Comme la girouette imagée doit geindre si proche, sur un toit si bas! Les tonnerres doivent y venir aboyer d'épiques tentations.

Les pèlerinages psychiques d'Henri de Régner ont là une de leurs stations et non la moins douce. A côté de Reims, de Bruges, de Versailles, il faut élire aussi la chaumière-église, la chambrette vide et hantée d'anges.

EDMOND JOLY.





## L'IMAGERIE CATHOLIQUE

### ET L'EXPOSITION DES ARTS GRAPHIQUES DE VIENNE

*Vienne, mai 1894.*

**T**OUT prêtre, qui construit une église laide, commet un péché mortel ; il offense le saint Esprit. » C'est Peladan qui parle ainsi, et, sans avoir mission de statuer si le péché est effectivement mortel, nous sommes de son avis. Il faut que la maison de Dieu soit *aussi* une école d'esthétique, et nul plus que le prêtre ne peut influencer sur le goût d'un peuple.

Enfant, n'avez-vous pas collectionné des images, crié de joie à l'enluminure pieuse que vous avait méritée une leçon de catéchisme bien sue ? Et croyez-vous que, si toutes les images qu'on vous avait données, que vous avez trop regardées, trop aimées, eussent été belles, votre niveau intellectuel ne serait pas, quel qu'il soit, encore plus élevé ? Pour ma part, je ne le crois pas, j'en suis sûr. Ce qui m'a dégoûté des images, c'est d'avoir eu très tôt le sentiment de leur ignominie artistique ; et si j'ai eu ce sentiment, je le dois à la galerie de tableaux de mon père, qui m'initia très jeune à l'Italie, à l'Allemagne et aux Pays-Bas de la grande époque. Depuis le jour où j'ai vu, réellement vu, seulement vu, pas même compris, un Léonard, j'ai voué une haine implacable au quartier Saint-Sulpice et à Einsiedlen, le village montagnard de la Vierge de Saint-Meinrad, profané par les copronymes ès images, nommés Benzinger, qui réussissent à la fois à cumuler, quoique catholiques, le Juif et le Bourgeois, et à souiller toute la catholicité allemande d'images auxquelles c'est faire trop d'honneur que de les employer aux plus vils usages.

« Habituez-vous au sublime, car on s'habitue au sublime comme à la trivialité », me disait, dans une autre circonstance, Peladan, le cher

bon Mage, qu'il faudrait toujours entendre penser tout haut dans l'intimité, et les yeux fermés, au lieu que le regarder en public où le lire dans ses malheureux derniers livres géniaux, incomplets et boiteux, qui ont un pied dans l'empyrée et l'autre sur le boulevard, un dans saint Thomas d'Aquin et l'autre dans Eliphaz Levi... N'importe, pour le dire en passant, *Babylou* est un chef-d'œuvre.

N'est-ce pas aussi un devoir du prêtre, nous habituer au sublime? et sur terre, est-il quelqu'un d'autre qui puisse mieux nous habituer au sublime qu'eux? S'ils négligent de le faire, ne sont-ils pas coupables? et ne rompent-ils pas *schismatiquement* avec la tradition par excellence des grands papes? Pourquoi toutes les églises des Jésuites sont-elles et continuent-elles d'être odieuses, décorées comme des théâtres du siècle passé ne le sont pas? Pourquoi le petit paysan devenu prêtre, renvoyé curé dans son village, n'a-t-il qu'une préoccupation : démolir la poétique et rustique chapelle d'autrefois, la dépouiller de ses vieux lierres et de ses tilleuls séculaires, pour édifier, sur un terrain vague, une grange à l'instar de telle ou telle église de la ville où il a été au séminaire? Pourquoi les dévotes copient-elles des modèles de broderies pour ornements sacerdotaux tirées de leurs journaux de mode? et pourquoi une chasuble faite avec les robes de brocart à grands ramages de leurs aïeules est-elle encore plus pieuse que les dernières créations des bonnes sœurs et des aristocratiques pensionnats?

A Djakovo (Croatie), Monseigneur Strossmayer a voulu que tout le linge de ses autels fût d'étoffe populaire croate à broderies paysannes, que toute la décoration murale (à part les fresques) fût inspirée des motifs nationaux jongo-slaves. En cela, il est le seul évêque catholique aussi artiste que les popes, tant accusés d'ignorance, de l'église grecque... Et encore ces derniers commencent-ils à se gâter, maintenant qu'on se préoccupe de les « éclairer ». Mais en Roumanie, par exemple, avant le roi Charles, il y avait encore des Giotto parmi les *zugrav* paysans qui peignaient à la détrempe les murs de leurs exquises petites *biseriques* (églises... très spéciales; le mot roumain m'épargne une page de descriptions que je ferai une autre fois). Dans

tous les couvents russes, roumains, bulgares, grecs, serbes, au mont Athos particulièrement, il est des *caloyers* peintres, qui se soumettent à une implacable tradition, mais qui ne commettent jamais d'ordure. Et leur moindre *drap de mort* (suaire que tous les pèlerins rapportent pour eux-mêmes du mont Athos) vaut un Puvis de Chavannes à domicile... Et les icônes russes; sauf les tout à fait *récentes* qui se *ressentent* (pardon) réellement de l'influence du dernier boutiquier et bougre antiartistique, j'ai nommé, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, M. Bouguereau, qui peut être un parfait honnête homme, mais le seul artiste français qui ait les suffrages de la maison Benzinger! Ces icônes russes sont généralement l'unique imagerie religieuse contemporaine qui console un peu de l'existence de la peinture catholique moderne au point où elle en est... Car l'icônoclastie, plutôt que Saint-Sulpice ou Einsiedlen! De même que le silence, à tout prix le silence, plutôt que toute poésie, toute musique ressemblant aux cantiques qui se chantent à Lourdes et dans toutes les écoles libres de France :

J'irai la voir un jour  
 Dans son céleste séjou-our.  
 J'irai la voir un jou-our,  
 Lui dire mo-on amour...

Dans ce dernier domaine encore, nous devrions prendre leçon de l'église grecque. Quand je suis à Paris, je vais à la messe à la chapelle russe de la rue Daru. Inutile d'aller à Notre-Dame des Victoires ou à Notre-Dame de Lorette commettre, sous prétexte de servir l'Éternel, septante-sept fois sept fois le péché de colère et d'enragement.

Disons le mot, tout cela qui commence par de la bêtise finit par la profanation et le sacrilège; c'est l'échelle de Jacob qui va des billets de chemin de fer, « aller pas de retour » pour le paradis, aux œuvres de M. Jean Béraud, digne confrère de ce peintre à qui je demandais : « Qui donc vous posera votre saint Joseph? » et qui me répondit : « Je prendrai le premier... niais venu ».

## I

Jeunes gens catholiques, mes frères, si vous n'êtes ni assez riches pour avoir dans vos chambrettes, sous vos yeux, de beaux tableaux, dessins, aquarelles ou pastels, ni assez intelligents pour en conquérir, car je sais des peintres charitables et intellectuels qui aiment mieux procurer une jouissance esthétique à leurs *pairs* que satisfaire la vanité incompréhensive de boursicautiers véreux, ayez de belles gravures ! Si les gravures coûtent encore trop, rabattez-vous sur les photographies Braun, par exemple. Mieux vaut encore la photographie d'un Léonard ou d'un Dürer que telle madone moderne payée cent mille francs par l'Amérique. Et surtout, si vous ne pouvez rien avoir, meublez votre âme et votre esprit gratuitement dans les musées... Et puis, peut-être, essayez vous-mêmes de réaliser, selon votre âme, les divines chimères que vous souhaiteriez pour compagnes, pour spectatrices de votre travail...

Aujourd'hui, je vous apporte une bonne nouvelle : l'imagerie catholique renaît. Je viens de découvrir quelques artistes allemands dont les lithographies sont arrière-petites-filles des xylographies de Dürer, ou procèdent de cette bible illustrée de Schnorr qui fit pousser un tel cri d'enthousiasme au grand d'Aureville (*Mémoires de Valogné*). Ils sont quelques-uns déjà ; et d'une telle individualité, d'une telle puissance, qu'il est impossible qu'ils ne déterminent point tout un mouvement.

Nous avons ici une exposition d'art graphique, petite mais exquise, et qui contraste merveilleusement avec l'entassement des ordures internationales qui se prélassent au Kunstlerhaus (1). C'est là, aux arts graphiques, que j'ai découvert, presque agenouillé de joie, les *icônards*, grâce auxquels la chambrette des étudiants catholiques, et la chambre commune des plus pauvres ménages ouvriers, bien prochainement pourra être *hantée par une présence réelle catholique et artistique* digne et de la minceur de leur bourse et de l'amplitude infinie de la pensée chrétienne.

---

(1) J'ai dit ailleurs les exceptions : voir le *Rappel* du 3 avril, la *Gazette des Beaux-Arts* du 1<sup>er</sup> juin, le *Magasin littéraire* du 15-avril, etc., etc.

## II

Comme on va le voir, pour être mystiques ils ne s'en tiennent pas uniquement aux images de sainteté, mais pas un de leurs sujets, même profanes, qui ne vaille mieux *pour l'âme* à être contemplé, que les trois quarts de la peinture dite religieuse moderne. Car, inutile de démontrer, n'est-ce pas, que la *profane* Mélancolie de Dürer est plus édifiante que les anges joufflus, aux cuisses nues en sucre rose sous des robes d'or fendues latéralement, de presque toutes les églises jésuites...

Mais avant de parler de ma découverte, je veux dire un mot, puisque j'en ai l'occasion, de l'architecte du musée où sont réunies temporairement leurs œuvres. Le feu baron Ferstel a eu la gloire, en effet, de construire l'une des très rares églises gothiques modernes, supportables non seulement, mais opposables aux plus belles connues. Ulm et Cologne n'ont été que restaurées et complétées sur les plans des *maîtres de l'œuvre* primitifs. L'église votive du baron Ferstel, à Vienne, la cathédrale romane de Fünfkirchen, en Hongrie, et la cathédrale gothique de Djakovo, en Slavonie, sont les trois monuments qui célèbrent le mieux le catholicisme d'aujourd'hui et qui prouvent le mieux la possibilité d'un réveil de sa vitalité artistique. J'ai parlé au long et au large, autrefois, des deux dernières églises, dans le *Magasin littéraire*, mais ma timide appréciation d'alors est loin de la clameur d'enthousiasme que je voudrais pouvoir pousser foudroyante aujourd'hui en l'honneur des dernières grandes œuvres architecturales du christianisme occidental.

Depuis les fenêtres du Musée d'art et d'industrie relégué tout au bout du Ring vers les casernes, le bras du Danube, et le quartier juif, la *Leopoldstadt*, on voit de loin s'emboîter horizontalement les gris toits plats de *Landstrasse*, un arrondissement de Vienne qui ressemble, avec ses clochers carrés chaperonnés de calottes métalliques contournées, à une ville hongroise. N'était l'absence de moulins à vent, on se croirait dans la banlieue de Szegedin. Au premier plan : la Wien, un égout collecteur, roule dans ses fossés verts, où se penchent de vieux arbres, dont les très jeunes pousses éclatent vert tout neuf en

papillons japonais sur les monotones tuilades, et le viaduc de briques enfumées du chemin de fer de semi-ceinture. Paysage assez moderne, n'est-ce pas? assez grande ville commerçante, où l'on sent si bien le transit entre l'Occident et l'Orient et ce dernier voisinage. Le tout a, ce premier-printemps, les couleurs d'une aquarelle japonaise.

Retournez-vous... Vous croirez qu'entre le moyen-âge et nous, le cordon ombilical n'a pas été coupé, qu'il n'y a eu ni la Réforme, ni la Révolution, ni les Philosophies, ni le Militarisme. Et cependant, allez... c'est bien moderne!

### III

Le premier de mes sublimes icônards s'appelle Hans Thoma et vit à Francfort-sur-Mein. Il lithographie sur papiers de couleur semblables à ceux de presque tous les dessins de maîtres allemands ou italiens, avec des rehauts argentés ou blancs, encore à la manière des dessins de Holbein ou de Raphaël.

Je vais droit à sa planche la plus étrange : *La Tentation du Christ*. Lui, le Lui de lumière, obstiné sans sourciller, ne veut pas regarder derrière Lui, et lui, le lui de ténèbres, en une attitude extraordinaire d'intensité, non seulement montre du doigt, des mains, des bras, mais du torse, de tout le corps, enfin, la merveilleuse féerie qu'il suffisait de voir pour succomber... Au contraire, le profil atrocement irrégulier, inharmonique, l'à rebours d'un profil de beauté, ne se préoccupe que d'une chose : envoûter le divin ermite; il semble buté à celui du Christ, ce profil, et son regard cherche à hypnotiser Jésus, qui *baisse les yeux*... Qui baisse les yeux, parce qu'il est homme et qu'aucune infirmité humaine ne doit lui être épargnée, même celle de n'être victorieux de certaines tentations que par la fuite! Et derrière eux, depuis très profond à leurs pieds jusque très loin à l'horizon, c'est une ville fantasmagorique qui scintille, aérienne, dans la lumière, un *emporium* antique fabuleux, une sorte de Carthage fata Morgana au bord du golfe de Naples. Et c'est assez beau, ce prestigieux mirage, pour que l'on comprenne l'instance tentatrice; et cela m'incite à un

nouveau haussement d'épaules pour cet art catholique qui veut chanter les triomphes et qui croit les rendre suffisamment admirables par eux-mêmes, alors qu'il supprime ce qui en fait la gloire et le mérite, c'est-à-dire la séduction excessive, le charme diabolique, la luciferienne attirance voluptueuse, tout le formidable, enfin, de la Tentation!... Je trouve immense de profondeur l'audace de cet artiste qui fait baisser les yeux et croiser les bras à l'Homme-Dieu devant la tentation. La victoire sans effort, qu'on la laisse aux archanges, les porte-glaives du Très Haut... Le Christ, Lui, est le fils de Dieu, mais Il fut sur terre notre frère.

Il n'est pas toujours aussi âpre, Hans Thoma; voici un nion de grassouillets angelots humains qui semble un Rubens interprété par Albert Dürer. Ses nus sont d'une expressivité admirable, presque toujours *laids en soi*, mais arrivant à être charmants dans leur maigreur naïve. Rien qui ressemble à de la perversité. C'est délicieusement chaste et cela a l'air d'être réaliste par la copie exacte du modèle, mais c'est plein d'*âmes* au pluriel; c'est l'âme des formes humaines mêlée à l'âme de la nature, aux âmes individuelles de l'atmosphère, du minéral, du végétal décoratifs. Le gamin, joueur de pipeau au bord d'un fleuve qui reflète le couchant, — un absolu chef-d'œuvre, — le jeune homme à la fontaine, à première vue étonnant, à la longue enchantent, sans qu'il soit possible de se rendre compte du charme et de le préciser en mots humains, ce charme où il n'entre pas la moindre idée du péché que l'Italienne du *xvi<sup>e</sup>* siècle souhaitait à son sorbet pour le trouver exquis. Appelons cela tout simplement de la poésie, mais de la plus indéfinissable, intime et impalpable.

La *Réciteuse de Contes* arrive à être presque fantastique. Ce n'est pas une grand'mère ordinaire. C'est la Mère L'Oie en personne, la Sagesse des Nations incarnée, cette vieille femme entourée d'enfants, assise contre une fenêtre, et qu'éclaire une énorme pleine lune suspendue dans la nuit verte sur les forêts silencieuses, d'où les contes émanent au crépuscule comme l'humidité balsamique de l'âme de l'humanité.

*Les Filles du Rhin* encore... C'est Wagner interprété par Dürer. Rien,

s'il vous plaît, des tournoyants écheveaux de laine colorée de M. Fantin Latour. Encore un vrai Dürer en bleu, le *Christ au Mont des Oliviers*. Mais je cours pour m'arrêter au *Patron de la Vallée*, représentation allégorique, naïve et fraîche comme un conte allemand. Ciel plein d'étoiles. Au fond, très profonde, la vallée toute noire, piquée de quelques rares lumières, dort. Et dressé dans le vide, veillant, la lance au poing, un bel archange cuirassé, le saint Georges local, avec des lumières argentées sur sa cuirasse, écoute la musique des sphères et épand à travers les espaces la tutelle de sa prière.

Un simple paysage après cela, mais comme on n'eut jamais l'idée d'en faire depuis le moyen-âge. C'est, paraît-il, un bord de Mein, mais le vrai sujet, c'est les ronds de l'eau courante autour de quelques plantes aquatiques. Et cela aussi bien que la *Tentation*, que l'*Enfant au bord de l'eau*, lithographié non pas en clair obscur, mais au trait, grossièrement, selon le procédé médiéval, avec de gros intervalles blancs entre les hachures.

#### IV

Je me suis attardé auprès de M. H. Thoma. Et pour M. W. Steinhäuser, il faudrait précisément répéter la salutation héroïque de d'Aurevilly à l'apparition de la Bible de Schnorr. Son Christ prêchant dans une barque, tout seul sur un fond de lac sans limites et comme vu depuis la berge, le Christ au grand disque blanc du soleil épanoui de rayons derrière la tête, le Christ en extase nourri de sa contemplation, tout autant de Christs populaires, ouvriers, laids, mais transfigurés, sublimisés par l'expression. Dans la grande crucifixion sur un plateau solitaire et nu, et au devant d'un naïf panorama alpestre, jamais on n'a rendu si sensible plastiquement, le *aujourd'hui encore tu seras en paradis avec moi*. Quoique distancés, les deux crucifiés, le Divin et l'humain, ont l'air à la fois de se parler bouche à bouche, et le Christ de baiser au front le larron ; on sent leur cœur battre l'un pour l'autre, car ce dut être pour le Christ, cette pitié et cette conversion *in extremis* du larron, le commencement du paradis recouvré, de la Droite de Son Père réintégrée.



On pourrait faire semblables observations dans la scène du Christ avec le riche jeune homme, où un vieux burg allemand, toujours comme chez Dürer, ferme le paysage. Dans celle de l'aveugle-né reconnaissant Jésus, le Jourdain au fond coule, débordé comme un Amazone entre mille îlots de forêts vierges.

Il faudrait longuement détailler la grande crucifixion rouge et or intitulée : « Venez tous à moi, vous qui souffrez », et la grande planche où sont confondus, en un même tableau, la sainte Cène et le retour de l'enfant prodigue, du pécheur. C'est là une très haute pensée, un très grand art, et de facture cela a mieux que jamais l'honnête et large réalisme pastoral, dépaycé, délocalisé, dans le temps et l'espace de Schnorr.

## V

M. K. von Pidoll procède également des vieux maîtres rugueux, naïfs et sincères de l'Allemagne allemande du xvi<sup>e</sup> siècle, mais le paysage l'intéresse surtout, les coins de vieilles villes féodales, les morceaux du saint Empire romain et germanique encore subsistants, et rendus par un art qui a des tournures médiévales aussi, châteaux gothiques, tours et remparts, églises romanes, paquets de maisons décoratifs, forteresses vues à travers des arbres en fleurs obtenus par de franches réserves, broussailles pittoresques sur les créneaux et dans les interstices de la pierre et aux avant-plans... Encore une fois des images d'aspect tout à fait moyen-âgeux, fonds et forme, mais où le modernisme consiste surtout dans le choix du sujet dont un artiste de l'époque n'eut probablement pas plus senti l'intérêt que nous celui d'une vue d'hier.

M. O. Greiner, lui aussi, a la même saveur bien allemande, mais sa meilleure planche, un couple étrangement nu dans un paysage tyrolien tandis qu'accourt une femme vêtue, fait songer à Botticelli revu par Lucas Cranach... Le catalogue ne porte ni titre ni indication explicative d'aucune sorte. C'est crânement fort, mais qu'est-ce? Après tout, qu'importe, ce mystère est un charme de plus.

M. Greiner apparaît comme un maître ès art décoratif dans le pro-

---

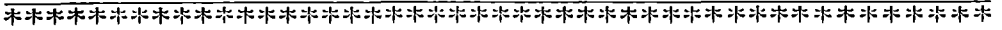
gramme, pour une cantate exécutée à Leipzig en avril 1853, et comme un portraitiste extraordinaire dans sa série de bourgeois allemands. On dirait Holbein revenu et s'essayant aux sujets de Gavarni, et être témoin de ces bizarres alliances, c'est l'une des impressions les plus extraordinaires que j'aie éprouvée. Un moment on se croit devenu fou.

## VI

Et avant de finir, une minute; je reviens à MM. Steinhausen et Thoma. Il faut commencer et finir par eux... N'est-il pas le symbole de leur art à la fois si nouveau et si vieux, le petit pâtre nu de M. Thoma? en réalité, un petit prolétaire allemand déshabillé, assis dans les ombellifères au bord du Mein, mais si chastement assis, et si naïvement oublieux de sa nudité, pour jouer de son chalumeau. Il est en si intime communion avec la nature crépusculaire, que son chant de quelques notes peut avoir toute la navrante mélancolie, toute la poignante joie, des chants de pâtre de *Tristan et Yseult*. Aussi, cet art vieillot, rajeuni, volontairement archaïque, habilement maladroit quoique spontanément naïf, nous va droit au cœur, et nous paraît, — toujours comme le chant du pâtre, — plus près de la nature que les polyphonies orchestrales les plus colorées, que les débauches et les outrances impressionnistes les plus modernes. Il y a de l'analogie entre l'impression qui se dégage de cela et celle de certains rares passages du Loti d'autrefois... Il est certains livres que j'aimerais voir illustrés ainsi : l'Imitation de Jésus-Christ ou les *Fioreti* d'une part, d'autre part, le Virgile des églogues, les Idylles de Théocrite... enfin, la *Légende dorée* ou les pastorales païennes... Et puis, ces lithographies, je ne sais rien de tel à collectionner à côté de Rops, de Forain, de Redon. Tout cela ce sont des arts qui vont ensemble, par la force des contraires. Celui de MM. Thoma et Steinhausen est fait pour nous donner un jour le livre de prières, le *Missel idéal*.

WILLIAM RITTER.

---



## HYMNE AU FEU

A HENRY CARTON DE WIART

*T*ords tes longs bras de pourpre et tes molles spirales  
 Sur les chenets mordus par tes baisers ardents.  
 Dis tes graves chansons aux murs des vastes salles,  
 Fais-en vibrer la nuit, comme en les cathédrales  
 Vibrent de l'orgue ému les pleurs agonisants.

*Verse des flots de vie aux plaines irriguées  
 En de calmes matins, lorsque naît le soleil,  
 Et le soir, au déclin de ses splendeurs brisées,  
 Fais s'abîmer dans l'or les villes, embrasées  
 Par le suprême éclat de son regard vermeil.*

*Fils du Ciel, venge-le des Sodomes impures,  
 Fils de la Terre, étreins l'Etna de tes fureurs.  
 Ton règne est de partout : tu laves les souillures  
 Ou fais ardre nos flancs de brûlantes luxures,  
 Quand le Démon, ton dieu, nous souffle ses ardeurs.*

*Quel seras-tu pourtant, roi puissant sur la terre,  
 Lorsque dans l'eau delà du siècle anéanti,  
 Pour mériter son Dieu, dans l'effroi du mystère,  
 Mon âme râlera sous ta morsure austère,  
 O purificateur de mon cœur repent!*

EDM. CARTON DE WIART.



## Roche Tarpéienne et Capitole

**L'Arche — Journal d'une Maman**, — par  
CAMILLE LEMONNIER.

Nous ne pouvons que féliciter Camille Lemonnier, cet incomparable artiste de la plume, pour son nouveau livre : *L'Arche*, un vrai chef-d'œuvre ! Nous n'aimons ni n'approuvons certains de ses livres, à cause de leurs tendances par trop naturalistes. Mais quel ravissant idéal que celui de *L'Arche* ! Qu'il est aimable, délicieux, azuré, plein de chants d'oiseaux, de sourires d'enfants, de fleurs de printemps et de ciel bleu, ce charmant *Journal d'une Maman*, si naïf, si primesautier, si délicatement pensé et si finement écrit. Il renferme bien de-ci de-là une idée que nous ne partagerions pas. Mais, en général, l'esprit en est bon et réconfortant. On y entend parfois même résonner la

note chrétienne. A preuve ce joli passage sur les fêtes de Noël et Pâques : « Une Eglise, qui, dans son calendrier, a ces deux dates : Noël et Pâques, une Eglise, qui, en vénérant et magnifiant ces deux prodigieux mystères de l'amour, réchauffe autour toute la passion d'aimer de l'âme humaine et fait naître les deux jours uniques, infiniment tendres, eucharistiques, où toute querelle s'étouffe dans un universel embrassement, où la famille ressuscite chez les plus endurcis, où il germe un printemps des cœurs régénérés, la petite fleur bleue du besoin de croire et d'espérer... une telle Eglise est bien l'Eglise par excellence. Je comprends qu'il y ait des missionnaires pour aller la porter chez les sauvages. »

H. MÖLLER.



### MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

*Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

Léon Bloy a cessé de faire partie de la rédaction du *Gil Blas*.

\* \* \*

*L'Union* a inauguré, sous ce titre : « A coups de plume », une galerie de portraits qui mériteront, à leur auteur, le premier siège vacant à l'académie du fou rire.

Le signataire de ces portraits — X mystérieux — appartient, croyons-nous, à la famille spirituelle de cet animal ainsi décrit par La Fontaine dans la fable :

« Certain ours montagnard, ours à demi léché, » à cette différence près, différence minime au fond, que l'un travaillait à coups de pavés et que l'autre œuvre à coups de plume.

X nous apprend, par exemple, dans le numéro du 11 mai, que Camille Lemonnier « est un peintre qui est tout en excès et dans qui l'affectation a des reliefs de pose ». Son intelligence a — exactement — un million d'étincelles : « Son intelligence a mille regards; chaque regard voit des millions d'étincelles ». Et l'œuvre colossalement charpentée du maître, « n'est-ce pas d'un passant venu d'un monde extra terrestre devant un spectacle qu'il ne comprend pas? » « L'on ne lit pas Camille Lemonnier sans admirer la richesse de son ENCRIER; on demeure attristé de la stérilité de son talent hors de pair! » Et la conclusion de ces flambants coups de plume : « Lemonnier aurait pu être une date dans l'histoire littéraire de la Belgique. » Dites un fruit sec, puisque vous y êtes.

Nous demandons la tête de X.

TH. B.

\* \* \*

M. Francis de Monge aspirerait, nous dit-on, au titre de Sarcey belge. (Sous réserves.)

P. D.

\* \* \*

Nous recommandons chaleureusement à nos lecteurs, l'album du *Vieil Anvers*, de notre si sympathique éditeur, M. Lyon-Claesen. C'est un magnifique volume avec dix planches hors texte, dont deux en couleur, reproduction d'aquarelles de M. Van Kuyck, l'artiste anversois bien connu. Le texte historique est de M. Max Rooses, le savant conservateur du Musée Plantin.

Les lecteurs de *Durendal* ont pu apprécier, par les soins apportés à cette revue, le souci artistique de notre éditeur. Ils ne s'étonneront pas de nous entendre dire que l'album du *Vieil Anvers* est une véritable œuvre d'art.

Edition ordinaire, prix : un franc. — Edition de luxe, prix : dix francs.

\* \* \*

Voici quelques nouvelles bibliographiques de nature à intéresser les amis littéraires, nombreux en Belgique, du grand écrivain : Jules Barbey d'Aurevilly.

La correspondance sera certainement publiée.

Très prochainement paraîtront : *Les Poésies et Rhythmes oubliés*, le 5<sup>e</sup> volume de *Critique de Théâtre*, un memorandum de 1836, un autre de 1838.

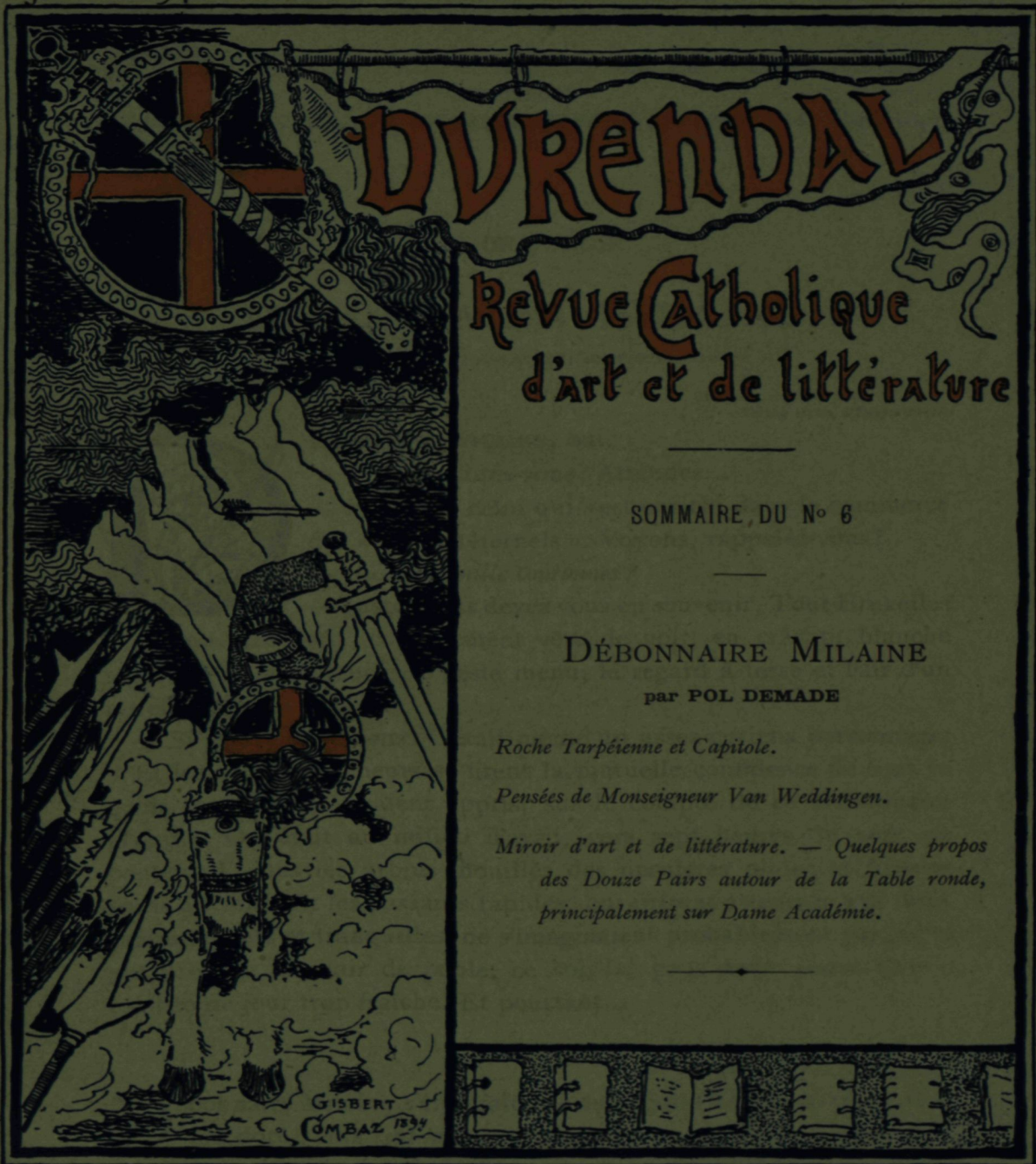
De plus, une dizaine de volumes des *Œuvres et des Hommes* sont en préparation.

Ce monument littéraire, le seul ambitionné par le maître, vaudra certes plus, pour sa gloire, que tous les granits et tous les bronzes.





JUIN 1894



# DUREN'DAL

Revue Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 6

DÉBONNAIRE MILAINE

par POL DEMADE

*Roche Tarpéienne et Capitole.*

*Pensées de Monseigneur Van Weddingen.*

*Miroir d'art et de littérature. — Quelques propos  
des Douze Pairs autour de la Table ronde,  
principalement sur Dame Académie.*

GISEBERT  
COMBAZ 1894

J. Van Cauwen  
Editeur  
BRUXELLES





SUR DRAP NOIR

## DÉBONNAIRE MILAINE

A MONSIEUR DEGIVE, PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Hors moi, rien n'est réel.

VICTOR HUGO. *L'Épopée du ver.*

DÉBONNAIRE MILAINE, oui.

— Milaine, dites-vous? Attendez...

— Mais oui, celui qui s'est enrichi dans le commerce des « regrets éternels ». Voyons, rappelez-vous?

— *Aux cent mille couronnes?*

— Juste. Vous devez vous en souvenir. Tout Bruxelles l'a connu. Un petit, correctement vêtu de noir, en cravate blanche toujours, la voix douce, le geste menu, le regard à terre et l'air d'un rat effaré par le bruit.

— Si je m'en souviens! C'était même un assez curieux personnage.

Et les deux promeneurs se firent la mutuelle confiance de tout ce qu'ils savaient, ou avaient appris, sur le compte de ce Débonnaire Milaine. On était au milieu d'avril, vers sept heures du soir, au boulevard, sous les arbres mouillés des dernières pluies et frissonnants au vent. Et les passants rapides, qui prirent attention aux deux causeurs lents et tranquilles, ne s'imaginaient probablement pas qu'on put prendre la chair de poule, ce soir-là, pour autre chose qu'une tombée de jour trop fraîche. Et pourtant...

\* \* \*

Débonnaire Milaine s'était fait une assez jolie fortune sous le pavillon doré : *Aux cent mille couronnes*, qui surmontait sa maison de commerce, dont la façade noire et blanche rappelait une lettre de

deuil. Il était d'ailleurs affable, propre, respectueux envers sa clientèle affligée. Il savait ce qu'on doit à la mort et à la douleur. Nul, pas même M<sup>me</sup> Milaine, ne s'entendait comme lui à cuber l'angoisse des pratiques : un coup d'œil lui suffisait. A peine quelques années lui avaient-elles été nécessaires pour mûrir de leur expérience ses exceptionnelles dispositions. Il lisait sur la mine des gens « de quoi il s'agissait ». Il connaissait toute la lyre des regrets : depuis la plus menue pleurnicherie jusqu'au sanglot le plus sonore. Il aurait dressé l'arbre généalogique des larmes : il le savait par cœur. Il n'était pas dupe des feintes, par exemple. Son flair passait justement pour infaillible. Vous n'aviez pas encore ouvert la bouche qu'il vaticinait : « Monsieur a eu la douleur de perdre madame son épouse... » Il avait sa gamme aussi lui ; et il disait avec une toute autre intonation : « ... Madame a donc perdu son oncle... »

Avec Milaine on ne demeurait jamais dans l'indécision sur la réelle quantité de regrets, qu'il est décent d'exposer au public. Il appelait cela « bien faire les choses ». Il suggestionnait telle ou telle couronne, cette inscription plutôt que cette autre, ce ruban, cette fleur. Il avait eu un moment plus de vogue, comme épitaphier, que Dumas fils n'en a actuellement comme préfacier ; malheureusement, la presse, qui selon lui, ne respectait rien, avait pris un jour, une de ses plus célèbres épitaphes pour un mot de la fin, et lui, qui ne lisait des feuilles publiques que la partie nécrologique, avait vu cette parodie infâme s'étaler dix lignes au-dessus d'une nécrologie illustre. La décision de se retirer, aussitôt fortune faite, datait même de cette circonstance douloureuse pour son amour propre. Bref, Milaine était un homme précieux à certaines heures de désarroi ; on ne comptait plus les âmes « faisant eau de toutes parts » qu'il avait renflouées ; aussi emporta-t-il dans sa retraite des regrets, qu'il serait assurément téméraire de qualifier d'éternels, mais qui frisaient au moins la première classe.

M<sup>me</sup> Milaine, qui avait pour la campagne les mêmes goûts qu'Horace, eut souhaité aller vivre quelque part, en un coin très

oublié, loin du tumulte des villes; Débonnaire, ennemi de toutes extrémités, lui fit comprendre sagement qu'on ne quittait pas avec cette brusquerie « toutes ses relations ». Du reste, il se devait à soi-même, affirmait-il, de jouir de la légitime considération qu'il s'était acquise sur place. Ne venait-on pas de lui offrir la présidence d'une de nos sociétés les plus respectables : la « Ligue royale de tempérance contre l'alcoolisme »? Ceci ne devait-il pas emporter les dernières indécisions de madame? Débonnaire possédait d'ailleurs foncièrement l'esprit de sociétés. Insistons sur ce pluriel. Chez nous, en Belgique, on ne conçoit pas Robinson Crusoé; le héros de Foé nous paraît inadmissible, non qu'il fut seul sur son île, mais parce qu'il ne présidait aucune société, ce qui nous semble le comble de l'invraisemblance. Débonnaire, pour charmer ses loisirs, accepta l'honneur que lui faisait la Ligue. Qu'aurait-il bien fait de son temps?

\* \* \*

C'est vers cette époque de malheureuse inactivité qu'il faut rapporter, chez Débonnaire, certaines tendances à se promener solitairement, et surtout à rester silencieux des heures! que M<sup>me</sup> Milaine essaya, mais en vain, de combattre par les plus solides raisons.

Eh oui, comme le craignait sa digne moitié, M. Milaine était *atteint de pensée*. Qu'on juge de la gravité de l'atteinte : L'ancien marchand de couronnes funéraires et, en général, suivant un ancien prospectus de sa maison, de tous les accessoires du deuil, l'ex-épitaphier venait de songer, avec une certaine suite, et pour la première fois de sa vie, assurément, à la mort. Songer, je ne dis pas réfléchir; Débonnaire eut tenté, avec le plus franc insuccès, cette opération qui fait se tourner l'homme du côté de lui-même, étant de ces êtres auxquels les circonstances prêtent seules quelque conséquence réalité.

A ce simple mot de mort, répercuté au tréfonds de leur pensée, il est des hommes dont l'âme se soulève de houle en tempête et va battre, dévoratrice de désir ou haletante de curiosité, l'incrochetable porte des cieux. Qu' « un tel vienne de mourir »! l'important n'est pas! Le

tragique n'est point dans la douleur d'une quantité plus ou moins grande d'héritiers ; le tragique est dans *la seconde qui suit la vie*, quand l'âme — « désemparée du sensible » — apparaît en jugement « tout à fait nue devant quelqu'un dont le nom est irrévélable, assiégée de toutes les fragrances des Cieux, immergée dans le resplendissement de la justice absolue » (1). Mais Débonnaire n'était pas de ces chercheurs de midi à quatorze heures, il s'en tenait, lui, aux choses précises : « M. X... est mort. Qu'est-ce qui advient ? » Dans son esprit positif, cette interrogation se complétait d'un mot, que son immense respect de la mort l'empêchait de formuler avec la désinvolture de Gavroche qui aurait ajouté tout brutalement à la question : « Qu'est-ce qui advient ? » ce mot : « ... dans la boîte ».

Milaine s'inquiétait de l'imprécision de ses idées en la matière. Il soupçonnait même, soupçon affligeant au-delà de tout, l'existence, en la mort, de quelque particularité irrespectueuse dont sa vénération pour les trépassés dut souffrir. Peut-être saurait-il quelque jour à quoi s'en tenir. Quand on a du flair...

Il ne souffla mot de ses doutes à âme qui vive. Il prit seulement ses précautions. Désormais, on le vit suivre avec plus d'assiduité les cérémonies funèbres, enterrements, obits, messes anniversaires. Il suivait la mort jusqu'au bout. Il acheta même, pour tuer le temps à l'église, un livre de piété. Milaine, je m'empresse de le déclarer, n'était ni dévot, ni athée. Il était plutôt entre les deux. Il tenait personnellement en grande estime le catholicisme qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer, à cause de la pompe et des solennités dont il entoure les défunts, comme « la vraie religion des morts ». C'était son mot. Il se trouva que le livre était un psautier.

Brrr... il rencontra là-dedans, sur la mort, quelques détails d'une révoltante horreur. Il était sur la piste, décidément. Les livres ! Il n'y avait encore que cela. Il résolut de se documenter. Pour commencer, il lut tout ce qui lui tomba sous la main.

Tant qu'il fut question des publications de la « Ligue royale de

---

(1) LÉON BLOY, *Christophe Colomb devant les taureaux*, p. 106.

tempérance », M<sup>me</sup> Milaine ne trouva pas grand inconvénient à ces lectures. Son mari lui avait expliqué qu'un président se doit, à la société qu'il préside, de tenir son rang, et puis, qu'après tout, les honneurs étant des charges, etc., etc.

Malheureusement, l'obsession ne s'arrêta pas à ces tracts inoffensifs, rédigés d'ordinaire par d'anciens buveurs qui se reposent; la manie de lire prit, chez Milaine, de telles proportions, que l'épouse attentive se courrouça contre les livres, et surtout contre la « Société de tempérance », origine de ce malheur; elle décida même son mari — qui buvait tous les jours sa bouteille de vin, ce qui, en somme, était bien modeste pour un président de ligue — à renoncer à sa dignité. Débonnaire s'exécuta. Il prit prétexte de la première querelle — on se querellait sans cesse à la ligue, car personne, le croirait-on, n'est irascible comme ces buveurs d'eau — pour imposer sa démission.

Débonnaire, *qui était documenté maintenant*, tomba dans une noire hypocondrie. Aussi se laissa-t-il amener sans résistance, et peut-être avec un secret contentement, à la campagne, où il pourrait une bonne fois, espérait-il, penser tout à l'aise.

\* \* \*

Il savait à présent, à n'en plus douter, que le tombeau était complice de quelque attentat mystérieux contre la majesté de la mort. Restait à savoir lequel. Il n'entendait pas se laisser payer plus longtemps de mots. Certes, il faut bien admettre un tas de choses sans les discuter, parce que la vie est fort courte et que souvent les lumières réunies de dix hommes ne suffiraient pas à dissiper les obscurités d'un seul; mais n'est-ce pas déjà suffisant que d'accepter, comme article de son credo humain, la *ligne* politique, le *cri* du cœur, la *voix* du sang, fallait-il y ajouter AVEUGLÉMENT la croyance au *ver rongeur*? Telles étaient les réflexions de Débonnaire Milaine, la veille de son départ pour la campagne, en bouclant ses malles.

Il croyait au ver spécifié ci-dessus, mais pas aveuglément, puisqu'il avait ses lectures, desquelles il avait conclu, avec une certaine vraisem-

blance, que ce *ver* habitait les tombeaux et devait être l'attentateur mystérieux.

Milaine repassait maintenant, dans la paix de la nature, les tamisant tantôt en analyse, les reliant une autrefois en synthèse, tous les renseignements, tous les souvenirs dont était faite sa conviction *là-dessus*.

Il serait d'un puissant intérêt philosophique de rechercher, dans une organisation cérébrale du genre de celle qui nous occupe, le « passage du Pôle », à supposer qu'il existe, menant du témoignage imprimé à la conviction, mais cette recherche est ici accessoire. Un simple coup d'œil sur les documents ayant servi à asseoir la dite conviction nous a paru préférable.

Ces documents sont fort divers. Le psautier, déjà mentionné, et que Milaine entr'ouvrit tout au plus, ne lui glissa qu'un soupçon : *Sepulchum patens, lut-il, est guttur eorum, linguis suis dotose agebant* (1). Ce rapprochement assez réaliste, qui lui montrait le tombeau comme une sorte de gueule dévoratrice, le fit tout de même frissonner. — Bossuet, qu'il entreprit ensuite, lui sembla quelque peu laconique : « Un je ne sais quoi » (2). C'était tout. Aussi garda-t-il un assez piètre souvenir de l'aigle de Meaux.

Il commençait à désespérer, lorsqu'il fit la découverte d'un renseignement sérieux, d'une de ces descriptions qui vous coupent l'appétit net, fussiez-vous affamés comme l'Ugolin de Dante. Cette narration faisandée n'avait rien de commun avec ces menuets de mots, connus des rhétoriciens sous le vocable d'amplification littéraire; elle était signée de deux noms, célèbres dans le monde des Esculapes : Orfila et Devergie. La reproduction de cette page de médecine légale me paraît difficile ici, aussi n'en citerai-je qu'une phrase, celle justement qui frappa le plus Débonnaire.

« C'est à cette époque que la mouche dite *Carniaria* y dépose des larves, de là *une foule de vers* sur diverses parties du corps... etc. »

(1) Leur gosier est un sépulcre ouvert; ils se servent de leur langue pour tromper. Ps. 5, vers. 11.

(2) Oraison funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre.

Le ver rongeur, il n'était donc pas tout seul, le malheureux, comme son collègue le solitaire, ils étaient *une foule*.

Pour se garer de l'asphyxie, Milaine, horrifié, sortit de cette littérature de charnier et prit air dans le jardin des Poètes, et ici l'attendait une heureuse déconvenue. Les œuvres des trois siècles littéraires l'induisirent à croire que les corps, dont les âmes s'en étaient allées, s'effondraient en poussière. Le grand Ducis, par exemple, qui consommait une prodigieuse quantité de héros, les réduit toujours, et inexorablement, en cendres; il suffit, pour se convaincre de la chose, de lire la traduction superbe qu'il daigna faire d'une pièce d'un certain Shakespeare, dont le héros est *Hamlet*. Milaine s'était, du reste, donné la peine d'acheter, pour cinq sous, une traduction courante, plus simple, du texte lui-même de la pièce anglaise, et il avait noté ce passage de la première scène du cinquième acte :

HAMLET. — A quelles indignes humiliations la mort nous fait descendre, Horatio! L'imagination ne peut-elle pas suivre la cendre auguste d'Alexandre jusqu'à ce qu'elle la trouve employée à boucher le trou d'une futaille?

HORATIO. — Ce serait pousser trop loin vos réflexions lugubres, seigneur.

HAMLET. — Non certes, non; pas du tout. Nous pouvons avec assez de vraisemblance, et sans rien outrer, conduire jusque-là le grand Alexandre. Nous pouvons dire : Alexandre mourut; Alexandre fut inhumé; Alexandre redevint poussière; la poussière est terre; de la terre on forme l'argile; et pourquoi cette argile, en partie formée des cendres d'Alexandre, ne pourrait-elle pas se trouver employée à l'ignominieux usage de boucher un tonneau? (1)

Milaine se sentit le cœur allégé d'un grand poids : le ver n'était pas classique! et il conclut par ce raisonnement, qui sert de base aux humanités : Ce qui n'est pas classique ne saurait exister.

On peut donc mourir en paix : la tombe est gardienne du respect des morts!

Ses idées en étaient là, lorsqu'il commit, pour son malheur, l'irréparable imprudence d'ouvrir, on se demande par quelle fatalité, un livre dont le titre seul est horrifique : *Les Fleurs du mal* (2). Il tomba, vous vous en doutez bien, du premier coup, sur la bonne pièce : *Une*

(1) SHAKESPEARE, *Hamlet*. Edit de la Bibliothèque nationale, à 25 cent., p. 168.

(2) De M. Charles Baudelaire, le défunt poète.



*Charogne!* cette paraphrase à la fois ignoble et dramatique du verset de Job : « *Putredini dixi : Pater meus est, mater mea, et soror mea vermibus.* » A la pourriture, j'ai dit : mon père ; aux vers : ma mère et ma sœur (1).

Du coup, la vieille terreur, qui l'avait tour à tour pris et puis relâché, comme un chat fait d'une souris, le reprit définitivement, le marqua de sa griffe et lui cassa les reins...

\* \* \*

Ce fut un beau cas, et vraiment on doit regretter l'absence d'un aliéniste dans l'affaire. Il y avait là, à tout le moins, un chapitre nouveau à ajouter à la science des maladies mentales. L'affection de Milaine, que nous reconstituons d'après des souvenirs, est inédite ; et nous la désignerons, provisoirement, sous ce titre : le *delirium funereum* ou mal funèbre. On sait que toute folie n'est qu'une parcelle de sagesse poussée à bout. Aussi, le dérangement cérébral de Milaine reconnaît-il pour cause un respect exagéré des morts. Rien de plus. Ce qui constitue l'extraordinaire de son cas, ce qui le rend typique, c'est, par exemple, la netteté des symptômes et leur succession à la fois graduée et rapide. Qu'on en juge. Milaine commença par s'inquiéter, plus que de raison, du cri spontané des portes, des craquements ipséistes (2) que font entendre la nuit les meubles, les planchers et surtout les escaliers... Ces bruits, qu'en sa pensée, il n'hésitait pas à qualifier de mortuaires, lui parurent symboliques et préfiguratifs : — ou de l'éroulement assourdi et lent des défunts en cendres — ou (savait-il au juste?) de la sape rythmique, à petits coups surs et secs, du ver rongeur forant son trou dans les corps... Plus tard, sa pensée s'aggravant un peu plus, toute poussière lui devint auguste, comme au héros de Shakespeare ; il n'entendit pas que, sous le vain prétexte de propreté, on usa chez lui du chiffon ou de la brosse ; qui pouvait dire à quelle grande mémoire on manquait en secouant une tenture ?

Ce n'est pas tout encore, la chose vivante elle-même lui parut sus-

(1) Job, ch. xvii, v. 14.

(2) Je ne trouve pas d'autre mot.

pecte. Mais pourquoi philosopher sur le fait, il vaut mieux le citer dans son intégrité. Il arriva qu'un jour, Milaine, ayant visité le champ de bataille de Waterloo, s'attabla tout près, à l'auberge. On dînait, ma foi, fort prosaïquement, à table d'hôte, lorsqu'un des convives, un monstre de philanthrope, sans doute, s'avisa de déclarer que le résultat le plus certain de la grande journée du 18 juin 1815 avait été d'engraisser un terrain où actuellement on cultivait des choux, les choux qu'ils mangeaient là, les choux qui étaient au bout de leur fourchette. A cette boutade, on vit un homme blémir, un homme dont les cheveux seraient devenus blancs, si une perruque pouvait blanchir. Cet homme, c'était Débonnaire Milaine. Le mal funèbre continuait ses ravages. Le respect des morts, ce sentiment si naturel, si légitime même, avait grandi chez ce malheureux jusqu'à la manie, la manie tournait maintenant à une obsession, à l'idée fixe : la hantise du ver. Milaine était convaincu d'avoir éventé quelque monstrueuse conspiration contre le respect de la mort dont la tombe se faisait secrètement la complice ; l'existence de l'attentat lui paraissait irrécusable, seul l'attentateur demeurait, pour lui, entouré de mystère.

Toutéfois, il se croyait sur la piste. Il avait décidé de porter ses investigations du côté des helminthes, sur l'immense famille des vers, et de les englober *tous* dans un vaste coup de filet. Milaine se mit donc, avec fureur, à l'étude de cette partie des sciences zoologiques et se fit collectionneur de vers. Il annonça même, soit pour masquer son jeu, sait-on la mesure de la sagesse des fous ? soit par folie des grandeurs, qu'il lèguerait la collection à la municipalité de l'endroit. Ce serait plus tard, pensait-il, un musée qu'on viendrait voir de loin, le dimanche, en partie de plaisir ; — au-dessus de la porte d'entrée, les futurs visiteurs pourraient lire en lettres d'or, sur une pierre bleue, ces mots simples mais éloquents : Musée Milaine. La vie en pleine campagne offrit au sombre naturaliste toutes les ressources d'une faune nombreuse et variée, aussi faisait-il journallement quelque nouvelle trouvaille, et cette passion emplissait-elle ses jours, comme la terreur des morts emplissait ses nuits. Le sinistre collectionneur ren-

trait au logis entre chien et loup, rapportant chaque fois de ses explorations « certaines choses » — c'était l'unique mot dont il se servit dans ses brèves explications à M<sup>me</sup> Milaine — soigneusement dissimulées dans un grandiose mouchoir à sujets. Il rangeait alors ses découvertes en de petits flacons, qui allaient encombrer un large dessus de cheminée orné d'une ancienne pendule empire représentant l'Amour en cage. La nuit venue, la hantise de la mort accaparait despotiquement son âme. Le lendemain, il se reprenait, il redevenait son maître, croyait-il, tandis qu'il ne faisait, en réalité, que changer de chaînes, puisqu'il mettait la tenace volonté de chaque jour au service de l'idée fixe de la nuit. Tenace vouloir, en effet, que celui de la pensée des fous et que les camisoles de forces des asiles laissent irréductible ! Milaine usait là plus de puissance qu'Archimède n'en faisait peser sur son levier universel, mais la force ici appuyait à l'envers.

\* \* \*

**L**a collection d'helminthes s'accroissait quotidiennement de quelque nouveau spécimen, mais ces heureuses trouvailles laissaient Milaine mécontent; ce n'étaient pas les vers qui l'intéressaient, mais le *ver*... et il n'avait pas encore osé explorer le seul endroit où, selon toute vraisemblance, il devait habiter : le cimetière. La lutte fut longue, dans son âme, entre la peur et le désir, le respect des morts et l'implacable curiosité de savoir... Enfin, il n'y tint plus, il était d'ailleurs énergiquement décidé à en finir, il connaissait les lieux, il avait gagné les bonnes grâces du fossoyeur, en le faisant boire, ce serait donc le grand jour, il avait son idée. Un après-midi, qu'on avait creusé une fosse neuve, laquelle attendait son hôte pour le lendemain, Milaine, dissimulé derrière un if, laissa les grilles du cimetière se refermer sur lui. Il était six heures du soir. La fosse était béante, avec tout autour, au-dessus, son bourrelet de glaise et de gazons frais remués; une ceinture intérieure de bois gardait les parois de tout éboulement possible; tout au fond, à un mètre cinquante de la surface du sol, une botte de paille avait été jetée. Le jour tombait. Débon-

naire Milaine s'étala sur la paille, tout de son long, au fond de la fosse, et — comme ses voisins du sous-sol, « les stagiaires de l'éternité, » — héroïquement il l'attendit...

— Qui?

— Parbleu ! le ver !

Viendrait-Il? Tant qu'il fit jour, les yeux du bonhomme ne quittèrent pas les parois humides de la fosse. Il fallut que le ciel s'obscurcit et apparut, au-dessus de sa tête, comme un drap noir, semé des larmes d'or des étoiles, pour que cette hypnotisation cessât. Il se prit alors à écouter les bruits mêmes qui pourraient venir de la terre, mais rien... c'était à se croire au sein du plomb; dans ce silence, on aurait dû l'entendre arriver. Mais Il ne venait toujours pas. Maintenant... Si... Un bruit imperceptible... Là... Milaine, haletant, darda son regard sur la noire paroi... rien à voir; il voulut étendre la main, impossible : le froid humide de ces trois ou quatre heures d'attente immobile l'avait absolument paralysé, et pourtant, s'Il était là... Milaine perdit connaissance, et ce fut dans ce lamentable état qu'on le ramena le lendemain chez lui, inanimé. Il fut deux mois à se remettre de cette formidable aventure, dont le récit, ajouté au mystère de sa vie et à la manie de collectionneur qu'on lui savait, le rendit célèbre à l'égal d'un personnage de légende. Qu'importait! N'avait-il pas acquis, en cette cruelle expérience, une quasi-certitude? Ne se sentait-il pas tout près de savoir définitivement? Sa secrète pensée était celle-ci : « Le ver s'approchait de moi, évidemment, mais je ne remplissais pas toutes les conditions requises, et voilà pourquoi je l'ai simplement senti là, au fond de la fosse ». Et il concluait, avec cette logique qui prend chez les fous l'allure de l'épouvantement lui-même : « *Le ver exige un cadavre.* »

\* \* \*

Débonnaire Milaine avait mis à profit sa convalescence pour classer méthodiquement sa fameuse collection, soigner, ranger, étiqueter ses vers. M<sup>me</sup> Milaine le regardait faire, sans une parole. Elle le trou-

vait bien changé au physique et au moral. Il avait bien vieilli. Ah ! quel changement, quand elle le comparait au portrait, dessiné par un spécialiste, avec leurs cheveux à tous deux, et qu'on leur avait offert le jour de leurs noces d'argent ! Quelle différence entre ce vieillard ridé, courbé, blanchi et l'Adonis d'autrefois ! Quelles modifications surtout de caractère. Débonnaire était devenu méchant, sombre, grondeur, de doux, de joyeux, de calme qu'il était jadis. Il la regardait avec un petit regard mauvais, qui la faisait trembler, et s'emportait quand la pauvre femme, souffrante d'une bronchite ancienne, se permettait de se soulager en toussant... Surtout, il ne tolérait pas la plus minime observation concernant ses affaires à lui, ses vers, ses collections...

Dans ces conditions, M<sup>me</sup> Milaine dut s'étonner du soin que prit tout à coup, de sa santé, son mari, mais l'étonnement n'eut pas le temps de durer : elle mourut subitement. « Le ver exigeait un cadavre » ; il l'avait. — Débonnaire Milaine éprouva peu de difficulté à la chose : sa femme prenait chaque matin, pour ses bronches, et depuis du temps, cinq gouttes d'une certaine potion, il lui en versa cinquante d'un coup. Le fait lui apparut d'ailleurs comme beaucoup moins conséquent que la violation d'une tombe au cimetière de son village, projet dont il avait, un moment, caressé la pensée, mais pour lequel il se serait décidé avec répugnance, à cause de son grand respect pour les morts ; et puis, il lui paraissait essentiel, pour l'expérience, de posséder un cadavre récent, bien conservé et surtout à portée de la main.

Débonnaire Milaine déclara ne vouloir confier à aucunes mains étrangères les derniers soins à donner à la chère défunte. Il se chargea de tout. Ses amis, le village entier, trouvèrent cette attention conjugale héroïque. M<sup>me</sup> Milaine eut donc les funérailles que comportait son rang et sa fortune. Le corps disparaissait sous des montagnes de couronnes provenant de la liquidation de la maison de commerce et dont Débonnaire, à tout risque, avait, par prévoyance, réservé deux lots : un pour sa femme, un pour lui. Au cimetière, il fut

admirable : il tenta de se jeter dans la fosse, on dut le retenir. On le ramena chez lui, où il se barricada, voulant être seul et — ce furent ses propres paroles — « tout entier à sa douleur et à ses souvenirs ».

Inutile de dire que le cercueil convoyé ne contenait que des gravats et de la terre. Débonnaire gardait chez lui le corps de la défunte pour une démonstration suprême. Cette fois, tous ses doutes allaient s'évanouir, il verrait le ver rongeur, il le surprendrait en flagrant délit sur le cadavre de M<sup>me</sup> Milaine. Toutes ses précautions étaient bien prises. Le corps reposait dans une ancienne caisse à horloge, débarrassée en hâte, minutieusement assujettie, close hermétiquement et recouverte, par le dessus, d'une glace, qui permettait de se rendre compte, à toute heure, d'un simple coup d'œil, de l'état des choses. Débonnaire s'installa près du cercueil improvisé... plus farouche que Cerbère tricéphale ou le Dragon aux cent têtes. Trois jours se passèrent, trois jours de mortelle impatience, sans amener dans le cadavre le moindre changement... Chaque jour, Milaine suait l'angoisse, par tous les pores, dans la pensée du lendemain, effrayant peut-être.

Le quatrième jour : rien.

Le cinquième jour : rien.

L'idée d'une léthargie possible lui traversa l'esprit. Il souleva le couvercle. La raideur cadavérique des premiers jours avait disparu, les chairs avaient repris leur souplesse, mais le corps était bien froid, bien mort.

Le sixième jour : rien.

Le croirait-on? si ces phénomènes de psychologie pathologique n'avaient pas été constatés déjà, le malheureux n'eut pas une minute de doute sur la *réalité* de l'attentat dont tout cercueil est complice, et sur l'*existence positive* du ver mystérieux, profanateur de la majesté des morts.

Demain, ce sera pour demain, pensait-il. Rien.

Il songea à laisser le cercueil entr'ouvert. Rien n'y fit.

L'idée lui vint de provoquer l'horrible apparition. Le fait bien

connu de la pullulation des vers, en été, sur des viandes non abritées des mouches, fut pour lui un trait de lumière. Comme les mouches n'arrivaient point, malgré l'appel pressant d'une fenêtre entr'ouverte et d'un cercueil béant, il leur fit la chasse, en son jardin, et les amena de force sur ce cadavre. Ce dut être un spectacle effrayant et grotesque à la fois que ce petit vieillard hâve, décharné, spectral, ne vivant plus que par les deux petites flammes vert-de-gris de ses yeux, transposé soudain au milieu d'une orgie printanière de fleurs délicieusement odorantes et chassant aux mouches, dans le but que l'on sait. Tous les muscides, comme disent les zoologistes, y passèrent, depuis la mouche domestique (*musca domestica*) jusqu'à la sarcophage (*sarcophaga mortuorum*) : la mouche bleue (*musca vomitoria*), la mouche dorée (*musca cadaverina*), la mésebrine, la dexie, la tachine, la gonie, etc., etc. Le cadavre ne bougea pas d'un atome ; bien plus, il parut se montrer fatal, à l'égal d'un poison, aux mouches capturées : elles crevaient en touchant le corps.

\* \* \*

Dix jours après cette suprême tentative, le bruit de la mort de M. Milaine courut par tout le village. La nouvelle était exacte. Voici d'ailleurs ce que contait le facteur rural, celui précisément auquel on devait la découverte du fait.

On avait trouvé le cadavre de Débonnaire en état de putréfaction avancée, *et en partie dévoré par les vers*, à côté du corps intact et merveilleusement conservé de son épouse. L'explication de cette extraordinaire aventure parut facile à ces villageois : à leurs yeux, M. Milaine demeura comme un exemple héroïque d'amour conjugal, il n'avait pas entendu se séparer de sa femme et il était mort de chagrin à côté d'elle. On ajoutait, rapport à la conservation du corps de la défunte, que, sans doute, pour le mieux garder, son mari l'avait embaumé.

Cette opinion n'était pas celle d'un des deux promeneurs mis en scène au commencement de ce récit. Ce jeune magistrat venait de

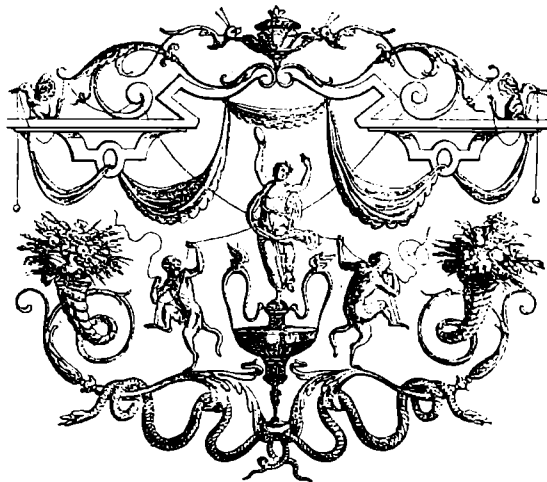
lire, le matin même, les rapports des chimistes dans l'affaire Milaine. Le cadavre de M<sup>me</sup> Milaine s'était trouvé, à l'analyse, tout imprégné d'arsenic, et l'estomac accusait nettement un empoisonnement minéral aigu. Ces constatations, en même temps qu'elles permettaient de conclure au crime, expliquaient la conservation du corps. Mais qu'importe. La municipalité de Lyre ignore ces obscures et désormais inutiles paperasseries. M. et M<sup>me</sup> Milaine reposent côte à côte au cimetière communal, dans un terrain que l'administration reconnaissante leur a concédé à perpétuité. La collection Milaine, installée dans une aile de l'hôtel-de-ville pompeusement dénommée Musée, est l'orgueil de la commune.

De cette macabre et ironique aventure, il ne reste au village qu'une chose, inaperçue assurément de tous les Lyrois : c'est, dans la collection, en un coin, cette inscription de la main de Milaine : LE VER RONGEUR, sur l'étiquette d'un BOCAL VIDE.

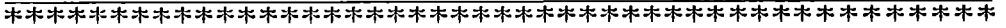
POL DEMADE.

Avril 1894.

*(Reproduction interdite.)*







## Roche Tarpéienne et Capitole

**Les Fleurs de lis** de l'ancienne monarchie française, leur origine, leur nature, leur symbolisme, par JEAN VAN MALDERGHEM, archiviste adjoint de la ville de Bruxelles.

Voici une brochure d'archéologie, attrayante comme une belle poésie ou une page de haute littérature. M. Jean Van Malderghem venge les lis des bavardages d'archéologues ignorants. Il prouve excellentement et en fort beau style : que la fleur de lis, dite héraldique, est d'origine occidentale ; que cette fleur représente le

lis blanc des jardins ; qu'elle symbolise le pouvoir royal (*Regia sed nitidis dominentur lilia sceptris*) ; que, dans les armes de l'ancienne monarchie française, elle unissait l'idée de souverain pouvoir à celle de suprématie particulière des rois de France. Monjoye ! La fleur de lis des armes de France était une vraie fleur et un vrai lis. C'est même le seul souvenir de la monarchie qui reste aux poètes et aux rêveurs. Qu'on le leur laisse !

P. DEMADE.



## PENSÉES

Le parvenu, dans le monde des lettres, n'a qu'un moyen d'usurper la renommée interdite à son ineptie : nier l'opportunité des œuvres originales ou calomnier bassement leurs auteurs.

\* \* \*

Il y a des hommes de beaucoup d'esprit qui rêvent de revenir en toutes choses au XIII<sup>e</sup> siècle. S'ils en avaient le pouvoir, ils raseraient nos villes modernes, supprime-

raient les chemins de fer et les machines à vapeur, fermeraient nos musées d'art contemporain, ne feraient que des images à la chevelure dorée et au corps diaphane, et volontiers se coifferaient du petit chaperon. *Ceux-là sont sages qui savent être de leur époque, apprécier tout juste progrès, toute innovation féconde.*

\* \* \*

Rarement l'homme de la pensée pure est fait pour les affaires. L'idéal souffre à l'atteinte de la réalité, et l'essor de la spéculation se sent entravé de mille manières au contact des banalités journalières, au spectacle de ce monde, où règnent, partout, dans une si large part, l'astuce, l'injustice, la vanité.

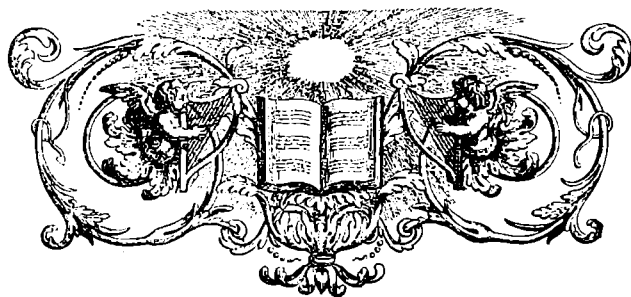
\* \* \*

La tradition garde, dans les questions *essentielles*, une infaillible autorité. Mais une civilisation nouvelle impose à cette tradition *une forme originale*.

\* \* \*

Il importe de le noter : l'homme des siècles moyens n'écrivait pas à la façon des modernes. Ces vastes écrits nous remplissent de stupeur... avec cela, presque nulle préoccupation de la beauté esthétique, ce tourment heureux de l'écrivain d'aujourd'hui. Le latin familier des classes dispensait de ce souci qui a créé tant de chefs-d'œuvre, mais en rendant plus étroite la porte de la gloire. Désormais nul livre ne passera à la postérité, si la beauté de la forme n'égale la solidité des pensées, car l'opinion publique veut qu'entre l'idée et l'expression, il y ait un parallélisme certain.

Monseigneur VAN WEDDINGEN.



---



---

*MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE*

---

*Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

---

M. Paul Bourget est élu académicien en remplacement de Maxime Du Camp. C'est un triomphe dont la *Ligue des Femmes* a quelque sujet d'être fière !

\* \* \*

Un homme bien loti, c'est Pierre (Loti) !

Son voyage en Asie-Mineure et en Palestine est fait — nous dit-on — pour le compte d'un journal de New-York, et la relation en paraîtra dans les colonnes de cet organe.

Les conditions de ce voyage sont des plus fastueuses ; Pierre Loti est défrayé de tous les frais de route quels qu'ils soient, de toutes les dépenses prévues et extraordinaires faites tant pour lui-même que pour la caravane qui l'accompagne ; en un mot, c'est un voyage comme celui où Chateaubriand laissa sa fortune. En plus, l'auteur de *Pêcheurs d'Islande* recevra, lors de la livraison de son manuscrit entre les mains de l' « editor » yankee, cinquante mille francs pour sa publication.

Et Barrière qui disait : La littérature est une belle branche... pour se pendre !

\* \* \*

SUR LE DOS DE TRÈS VIEILLE DAME ACADÉMIE

SIRE OLIVIER. — L'Académie...

TURPIN (*poursuivant à haute voix, dans Montaigne*). — « ... est une de ces vieilles personnes, revêche, ardue et quinteuse, qu'il ne suffit nullement de désirer, il la faut gagner par beaucoup de soins, d'attention et de persévérance. »

SIRE OLIVIER. — A peine soixante ans. Consultez plutôt ce livre : « *Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, soixantième année, Bruxelles, Hayez ». »

TURPIN. — La vieille coquette ! Elle n'avoue pas son âge ! Elle est bien plus vieille que ça, puisqu'elle remonte à 1772. En 1872, elle a fêté son centenaire !

SIRE OLIVIER (*feuilletant l'Annuaire*). — Monjoye ! Quelles belles relations. Une énumération de vingt-six pages pour dire les « sociétés, établissements et recueils périodiques avec lesquels l'Académie est en relation ».

PINABEL. — Est-elle bien mise au moins, votre vieille dame ?

SIRE OLIVIER (*lisant*). — « Habit de cour en drap bleu; collet, parements et garniture à la taille ornés d'une broderie formée d'une branche d'olivier à feuilles brodées en soie verte, bordées d'un filet d'or; boutons d'or portant au centre le lion belge sur un écusson surmonté de la couronne royale, entouré de l'exergue avec l'inscription : Académie royale de Belgique. — Pantalon en drap semblable à celui de l'habit, avec bande en or. — Gilet blanc à boutons d'or. — Chapeau claque ordinaire. — Epée de forme facultative. » (Page 76 de l'*Annuaire* : Costume des membres de l'Académie. — Arrêté royal du 13 janvier 1876.)

(*Tous les pairs s'esclaffent.*)

ROLAND (*rêveur*). — Epée de forme facultative ! De façon que si je leur offrais ma Durendal...

SIRE OLIVIER. — Et moi Hauteclair au bon acier bruni, ils la pourraient ceindre ! (*Il continue de feuilleter l'Annuaire.*) Les mécréants ! Depuis 1875 ils n'ont pas trouvé à donner « le prix Stassart pour une notice sur un Belge célèbre ».

TURPIN. — Julius César, en ses *Commentaires*, nous la faisait donc à l'oseille avec ses Belges illustres ! Il est vrai que depuis ce temps-là ! Olivier, passe-moi le bouquin ? (*Turpin le parcourt longuement, après un silence.*) Est-y funèbre votre livre, Sire Olivier. Sur six cent six pages, deux cent quarante-six à peine sont consacrées aux vivants... tout le reste, c'est de la nécrologie !

SIRE OLIVIER (*sentencieusement*). — L'Académie est la morgue de la gloire.

ROLAND (*qui a lu quelque part par dessus l'épaule de Turpin*). — Or ça, lequel d'entre vous m'expliquera ceci, que je lis dans ce livre : Il est fondé, dans le sein de l'Académie, « une commission permanente des paratonnerres » ? Voyons, Turpin, vous qui êtes grand clerc en ces choses ?

TURPIN. — Des paratonnerres ? Quel gaspillage ! Vous êtes trop petits pour être atteints par la foudre ! messieurs de l'Académie. Licenciez donc la commission permanente des paratonnerres. Contentez-vous de « la franchise de port ».

(*Tous les pairs se taisent, par galanterie.*)

\* \* \*

Aux amateurs de muffles :

Laurent Tailhade signifie, dans le *Journal*, aux Petits Belges, par le ministère de Jules Huret, le roi des interviewers, sa prochaine visite en Belgique, — sitôt le retour de Barèges, où l'honorable anarchiste compte se reposer aux bords de la mer retentissante...

Vous nous ferez, Seigneur, en nous croquant, beaucoup d'honneur !

De J.-L. Forain, au *Figaro*, un dessin représentant un policier au moment où celui-ci met la main à la gorge d'un chourineur, — et dessous, cette simple devise : Le « Geste » est beau.

\* \* \*

Monseigneur de Harlez nous écrit, pour nous dire qu'il n'est pas l'auteur de l'article publié dans *Louvain-Journal*, le 7 janvier dernier, et signé : Sagax. Dont acte.

\* \* \*

Notre collaborateur, M. l'abbé H. Hoornaert, à la veille de son départ pour l'Espagne, nous envoie, en guise d'au revoir, ce sonnet :

### COMMANDANT EN RETRAITE

*Maigre et long, avançant sa tête de renard  
Sur le balancement de son cou de cigogne,  
Il va, d'un pied nerveux, l'héroïque grognard,  
Songeant à Malakoff, jour de bonne besogne.*

*Raide encore, étalant son beau buste carré,  
Il passe, plein du rêve intense qu'il évoque;  
Et l'on voit remuer sur son gilet moiré,  
De petits canons d'or qui pendent en breloque.*

*Sa bouche a pris la courbe acerbe du dédain,  
Car les jeunes n'ont plus ses loyales rudesses,  
Et les gants à leurs mains sont de lâches mollesses.*

*Il passe en la splendeur de son mépris hautain  
Et sa droite parfois de son flanc se détache  
Pour ébaucher en l'air un geste qui cravache!*

\* \* \*

Tous nos remerciements au *Journal de Bruxelles* pour l'aimable et bienveillant article du 6 juin, signé L. Nous lui sommes particulièrement reconnaissants de l'approbation très chaleureuse qu'il donne à notre programme : « Lutte en faveur de l'idéal et pour le réveil de l'art chrétien, — éclectisme très large et très juste, — guerre à l'indifférence artistique et littéraire des catholiques. »

Merci, enfin, au *Journal de Bruxelles*, de l'hospitalité sympathique accordée dans ses colonnes à quelques pages de nos collaborateurs.

DURENDAL.







JUILLET 1894



# DURENDAL

Revue Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 7

ANDRÉ HALLAYS. — *Musique d'église.*

CHARLES BUET. — *La mort de Baudelaire.*

L'ABBÉ HENRY MÖLLER. — *Maurice Maeterlinck.*

HENRY BORDEAUX. — *Babylone.*

*Roche Tarpéienne et Capitole.*

*Miroir d'art et de littérature. — Quelques propos  
des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

GIBERT  
COMBAZ 1894

Fontaine  
Editeur  
BRUXELLES





## MUSIQUE D'ÉGLISE

**L**E Pape Léon XIII prépare une encyclique dans laquelle, si l'on en croit les nouvelles venues de Rome, il condamnerait sévèrement l'exécution des musiques profanes dans les églises et rappellerait toutes les maîtrises catholiques à la pratique d'un art vraiment religieux. Il faut reconnaître que, pour la France du moins, une pareille encyclique sera singulièrement opportune. Car, en général, la musique que l'on fait dans nos églises n'est pas de la *musique d'église*. Les croyants en sont affligés. Les artistes commencent à s'en indigner. Mais les maîtres de chapelle paraissent assez peu s'en soucier. Et d'ailleurs la dévotion mondaine peut s'en accommoder.

On ne paraît pas se douter ici que la musique d'église doit avant tout être religieuse, et que la beauté de la liturgie catholique disparaît au milieu des tintamarres d'opéra. La foi souffre de ce mélange extravagant de profane et de sacré, et le bon goût en est révolté.

L'orchestre, introduit dans les églises, est un contre-sens. Tout ce tumulte d'instruments qui se répercutent aux murailles de pierre ne traduira jamais l'amour confiant, la foi sereine, et, pour tout dire, il ne sera jamais une prière. Les voûtes des cathédrales romanes ou ogivales ne conviennent pas aux éclats et aux nuances de la symphonie moderne. (L'orchestre n'est à sa place que dans certaines églises d'aujourd'hui, plus semblables à des salles de spectacle qu'à des temples.)

Mais le théâtral de certaines exécutions « religieuses » est moins scandaleux encore que le choix singulier des morceaux qu'on y entend. Au quinzième et au seizième siècles, avant le Concile de Trente, cer-

tains compositeurs avaient, paraît-il, l'habitude d'écrire des messes en prenant pour thème une chanson obscène, et c'était ainsi que, sur un *Sanctus*, on entendrait chanter : « Baise-moi, ma mie... » ou bien : « Las! bel amy... » Il faut avouer que nous en sommes revenus à peu près au même point. Sans doute les gaillardises d'autrefois sont aujourd'hui remplacées par une vulgaire sensualité. Mais au « Salut », dans certaines paroisses de Paris, on entend de bien étranges *Ave Maria*. Chez nos compositeurs modernes, il est souvent impossible de distinguer pourquoi telle de leurs mélodies a été écrite sur un texte liturgique plutôt que sur des vers de M. Catulle Mendès. Souvent, d'ailleurs, la même phrase musicale leur sert à exprimer tour à tour, à l'église, les extases mystiques et, au théâtre, les autres. Charles Gounod a dit dans son testament : « Je désire qu'on n'exécute à mes funérailles d'autre musique que celle du plain-chant. » Bonne pensée, mais tout de même un peu surprenante chez l'auteur de l'*Hymne à sainte Cécile*... Et je ne parle pas des fantaisies des maîtres de chapelle qui « plaquent » des *Agnus Dei* sur des airs de cavatine.

Mais ce sont là les beautés des offices solennels. Aux offices ordinaires, on se contente, en général, de l'orgue et du « plain-chant ». Ici la décadence est lamentable. L'horrible fausset des enfants de chœur et la basse caverneuse des chantres vocifèrent une sorte de mélopée traînante, sans souci du rythme, sans souci de l'expression, et l'organiste fait ronfler, tant qu'il peut, son instrument pour épargner aux fidèles ce déplorable concert...

Est-il possible de rendre à la musique sacrée la pureté, le sérieux et la simplicité sans lesquels l'église n'est qu'une annexe du concert ou même de l'Opéra? Un certain nombre d'ecclésiastiques et d'artistes ont cru pouvoir le tenter, — sans se faire, du reste, illusion sur les difficultés de l'entreprise. Ils se sont groupés et ont décidé la création d'une *Société française de musique religieuse*. Dès le premier jour, ils ont défini avec une grande précision le but de leur œuvre :

1° La restauration du chant grégorien, d'après les principes d'exécution des RR. PP. Bénédictins, approprié aux rites diocésains ;

2° La remise en honneur de la musique, dite palestrinienne, comme modèle de musique figurée, pouvant être associée au chant grégorien pour les fêtes solennelles ;

3° La création d'une musique religieuse moderne, respectueuse des textes et des lois de la liturgie, s'inspirant des traditions grégoriennes et palestriniennes.

Il y a dans ce programme un article qui est déjà à demi réalisé. Pour la musique palestrinienne, le mouvement parti de Saint-Gervais n'est point près de s'arrêter. Il y a en province, à Perpignan, à Marseille, à Autun, etc., des maîtrises qui exécutent *a capella* les messes et les motets des grands maîtres du seizième siècle. Cette musique peut et doit rester l'ornement des grands offices pour les fêtes solennelles.

Mais où la nouvelle Société rencontrera sans doute plus de résistances, c'est dans son effort pour restaurer le chant grégorien, d'après les principes d'exécution des RR. PP. Bénédictins.

Ce n'est pas ici, en quelques lignes, qu'on pourrait exposer l'œuvre admirable de Dom Pothier et comment il a restitué les vieilles mélodies grégoriennes en leur primitive beauté. D'ailleurs, mieux que toutes les dissertations savantes qu'on a écrites sur la matière, l'audition, soit d'une simple antienne de l'office de Noël, soit de la sublime cantilène *Ubi amor et caritas*, soit de telle autre prise au hasard dans le *Graduel*, convaincra ceux qu'épouvante le mot de « plain-chant ». Il y a là un prodigieux trésor de mélodies où, selon le mot de Chateaubriand, on sent la « fraîcheur de la foi ». Elles ont le charme des plus belles chansons populaires. Elles sont fortement expressives, et leurs longues vocalises, qui se déroulent comme des fumées d'encens et tombent comme des jonchées de fleurs, semblent la rêverie mystique du chanteur méditant sur les paroles du texte liturgique...

Aujourd'hui, déjà des évêques et des prêtres se sont faits les propagateurs de ce « plain-chant » restauré. Les offices de Solesmes (c'est là qu'est née la réforme) sont célèbres. Dans divers séminaires, des professeurs enseignent selon les principes des Bénédictins. Au petit

séminaire de Versailles, grâce à M. l'abbé Poivet, on peut entendre exécuter à la perfection les chants grégoriens. A Paris, M. l'abbé Perruchot, maître de chapelle à l'église N.-D. des Blancs-Manteaux, est un apôtre ardent de la réforme bénédictine.

Ce que voudrait la nouvelle Société, c'est grouper tous ces efforts, encourager toutes ces initiatives, réunir les « grégoriens », révéler à la foule des chrétiens l'incomparable beauté d'une liturgie qu'elle ignore, créer des écoles de chantres, et peut-être aussi donner une édition vulgaire des mélodies grégoriennes que, jusqu'ici, leur notation archaïque rend inaccessibles à la multitude... Il faudra compter avec la routine de certains ecclésiastiques; il faudra compter surtout avec l'indolence des maîtres de chapelle qui se soucient peu d'avoir à recommencer l'instruction de leurs chantres. Mais les vieilles mélodies de l'Antiphonaire, qui sont l'âme même de la primitive Eglise, finiront par l'emporter et ce seront elles qui vaincront.

Enfin, cette Société ne veut point s'arrêter à cette tâche en quelque sorte archéologique. Elle croit qu'il serait absurde de chasser de l'église les musiciens d'aujourd'hui, et elle les invite à composer à leur tour des messes, des motets, des hymnes, pourvu toutefois que leur musique soit religieuse dans son inspiration et liturgique dans sa forme.

Le comité provisoire placé à la tête de la Société comprend les noms de MM. Vincent d'Indy, Guilmant, de Polignac, Bordes et Bourgault-Ducoudray. C'est ce dernier qui, dans une lettre récente, définissait l'œuvre à accomplir en ces termes : « Construire un temple à la place d'un casino. »

ANDRÉ HALLAYS,  
du *Journal des Débats*.

17 juin 1894.



---

## LA MORT DE BAUDELAIRE

---

**E**N ce temps-là, déjà bien lointain ! quelques jeunes gens, passionnés de littérature, faisaient une *Revue*. Et la preuve qu'ils la faisaient bien et qu'ils aimaient l'ingrat métier littéraire, c'est que tous ceux qui ne sont pas morts sont arrivés. Les uns devenus professeurs ou magistrats, les autres conteurs ou poètes lyriques vivant de leur état, phénomène qui eut émerveillé le bon Théodore de Banville.

Leur cénacle était le logis du plus riche d'entre eux. On y ressuscitait la querelle des romantiques ; on y battait le réalisme à plate couture ; on ne prévoyait encore ni les décadents, ni le symbolisme.

Notre hôte était dans ses meubles. Un logement d'avocat, fastueux pour nous qui vivions à l'auberge ; il nous donnait du thé et des petits gâteaux ; et chacun mangeait sa tartine avant de lire son chef-d'œuvre, car le « comité de rédaction » admettait ou repoussait, au scrutin secret, les articles présentés à la *Revue*.

\* \* \*

Or, l'un des nôtres, le poète Jacques, vint un soir très morne, triste, les yeux brillants de larmes contenues. Et comme on l'interrogeait, avec ces effusions d'amitié dont la vingtième année garde le secret, il répondit que le matin même, il était allé avec un célèbre polémiste catholique, le plus célèbre de tous, voir Charles Baudelaire sur son lit d'agonie. Scène émouvante que cette entrevue suprême avec le poète, alors encore incompris et calomnié, des *Fleurs du mal*.

— Je ne sais pas le nom de la maladie, non, je ne le sais pas et ne le veux point savoir, dit Jacques. Il ne peut plus parler... De tous les mots de cette langue française qu'il a enrichie avec tant de hardiesse, de ces milliers de mots qu'il a jetés à profusion dans ses œuvres, il n'a retenu que deux mots : *Cré nom!* qui lui servent et qui lui suffisent à

exprimer tous les sentiments dont son âme est encore capable. Oui. *Cré nom!* voilà ce que profère, à cette heure, l'incomparable traducteur de Poë, qui a fait passer dans notre langue et notre littérature le génie de ce philosophe bizarre, de cet analyste sans égal, de cet espion du cœur humain, qui voulait que sa phrase représentât l'infini de la sensation la plus subtile. *Cré nom!* c'est là tout ce que prononce l'admirable ciseleur des poèmes en prose, le patient et curieux observateur des *Femmes damnées*, de *Don Juan aux enfers*... Toute l'éloquence, toute la splendeur, toute la puissance de sa parole se résument en ces tristes mots, qu'il nous a jetés avec un accent de joie, en nous voyant : *Cré nom!* Et cela voulait dire, et il avait l'illusion de le dire : « Soyez les bienvenus ». Il ajouta : *Cré nom!* avec l'intonation qu'il aurait eue pour nous demander : « Comment vous portez-vous? » Et il roulait sa tête sur l'oreiller, en répétant : *Cré nom! Cré nom!* comme s'il avait clamé, dans un éclat de rire sonore : « Ah! que je suis content de vous voir ». Son blême visage de moribond s'épanouissait d'allégresse. Il regarda mon compagnon de ses yeux grands ouverts, très limpides, si purs, et il fit le signe de la croix à plusieurs reprises, avec une expression d'inexprimable bonheur, de majestueuse sérénité, manifestant ainsi qu'il avait reçu les sacrements. Et en faisant ce signe de la croix, du front à la poitrine et d'une épaule à l'autre, largement, du geste ample d'un paysan de Bretagne, il murmurait : *Cré nom! Cré nom! Cré nom!*

J'étouffais d'angoisse, mon compagnon pleurait à chaudes larmes, et pour nous consoler, Baudelaire, son extatique sourire sur ses lèvres violettes, murmurait doucement : *Cré nom! Cré nom!*

Jacques s'interrompit, et la tête baissée, se mit à bourrer sa pipe, tandis que l'un de nous jetait cette question :

— Est-il mort?

— J'espère qu'il est mort... Il faut qu'il soit mort, repartit Jacques, les yeux fixés droit devant lui, comme obsédé par une vision funèbre. N'est-ce pas un supplice pire que la mort, se survivre ainsi? Penser, et ne pouvoir plus traduire sa pensée... Gésir, inerte, garrotté par

l'immonde fièvre sur un grabat d'hôpital... Comprendre... deviner... espérer... savoir qu'on laissera un nom impérissable parmi les hommes, et que les hommes verront tantôt passer un cercueil où ballotte la pourriture dont le nom mortel est à jamais nimbé de gloire!... Ah! ce n'est pas mourir qui effraie, c'est imaginer un instant fugitif qu'on est mort!...

Quand nous sommes partis ce matin, acheva-t-il en changeant de ton, Baudelaire nous dit adieu : *Cré nom!* Il suffoquait, il suppliait : *Cré nom!* C'était nous garder auprès de lui, qu'il voulait. Mais on a faim, n'est-ce pas? Et la bête commande. Je ne le reverrai jamais, et je n'oublierai pas plus ce *Cré nom!* que si je l'avais entendu sur le Sinaï.

Jacques fondit en larmes, et ne parla pas davantage.

Charles Baudelaire était mort, en effet, à onze heures du matin, le dernier jour d'août, un samedi, sans avoir pu, même dans les violents combats de l'agonie, retrouver la parole. Il roula sa tête sur l'oreiller, il dit : *Cré nom!* et il expira.

CHARLES BUET.



## MAURICE MAETERLINCK



AVEZ-VOUS lu l'admirable et si suggestive profession de foi artistique de Maeterlinck, au *Figaro* du 2 avril 1894, sous ce titre : A propos de Solness le constructeur? Un de mes amis me la fit lire l'autre jour. Les œuvres de Maeterlinck m'ont procuré une émotion esthétique tellement puissante, que je ne saurais la décrire en paroles humaines. Mais cette incomparable page d'art, où Maeterlinck nous expose son



esthétique, en un langage de feu, m'a peut-être encore plus fortement impressionné que toute son œuvre.

Quelle élévation d'idées! Quelle intuition du mystère! Quelle compréhension sublime du sens intime de la vie! Jamais personne n'a pénétré aussi profondément ce qu'on a appelé d'une façon si géniale : *l'âme des choses!* Tout en ce monde cotoie l'infini par quelque endroit. Il n'y a rien de banal ici-bas pour le penseur. Le génie voit l'éternité dans le temps, l'infini dans le fini, le divin dans l'humain.

C'est bien là la note caractéristique de la belle intelligence de Maeterlinck. Pour son âme de voyant, il y a du mystère partout. Tout est mystère. Le mystère nous étreint, il nous environne, nous enveloppe de toute part, nous respirons dans son atmosphère, il imprègne toute chose.

Combien juste! pour celui qui a la vraie notion de l'homme. C'est un être si grand que l'homme. L'homme, c'est un esprit, et quoi de plus mystérieux qu'un esprit. L'homme, c'est une âme, c'est-à-dire un être incomparablement beau, créé pour la contemplation et l'extase, doué de capacités telles que l'infini seul peut les remplir, ayant pour fin le plus superbe idéal qui se puisse rêver : la possession par l'amour intuitif de ce qu'il y a de plus beau : du Beau infini! Toute la nature parle à l'homme de cet infini. Chaque créature est un reflet du beau essentiel. Le vent qui remue la feuillée est une voix si éloquente pour celui qui comprend. Le chant de l'oiseau est un écho de l'éternité. Le silence lui-même est pour l'artiste un langage. Jamais le penseur n'est moins seul que quand il est seul. Que de sensations la solitude lui procure! Que d'idées elle lui suggère. Quelle poésie elle communique à son âme! Elle est la source de ses plus sublimes inspirations.

Le bourgeois s'ennuie dans la solitude, l'artiste y trouve plus d'éléments de vie, y respire plus à l'aise, y est plus dans sa sphère qu'au sein de la bruyante foule, où il est un solitaire incompris et ne comprenant rien lui-même à la bêtise de l'humanité.

Maeterlinck nous fait admirablement saisir ce côté mystérieux des choses dans ses œuvres. Les moindres gestes, les plus simples paroles

de ses personnages nous expriment le mystère, nous mettent en présence de l'infini, nous révèlent l'au-delà de la vie se manifestant dans les plus humbles et les plus insignifiants détails. Je dis mal, en employant le mot : insignifiant. Rien n'est insignifiant pour le génie. Tout signifie quelque chose. C'est le sens de toutes choses — même des plus petites en apparence — que Maeterlinck perçoit avec son admirable intuition et cherche à nous inculquer dans ses œuvres. Et avec quelle puissance dramatique il agit sur nos âmes !

C'est dans l'intensité de l'émotion, dont le dramaturge imprègne l'âme du spectateur, que se révèlent à la fois et la valeur du drame et le génie de l'artiste. Un drame est d'autant plus parfait qu'il impressionne davantage. Quand il empoigne le spectateur dans tout son être, quand il fait vibrer toute son âme, quand il lui communique à lui-même les sentiments de terreur, d'angoisse, de pitié, d'enthousiasme, incarnés dans les différents héros du drame, il est l'œuvre d'un artiste. Il faut que le spectateur souffre par moments, qu'il éprouve même physiquement un malaise profond, qu'il soit tout d'un coup et comme d'instinct porté à crier, à se jeter entre le tyran et sa proie, qu'il triomphe avec le héros, qu'il gémissse avec la victime, qu'il se révolte intérieurement contre l'infamie.

N'est-ce pas de la sorte qu'on est impressionné en lisant les drames de Maeterlinck ? Il est un maître dans l'art d'exprimer un sentiment, comme dans celui de le faire partager par le public. Et son talent est d'autant plus puissant, qu'un rien lui suffit pour arriver à ce résultat.

Voyez, par exemple, cet admirable petit drame : *Intérieur*. Ce n'est presque rien en soi. Le sentiment à rendre est celui de personnes se trouvant dans l'affreuse situation de devoir annoncer une catastrophe épouvantable et absolument imprévue, la plus terrible de toutes : la mort inattendue d'un être aimé à une famille qui ne se doute de rien. Comme ce sentiment est admirablement rendu ! N'est-ce pas ainsi que nous serions impressionnés nous-mêmes, si nous nous trouvions dans la situation décrite là ? Avec quelle intensité Maeterlinck nous communique toutes les émotions des héros de son drame ! Il nous identifie

avec eux. Il semble qu'on prend part à l'action. On voudrait intervenir parfois. On regarde anxieusement avec le vieillard et l'étranger dans l'intérieur de la maison. Qu'il est admirablement décrit cet intérieur ! On y voit ce que l'auteur veut nous y faire voir. A un moment donné, on voudrait, avec l'étranger, pousser le vieillard à agir plus vite, surtout quand, dans le lointain, on voit arriver le cortège funèbre escortant le cadavre de la jeune fille. Puis, quand le vieillard veut entrer pour annoncer la terrible nouvelle, on voudrait l'arrêter sur le seuil. On est tenté de l'interpeler et de lui dire : « Est-ce bien le moment ? Soyez prudent. Préparez-les. Ne parlez pas trop vite. »

Et puis on regarde par la fenêtre, avec le public, pour voir ce qui va se passer au moment de l'annonce du malheur. On suit tous les gestes du vieillard. On interroge anxieusement les visages pour voir l'impression. On cherche à deviner le moment où la nouvelle est annoncée. Tout à coup, la mère tressaille et se lève. « Oh ! la mère va comprendre », s'écrie-t-on avec Marthe. Enfin, on s'aperçoit, à l'expression terrifiée des physionomies, que la chose est faite, et on se retire d'instinct pour faire place à la famille se précipitant avec terreur au devant du lugubre cortège.

Qu'elle est admirable, la fin du drame ! Quel tableau que ce contraste : d'une part, le désordre ! les cris de désolation ! les larmes du désespoir ! les portes s'ouvrent violemment à deux battants et toute la famille se précipite au dehors avec effroi. D'autre part, un enfant dormant paisiblement, le sourire de l'insouciance sur les lèvres, au milieu de la paix, du silence et du calme du foyer resté vide et désert. Enfin, l'étranger contemplant par la fenêtre le sommeil calme et ingénu de l'enfant, et s'écriant tout naïvement : « Il ne s'est pas éveillé ! »

Le talent de Maeterlinck à exprimer les sentiments, et surtout son art à vous identifier avec les acteurs et à vous faire partager leurs émotions, apparaît aussi bien vivement dans le troisième drame de son dernier volume : *La Mort de Tintagile*. Comme on éprouve en soi la terrible angoisse de la pauvre sœur voulant sauver son frèrot et

l'arracher aux griffes du monstre! Oh! comme on voudrait renverser le mur avec elle! Comme on crie avec elle au petit Tintagile : « Attends un peu! Ne meurs pas! Je suis là! Je vais réussir! Par où est-il possible d'entrer? Où es-tu? » Comme on brûle d'impatience! Quelles angoisses on éprouve! Il semble qu'on fasse partie de la scène. On tâtonne le mur pour trouver le moyen ou d'y pénétrer ou de le renverser pour défendre Tintagile. Comme les cris désespérés du pauvre petit vous fendent l'âme, vous torturent le cœur, vous remplissent de tristesse, de rage et de désespoir!

Et avec quelle stupéfiante et admirable simplicité tout cela est conçu et dit par l'artiste! Comme ces scènes sont bien vivantes! Quelle puissance, encore une fois, à rendre l'émotion dans toute son intensité.

Faute de place, nous n'avons pu analyser le premier drame, aussi admirable que les deux autres. Ces quelques lignes, inspirées par notre admiration enthousiaste pour le grand artiste qu'est Maeterlinck, suffiront, pensons-nous, pour décider nos lecteurs à lire eux-mêmes le chef-d'œuvre.

L'abbé HENRY MÖLLER.



## BABYLONE <sup>(1)</sup>

A. M. POL DEMADE

**T**ANDIS que le plus abject vaudeville est discuté en plusieurs colonnes dans les quotidiens, un silence presque absolu fut gardé par la presse lors des représentations de la *Babylone* du sâr Peladan au théâtre de l'Ambigu. C'est le 21 et le 28 mai derniers que cette œuvre, d'un art hautain, auparavant jouée une seule fois au Salon de la Rose + Croix du Temple et du Graal, palpita sur la scène devant des spectateurs enthousiasmés, et puisque ces journalistes — que Barbey d'Aurevilly qualifiait dédaigneusement *les trompettes du rabâchage* — se refusent à parler de tout ce qui dépasse les potins du boulevard et l'habituelle médiocrité, il importe de rompre cette conspiration du silence et d'exalter, comme il sied, le grand artiste qui s'efforce d'atteindre la Beauté souveraine.

Voici donc le sujet de *Babylone* et la mentalité de l'œuvre :

### I. — L'ORACLE D'ILOU.

**L**E sâr Mérodack Baladan, roi de Babylou, est étendu nonchalamment dans son palais. Les désastres s'accumulent sur sa tête, sans briser son orgueil : c'est en vain qu'il opposa sa jeunesse et sa force aux monarques de Ninive, Trouklat-Habal, Salmanasar, Sargon, Sinnakirib; l'énumération de ses défaites, à Kalou, à Dour Atktar, à Dour Yakin, à Kis, se dresse devant sa mémoire, lui rappelant la lutte inutile contre le Destin inévitable. Et, pour grandir son désespoir, le messager Uruck lui clame la prophétie d'Esaië chantant la ruine de Babylou.

Mais le Sâr s'appelle l'*Obstiné*, et, se réfugiant en son orgueil comme en un temple inviolable, il insulte le Destin contraire et lui oppose

(1) Tragédie wagnérienne en quatre actes, du sâr Peladan.

sa volonté tendue tout entière contre lui. A Mérodack, s'entêtant à combattre et à vouloir sauver la patrie perdue, le vieillard Nakhounta, l'archimage de Babylou qu'éclaire sur la vie la pensée de la mort prochaine, murmure lentement : — La patrie de toujours s'appelle la lumière. La force est passagère et vaine, et le règne des instincts et des violences périra ; seule la pensée demeurera triomphante, et seules ses œuvres vivront... Mais il refuse de révéler au Sâr l'oracle d'Ilou, la page sibylline où sont écrites les destinées de Babylou et du monde.

Tandis que le vieillard s'éloigne, une femme long-voilée, attirante en sa grâce mystique que seule révèlent ses albes vêtements, s'avance vers le sâr Mérodack et lui offre de lui livrer l'oracle.

Doucement, avec des caresses dans la voix monotone et frémissante, elle annonce la mort de l'ancien monde et sa rénovation par le nouveau principe de la pitié et de l'amour : — Ce qui s'est élevé de terre retombera inerte. Seule, la Pensée planera sur le monde jusqu'au jour où son fils viendra. Il naîtra sans avoir un père, il mourra sans avoir un temple : et il apportera la justice nouvelle, qui s'appelle le pardon ; il donnera la pitié et la douceur. Alors l'agneau viendra s'offrir à la dent des loups, et la colombe au bec de l'aigle ; alors la pitié sera aimée, la pitié qui fait détester la douleur dans autrui : et le règne de l'Agneau s'élèvera sur les hommes sauvés...

Le Sâr, troublé d'abord par ces paroles, se remémore soudain les batailles de jadis et sa confiance en lui-même. Il se méfie de cette femme, sans doute inspirée par Ninive, et la chasse. Alors, la femme rejette ses voiles : elle est Samsina, la fille du grand-prêtre Nakhounta, et pour établir auprès du Roi — dont elle est amoureuse — sa loyauté, elle lui révèle la trahison d'Uruck qui sert les intérêts de Sinnakirib, et la marche des Ninivites sur Babylou. Mérodack, terrible en sa colère, saisit sa flèche d'or et crie au traître Uruck d'emplir ses yeux de clarté une suprême fois, avant qu'il ne crève ses paupières et ne fasse descendre l'éternelle nuit en ses regards. Mais Samsina arrête la main levée du Sâr, elle redit le *leit motiv* du pardon, demandant la lumière pour ces yeux condamnés qui reflèteront en splendeur l'image

du Roi clément, et Mérodack, commençant à comprendre le mystère de la loi d'amour remplaçant la loi de force, abandonne sa flèche d'or à Samsina, qui la brise.

## II. — LE MIRACLE DU TAU.

**S**UR la plus haute tour de Babylou, la forme blanche et hiératique de l'archimage Nakhounta apparaît aux clartés lunaires. Auprès de lui se dressent les simulacres des sept planètes, dieux du royaume, fixés au faite de sept colonnades, et le signe du Tau, suprême symbole fait de deux lignes perpendiculaires. Et le vieillard contemple la défaite de Mérodack, dont l'armée, prise de panique, fuit devant Sinnakirib : Babylou va mourir, et, devant sa ruine prochaine, Nakhounta murmure : — Au-dessus de mon cœur qui saigne, mon lucide esprit doit planer... — Il s'élève au-dessus des choses contingentes, et de la mort des patries, pour préparer le règne souverain de la Pensée et la Religion future. Au seuil de l'oubli où ils vont descendre, il offre le dernier encens aux dieux de Babylou : Ilou, dieu unique des initiés; Anou, Bel et Nouah, trinité kaldéenne; Mérodack, Adar, Nébo, Istar, Nergal, Sin et Samas. Et, prolongeant sa rêverie à cette heure suprême de l'histoire où le destin d'un royaume s'accomplit, il rêve de transformer le sâr Mérodack, héros guerrier, en le héros mystique dont la pensée continuera la sienne et qui sera le précurseur de l'unique Dieu dont l'existence s'affirme en sa lucidité de vieillard et d'initié.

Sur la tour solitaire dont s'éloigne Nakhounta, le roi de Babylou s'avance aux lueurs des éclairs déchirant la nuit orageuse. Il porte en lui l'àcre désespoir de la défaite définitive : demain, au jour levant, Sinnakirib entrera dans la ville, et tous les habitants seront massacrés, et tous les monuments seront détruits; de ce qui fut Babylou, il ne restera que de dérisoires vestiges ne rappelant rien aux hommes oublieux des fastes du passé. Demain, au jour levant, Babylou aura cessé d'être, et cinq mille années de splendeur n'auront servi qu'à préparer la gloire de Ninive.

Et la colère du héros retentit parmi le fracas des tonnerres. Et quand, aux clartés brèves de la foudre, il aperçoit les simulacres des dieux dormant en leur sérénité, il les implore et les conjure de sauver Babylou, et devant le silence morne des pierres, il s'irrite et les invective à grands cris :

— Debout, les dieux! Dressez-vous dans votre ciel, s'il existe, et venez à l'aide de Babylou. Cinq mille ans, des genoux se ployèrent dans la poussière pour vous supplier, et des voix montèrent, humiliées, pour vous implorer. Cinq mille ans, vous eûtes le respect et l'amour des générations anéanties dans votre adoration. Et vous ne feriez pas un miracle pour sauver votre ville! C'est vous-mêmes qu'il faut défendre, car demain ma défaite entraînera votre ruine et vos temples saccagés ne seront plus que des débris et des cendres. Debout, les dieux, debout!

Et son âpre ironie insulte leur impuissance. Alors, rejetant ses croyances et profanant sa foi, le Sâr bondit sur les symboles et les renverse tour à tour, les couvrant de honte et de mépris, puisqu'ils attestèrent leur faiblesse en la défaite de Babylou. Et quand ils gisent à terre, comme de la vaisselle brisée, Mérodack les *blague* encore avec une majestueuse insolence.

Sa rage n'est point assouvie. Il aperçoit le signe suprême du Tau, et s'élançe pour l'anéantir encore, lorsque Samsina surgit pour couvrir de son corps le symbole souverain. De ses mots les plus doux et les plus caresseurs, elle console le Sâr, humilié d'être plaint par une femme, lui qui n'aime que la patrie, et troublé cependant d'un frisson inconnu et délicieux. Comme il lui avoue la mort de tous ses rêves, de tous ses espoirs et de toutes ses croyances, elle lui redit l'oracle d'Ilou et les admirables paroles de pitié et d'amour. Puis, tombant en extase, elle a la vision de Bethléem et de la naissance de Jésus, et comme le Sâr a réclamé un miracle pour croire, soudainement l'une des barres du Tau s'allonge, et une Croix lumineuse, dominant la nuit noire de sa mystérieuse clarté, apparaît devant eux, et tous deux s'agenouillent en l'ineffable désir du Dieu unique dont cette croix est l'extraordinaire symbole.



## III. — HONNEUR AUX VICTIMES. — VICTOIRE AUX SOUFFRANTS.

SINNAKIRIB est entré dans Babylou. Au temple de Bel, il clame sa victoire, et la brute conquérante illimite son orgueil qui remplit la vacuité de son cerveau. Cependant, l'archimage Nakhounta, loin de s'humilier devant lui, a crié l'invective aux conquérants qui n'entre-ront jamais dans la vie éternelle, car devant eux se dressera toujours le charnier de leurs gloires. Et l'orgueil du roi de Ninive s'irrite de ne pouvoir se grandir de l'humiliation du Sâr Mérodack, qu'il peut vaincre au combat et briser dans les tortures, mais qui demeure obstinément vaincu en sa fierté imbrisable : dans son délire de vanité, exploitée par l'habileté de Nakhounta, il jure de pardonner aux habitants de Babylou et d'épargner ses monuments si Mérodack s'agenouille devant lui et baise sa chaussure.

Le grand miracle de la victoire du Sâr sur lui-même s'accomplit. Pour l'amour de Samsina l'adorante, et par la mystérieuse transformation de son être, Mérodack, dont la fierté fut infinie et invincible, consent à l'infâme humiliation : en vain l'orgueil de sa chair en frémit, et la noblesse de sa royauté se cabre et se révolte : il triomphe de lui-même, et tandis que pleure Samsina qu'éblouit la grandeur de son acte, il s'avance, tout de blanc vêtu, récitant l'oracle d'Ilou, et, venant s'offrir en holocauste, il s'étend sur la terre et le Ninivite pose son pied sur la tête du Sâr.

Puis, celui-ci se relève, pâle et souffrant; il va s'éloigner à tout jamais de Babylou, et gagner la terre d'exil avec Nakhounta et Samsina, lorsque Sinnakirib arrête cette dernière et lui arrache une corbeille qu'elle emporte, croyant y trouver les choses les plus précieuses de Babylou, dont veulent le frustrer les exilés : mais, de la corbeille renversée, il ne tombe qu'un peu de terre, un peu de la terre de la patrie, qui devait rappeler aux partants le sol aimé de Babylou...

## IV. — LA MORT DU MAGE.

L'AMOUR n'a été pour Mérodack que le passage de l'orgueil et de la force à la pensée et à la vérité. Il lui a révélé la pitié et la douceur, et, dans les caresses de Samsina, le Sâr s'affranchit des instincts brutaux et des vanités contingentes. Mais l'amour ne fut pour lui qu'une étape, qu'il devait franchir pour s'élever jusqu'à l'Idée pure.

Maintenant, dans le soir couchant où la mer murmure, paresseuse et magnifique, il console Samsina dont l'amour se mélancolise à son abandon : il sublimise son amoureuse et l'élève jusqu'à l'universel amour, où la tendresse est charité et la caresse est bonté.

Nakhounta, le vieillard, va mourir : avant d'abdiquer sa vie terrestre, il remet la tiare à Mérodack, son continuateur, puis il prophétise, car ses yeux de mourant contempnent déjà les choses inconnues et devinent les choses futures. Il voit les générations à venir gouvernées par la loi nouvelle et régénérées par la pitié et l'amour ; puis, plus loin encore, dans le crépuscule des jours très lointains, il voit cette loi elle-même tombant en décadence par le trop grand amour de la femme et par la mesquinerie des prêtres. Les religions se transforment et meurent : seul reste toujours le sentiment religieux ; celui qui veut être un précurseur doit discerner dans le futur la religion nouvelle, celle qui éternellement demeurera par la noblesse de son enseignement... Et comme l'archimage implore une suprême fois le Tau, il dit, en une extase merveilleuse, sa vision intérieure du Golgotha et la splendeur rédemptrice du Christ expirant, et ses yeux, avant de se fermer, contempnent le miracle renouvelé du Tau, la Croix lumineuse éclairant la Vie humaine...

\* \* \*

Telle est cette œuvre extraordinaire dont certaines parties sont sublimes. Sans doute, elle a des défauts qui la déparent par endroits : elle manque de psychologie, et la phrase, toujours noble, est parfois emphatique et redondante ; au point de vue théâtral, elle offre peut-être trop de monologues et trop de longs discours, bien qu'elle indique

cependant un retour aux formes classiques du théâtre grec. Mais la critique vit d'admiration et non de chicane, ainsi que l'écrivait Ernest Hello, et que sont ces défauts auprès de l'harmonieuse musique du style, du prestige de sa forme et des merveilleux symboles qui s'incarnent en cette œuvre?

*Babylone*, c'est le chant de l'Idée chrétienne, du pardon et de la pitié, s'imposant au monde païen des instincts et de la force, et le régénérant par la seule pensée et par le seul amour; — et c'est aussi l'élévation de l'être, symbolisée en ce développement du sâr Mérodack, devenant, du héros guerrier qu'il était tout d'abord, du héros fasciné par le rêve de patrie et de gloire et y déposant son orgueil et son énergie, un héros mystique, capable de planer au-dessus des contingences inutiles jusqu'aux régions de l'Idée pure, après avoir été le héros passionnel, celui qui, dans son amour, dépose la pureté de son âme et son souverain désir.

De semblables représentations exhaussent l'âme des spectateurs et leur donnent un instant le réconfort des visions de Beauté. Avoir vu *Axël*, *Babylone*, ou les prodigieux drames d'Ibsen, ou même *l'Image* de Maurice Beaubourg, est un précieux stimulant pour les êtres amoureux de l'Art, pour tous ceux qui cherchent dans la vie autre chose qu'une satisfaction d'amour-propre, une jouissance basse ou un sordide intérêt. Puis, il faut avoir vu l'ineffable émotion du public, écoutant les visions de Samsina et de Nakhounta, où transparaissent les glorieux mystères de la naissance et de la mort de Jésus-Christ, pour connaître jusqu'à quelle profondeur la vieille foi chrétienne est encore enracinée dans les âmes et quel frisson prodigieux trouble encore les êtres de cet âge crépusculaire, envahis par la désolation du scepticisme, lorsque passe sur eux une parole portant en elle un peu de l'essence de cette Religion tant combattue et toujours vivante... (1)

HENRY BORDEAUX.

Paris, ce 29 mai 1894.

---

(1) Les noms des acteurs qui incarnèrent les rôles de *Babylone* méritent d'être cités. Ce furent MM. Hattier (Mérodack Baladan), Raymond (Nakhounta), Daumerie (Sinnakirib), Bell (Uruck), Leb (An-Ipnou) et M<sup>lle</sup> Lara (Samsina).

## Roche Tarpéienne et Capitole

### Le chef des odeurs non suaves.

Flaubert mentionne quelque part, dans son *Salammbô*, la fonction, fort en honneur à Carthage, de chef des odeurs suaves. Y avait-il à Carthage un chef des odeurs non suaves? J'incline pour l'affirmative, malgré le silence de l'histoire. En tout cas, si cette dernière fonction n'existait pas là-bas, elle existe chez nous, où elle est magnifiquement incarnée, pour l'heure, par Léon Bloy. Je n'en veux pour preuve que la publication récente, chez Chamuel, d'un document étiqueté : *Léon Bloy devant les cochons*, suivi de : *Lamentation de l'épée*, mais qui porterait tout aussi justement cet autre titre : *Le tout à l'égout*.

Léon Bloy devant les cochons! L'enfant prodigue se flatte; ce n'est ni devant, ni même derrière, c'est au milieu qu'il aurait fallu dire. Il n'a donc jamais regardé marcher ce « à quatre pattes » de Laurent Tailhade!

Quoiqu'il en soit, voici narrée, en un style différent du genre tempéré, mais non catalogué encore par les Guides du jeune littéraire, la querelle désormais historique entre le *Gil Blas* et Léon Bloy à propos de la défense de Laurent Tailhade.

Toute l'histoire tient entre deux événements qui ne paraissent pas avoir beaucoup ébranlé les vertus des cieux : un article écrit par Bloy à la louange de

Tailhade, un bras-dessus bras-dessous littéraire que nous avons jugé naguère avec la sévérité que comportait la chose, — et le congé donné à Bloy par la rédaction du *Gil Blas* de ses fonctions de chroniqueur hebdomadaire (150 francs par semaine). Que dire de cette expulsion! Bloy lui-même en paraît ravi et la célèbre comme une délivrance. Il regrette seulement de n'être pas parti plus tôt, mais, enfin, il a quitté la maison. *Il était temps*. Zola, avec lequel le *Gil Blas* avait passé un contrat de 50,000 francs pour la reproduction de son roman sur Lourdes, était sur ses talons.

Ces épisodes sont commentés — il est à peine besoin de le constater — en une langue adéquate.

Léon Bloy, ce chef des odeurs non suaves, a des mots et des réminiscences d'un vidangeur de la veille qui serait passé brusquement de la tinette au grand style. Cela tient tout ensemble du lupanar, de l'ergastule et du vomitorium... Et nous voici à la page 59 (le libelle en contient 68) intitulée *Lamentation de l'épée*. Comment cette magnificence se trouve-t-elle là? Je l'ignore. Je me permettrai pourtant une explication. Elle est bien un peu audacieuse, mais Léon Bloy ne s'effarouchera pas d'un parallèle, surtout d'un parallèle avec une vermine presque royale, la vermine du lys, en latin *crio-*

*ceris merdigera*. « Le criocère, écrit Al. Karr, est un insecte coléoptère qui, arrivé à l'état parfait, est brillamment vêtu d'écarlate. La larve est une bête grise, molle, laide, qui, pour se préserver de la pluie, du soleil et des oiseaux, s'enveloppe de ses propres excréments. On ne voit qu'un petit tas d'ordures, qui rampe et grimpe lentement sur la tige des lys. Ce n'est qu'après avoir sali et la tige et les feuilles qu'elle arrive à la fleur, qu'elle ronge en la déshonorant, et que, triom-

phalement, elle se montre, vêtue d'une cuirasse d'un rouge écarlate, avec des pattes et des antennes noires. »

Cette *Lamentation de l'épée*, qui traîne au bout de ce libelle comme un rien de pourpre littéraire, cause une impression analogue à l'apparition de la petite cuirasse rouge écarlate au sommet du lys déshonoré...

Pauvre Bloy! Pauvre Bloy!

POL DEMADE.

## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

Bruxelles possède, sans s'en douter, en plein boulevard Anspach, une des premières œuvres du maître sculpteur Rodin. Ce sont les trois hommes cariatides qui soutiennent le balcon du premier étage de la maison numéro 29. Cette œuvre est digne cependant d'attention. Ces cariatides, même sous l'ignoble crasse de propreté d'une infinité de couches de peinture à l'huile, gardent une allure grandiose. Une découverte artistique boulevard Anspach, trouvez-vous cela banal?

\* \* \*

Signalé à M. Xavier Francotte, professeur d'équilibre mental à l'Université de Liège, ce début d'une *Hymne à un morceau de peinture de Hals* (nous respectons l'appareil typographique) :

« L'hallucinante ouvrière que Ta Main, ô Franz; Elle transmet — ET L'IMPOSE — le vertigo — SON ENTITÉ — ainsi qu'une essorante gymnasiarque, dont l'ascension — TELLE CELLE D'UNE ELFE — vers le cône plafond en toile d'un cirque, pirouette ses virevoltes délirantes jusqu'à une retombée, comme volontaire — SOURIANTE ENCORE, NULLEMENT FROISSÉE, ET MONOCLE BIEN EN PLACE TOUJOURS — en le restreint cercle, à la craie tracé, d'où — SOUDAIN TANTOT — elle bondit. »

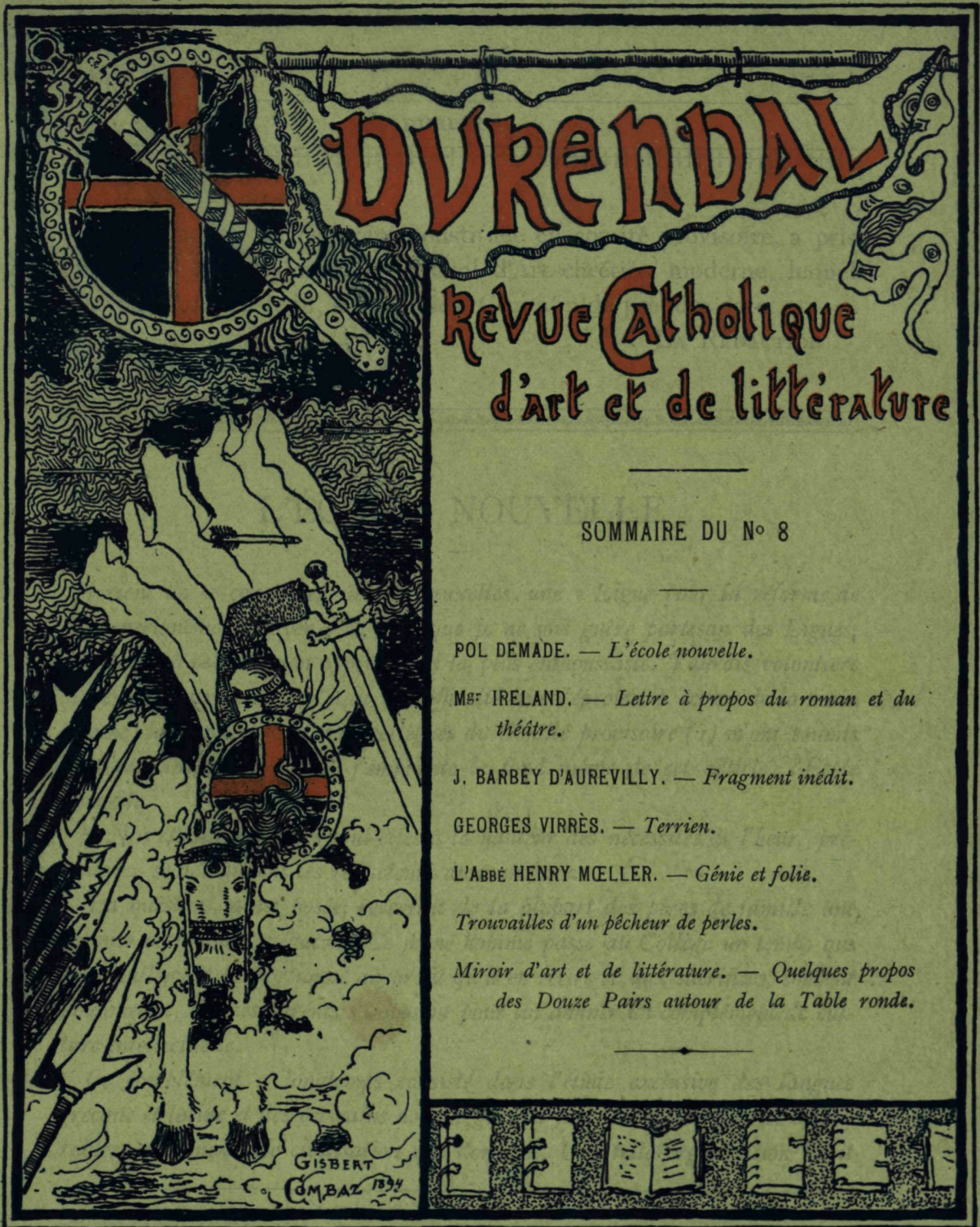
L'auteur de ces lignes — qui est encore en liberté — ira loin.







Août 1894



# DURENDAL

Revue Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 8

POL DEMADE. — *L'école nouvelle.*

M<sup>rs</sup> IRELAND. — *Lettre à propos du roman et du théâtre.*

J. BARBEY D'AUREVILLY. — *Fragment inédit.*

GEORGES VIRRÈS. — *Terrien.*

L'ABBÉ HENRY MÖLLER. — *Génie et folie.*

*Trouvailles d'un pêcheur de perles.*

*Miroir d'art et de littérature. — Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

GISBERT  
COMBAZ 1894

Fontaine  
Editeur  
BRUXELLES





La Rédaction de *Durendal*, constituée en comité provisoire, a pris l'initiative d'un Salon international d'Art chrétien moderne, lequel s'ouvrira l'an prochain, à Bruxelles. Ceci afin de prendre date.

LA RÉDACTION.

7 août 1894.

## L'ÉCOLE NOUVELLE

*Il vient de se constituer, ici, à Bruxelles, une « Ligue pour la réforme de l'enseignement moyen » et, bien que je ne sois guère partisan des Ligues, j'ai donné à celle-ci mon approbation la plus enthousiaste. J'aurais volontiers signé des deux mains (n'était la difficulté que j'éprouve à écrire de la main gauche) le manifeste que mes collègues du Comité provisoire (1) m'ont soumis tout récemment, et auquel j'emprunte le fond même de cet article, l'École nouvelle.*

*« Nos études moyennes sont-elles à la hauteur des nécessités de l'heure présente ? » se demandent les rédacteurs du manifeste.*

*La question, ainsi posée, recevrait de la plupart des pères de famille une réponse assurément négative. Le jeune homme passe au Collège un temps qui n'est nullement proportionné au profit qu'il en retire et aux sacrifices, souvent douloureux, que ses parents s'imposent pour lui donner un complément de culture intellectuelle.*

*Ce complément a longtemps consisté dans l'étude exclusive des langues grecque et latine et des écrivains dont le génie a fait de ces langues, les admirables instruments de civilisation que l'on sait. Une telle organisation avait*

(1) Le Comité provisoire se compose de MM. Alphonse Degive, directeur de l'École de médecine vétérinaire de Cureghem et président de l'Académie de médecine; Gustave Meyer, docteur en philosophie et en droit, Liège; Eugène Monseur, professeur à l'Université de Bruxelles; Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liège; Pol Demade, docteur en médecine, Bruxelles.

sa raison d'être en un temps où une infime minorité de citoyens possédait une instruction plus étendue que celle de l'école primaire. A notre époque, elle ne répond plus aux aspirations générales d'une foule d'esprits moyens, que les tâches pratiques attendent au sortir du Collège et qui cherchent en vain dans les leçons de celui-ci un aliment intellectuel en rapport avec leurs besoins organiques et leur véritable destination.

Ces esprits réclament d'autres satisfactions et, comme le Collège ne peut les leur offrir, ils gardent pendant toute leur vie la fâcheuse empreinte de l'inachevé et de l'incertain. C'est parmi eux que se recrutent surtout les mécontents et les déclassés, dont le nombre sans cesse croissant constitue aujourd'hui un péril social.

Des réformes plus apparentes que réelles ont été tentées déjà en France et en Allemagne. Mais la base des études secondaires est restée gréco-latine et les innovations auxquelles on n'a pu se refuser n'ont réussi qu'à masquer les imperfections du cadre traditionnel de ces études. C'est ce cadre qu'il faut rompre, sous peine de perpétuer le malaise moral dont nous souffrons tous. Il convient que les études moyennes soient modernes dans leur essence, que la langue maternelle en constitue le fondement, que les sciences naturelles et les mathématiques y soient enseignées dans un esprit à la fois plus large et plus soutenu. A notre avis, d'ailleurs, l'étude du latin serait beaucoup plus sérieuse si elle était abordée plus tard qu'aujourd'hui et seulement par un petit groupe de jeunes gens à l'esprit plus formé et chez lesquels se dessinent déjà des vocations pour certaines hautes études.

Voilà quelques-unes des considérations dont se sont inspirés les signataires de ce manifeste. Ils s'adressent à toutes les bonnes volontés, aux hommes d'enseignement comme aux simples pères de famille et ils les prient, sans distinction de parti, de leur apporter l'appoint si nécessaire de leur savoir professionnel et de leur expérience intime. Ils s'adressent même aux adversaires de la réforme qu'ils préconisent, car ils espèrent qu'en les éclairant sur son opportunité, ils les rallieront peu à peu à leurs projets, qu'en tout cas ils recevront d'eux, par des discussions courtoises et techniques, de nouveaux éclaircissements dont bénéficieront leurs vues.

*Ces vues peuvent se résumer ainsi, tous détails d'application étant d'ailleurs réservés :*

- 1. Unité complète du Collège jusqu'à la quatrième inclusivement.*
- 2. Exclusion du latin et du grec du programme commun des trois années inférieures du Collège, au profit de l'enseignement de la langue maternelle (français ou flamand), d'une seconde langue (français en pays flamand; flamand ou allemand en pays wallon), des sciences naturelles et des mathématiques.*
- 3. Rôle éducateur réservé exclusivement à la langue maternelle.*
- 4. Création de Collèges modernes où serait appliqué notre programme d'enseignement.*

*Un programme analogue, inspiré des idées déjà anciennes de M. Proost, avait été présenté à la « Société scientifique de Bruxelles », en avril dernier, par M. Degive, président de l'Académie de médecine.*

*Ce programme vise la suppression des classes dites professionnelles, où l'on envoie trop souvent des jeunes gens qui sont incapables de faire leurs humanités. Les trois premières années d'humanités seraient communes; on se bornerait à y enseigner, dans leurs premiers éléments, le français, le flamand, l'anglais, l'arithmétique, la géographie et les sciences d'observation.*

*Au sortir de la quatrième, bifurcation des études. Les jeunes gens désireux de faire des études littéraires entreprendraient l'étude du latin et du grec; les autres approfondiraient l'étude des sciences naturelles, des langues modernes et des mathématiques. Tous seraient obligés de parler et surtout d'écrire facilement et correctement leur langue maternelle.*

*La réalisation de ce programme offrirait plusieurs avantages précieux et incontestables, notamment ceux-ci :*

*1° De diminuer le nombre des déclassés, lesquels grossissent chaque jour les rangs des révoltés et des anarchistes, parce que l'instruction de luxe qu'ils ont reçue les laisse désarmés dans la lutte pour l'existence;*

*2° De permettre aux vocations de se dessiner, à un âge où les facultés intellectuelles sont suffisamment développées;*

*3° D'initier tout le monde aux principes des sciences naturelles, sciences d'une utilité primordiale, puisque, comme l'a dit M. Proost, elles nous apprennent à connaître et nous enseignent à vaincre les éléments et les forces*

*destructives de la nature, contre lesquelles notre existence n'est qu'une lutte perpétuelle.*

*Je ne vois pas quelle fin de non recevoir on pourrait opposer à ces desiderata. Notre enseignement moyen, ne craignons pas de l'avouer, est en-dessous de tout; il est en retard de plusieurs siècles sur le progrès; coûte que coûte, une réforme est urgente, indispensable, et voilà le but de la Ligue.*

*Assurément, cette réforme rencontrera quelques oppositions. Il sévit ici endémiquement ce qu'on pourrait appeler : le mal archéologique. Tout Belge est conservateur de quelque chose, celui-ci d'une vieille assiette, celui-là d'une vieille conception politique, si bien que chez nous, nouveauté et progrès sont confondus dans un même anathème. A ce sentiment, ou plutôt à ce ressentiment, s'ajoute, chez beaucoup de catholiques, hélas! comme une sorte de crainte du progrès; de sorte que nous, auxquels il a été dit : La vérité vous délivrera, nous assistons à ce confondant spectacle, donné par quelques-uns de nos frères et qui est vraiment un beau sujet d'allégorie : Les prisonniers de l'Erreur refusant de se laisser délivrer par la Vérité.*

*C'est une erreur et une faute. « L'inertie des catholiques à se défendre jusqu'ici sur le terrain des sciences naturelles, où l'irreligion les attaque et les provoque de toutes parts, est l'une des causes principales des défaillances nombreuses et des défections que l'on signale chaque jour parmi nous, écrivait M. Proost; en 1879. Il n'est que temps, concluait l'éminent professeur de Louvain, d'accepter franchement LA LUTTE SUR LE TERRAIN MODERNE » (1).*

*On vous propose aujourd'hui, lecteurs, de vous liguier, en dehors de tout esprit de parti, pour étudier, discuter et faire triompher une réforme de l'enseignement moyen, réforme conçue dans un sens de modernité et de progrès. Ce serait, à mon humble avis, une maladresse que de faire défaut. Le progrès est fatal, or, je soutiens qu'il vaut mieux qu'il se fasse avec nous que malgré nous, c'est-à-dire contre nous; sans compter que ce serait une erreur de refuser la main qui nous est loyalement tendue par nos adversaires.*

*Je suis convaincu que les abonnés de Durendal se feront un devoir et un honneur de s'inscrire dans la Ligue. Dans la liste des adhérents de la pre-*

(1) *La Philosophie naturelle en Angleterre, p. 27.*

mière heure, je suis heureux de voir figurer les noms de plusieurs des nôtres : M<sup>sr</sup> C. DE HARLEZ, professeur à l'Université de Louvain (1); A. PROOST, professeur à l'Université de Louvain; H. CARTON DE WIART, avocat, directeur de l'Avenir social, Bruxelles.

*La compagnie est bonne. On vous attend, amis lecteurs.*

POL DEMADE.

*P. S. — La Ligue publiera un bulletin consacré à l'étude des questions d'enseignement moyen. Ce bulletin sera servi à tous les adhérents, dont la cotisation est fixée à trois francs. — On peut s'inscrire rue Albert de Latour, 14, Bruxelles. Il suffit d'envoyer son nom.*



## A propos du Roman et du Théâtre

—  
 UNE LETTRE DE MONSIEUR IRELAND  
 L'OPINION DE JULES BARBEY D'AUREVILLY (FRAGMENT INÉDIT DE SA  
 CORRESPONDANCE AVEC TRÉBUTIEN)  
 —

Monsieur Ireland, archevêque de Saint-Paul, aux Etats-Unis, auteur de ce beau livre : *L'Eglise et le Siècle*, adresse à notre collaborateur, M. Pol Demade, une lettre remarquable qu'on lira plus loin. Disons, en quelques mots, l'origine de cette lettre.

« Nous devons vivre avec notre siècle, — avait dit M<sup>sr</sup> Ireland, dans son livre : *L'Eglise et le Siècle*, — le connaître et nous tenir en contact

---

(1) M<sup>sr</sup> de Harlez, favorable tout au moins au principe de la Réforme, souhaiterait certaines modifications un peu différentes du programme actuel de la Ligue.

avec lui. Il y a des catholiques à qui le présent ne sera réellement connu que longtemps après qu'il sera devenu le passé. Il ne nous servira de rien de comprendre le treizième siècle mieux que le dix-neuvième siècle. Le passé ne reviendra pas. La réaction est le rêve d'hommes assis aux portes des cimetières, pleurant sur des tombes qui ne se rouvriront pas et oubliant le monde vivant qui les pousse. *Parlons à notre siècle des choses qu'il sent, et dans la langue qu'il comprend.* Soyons en lui et de lui, si nous voulons qu'il nous écoute (1). — Je n'oublie pas de quelle immense importance sont pour l'Eglise la littérature et la presse catholiques (2). — Cherchez les hommes, parlez-leur non en phrases montées sur des échasses ou par sermons dans le style du dix-septième siècle, mais en paroles brûlantes qui trouvent le chemin de leurs cœurs en même temps que de leurs esprits. Popularisez la religion aussi loin que les principes le permettent. Faites chanter au peuple, dans une sainte allégresse, des cantiques de louange et d'adoration. Attirez-le à Dieu par toutes les fibres de son origine adamique. Sauvez les masses; ne cessez de penser et de travailler à leur salut » (3).

Ensuite de la lecture de *L'Eglise et du Siècle*, M. Pol Demade écrivit à l'illustre prélat une lettre dans laquelle, en même temps qu'il lui envoyait l'assurance de sa respectueuse admiration, il lui demandait conseils et encouragement.

« Ne croyez-vous pas, monseigneur, écrivait notre ami, qu'il est urgent pour nous de nous accaparer de tous les moyens de propagande artistique et littéraire et plus spécialement de ces deux formes de la pensée contemporaine, le roman et le théâtre? Pourquoi ne nous servirions-nous pas du théâtre et du roman pour travailler à la gloire de Dieu? Pourquoi ne pas mettre au service du bien une forme de pensée qui jusqu'ici a pu servir le mal?

Je serais hautement honoré, monseigneur, si vous vouliez me communiquer quelques-unes de vos pensées en la matière. Ce serait pour tous les catholiques, mes frères d'armes et pour moi, un précieux encouragement que votre parole apostolique. »

(1) *L'Eglise et le Siècle*, p. 95-96.

(2) *Ibid.*, p. 100.

(3) *Ibid.*, p. 102 et 103.

Voici maintenant la réponse de M<sup>sr</sup> Ireland à notre collaborateur :

Saint-Paul, le 29 juin 1894.

Mon cher monsieur,

Je vous remercie de la lettre dont vous m'avez honoré à propos du recueil de quelques-uns de mes discours, que M. l'abbé Klein vient de donner au public français. C'est pour moi un plaisir et un encouragement de savoir que des hommes dont je dois respecter le jugement approuvent mes paroles.

C'est une de mes convictions les plus profondes que les enfants de la vérité travaillent la plupart du temps en vain, parce qu'ils se tiennent éloignés de ceux qu'ils voudraient gagner : ils vivent dans le passé plutôt que dans le présent, dans l'air plutôt que sur la terre.

Vous avez raison de dire que nous devrions nous saisir de toutes les armes possibles dans notre sainte guerre et occuper toutes les avenues menant à l'esprit et au cœur de nos contemporains. Pourquoi ne nous servirions-nous pas du roman et du théâtre? Il y a des millions d'hommes qui ne connaissent que le roman et le théâtre, et si nous voulons qu'ils nous écoutent, il faut bien que nous allions à leur rencontre.

Les gens de lettres peuvent faire un bien immense à l'Eglise. Le monde n'écoute guère qu'eux, aujourd'hui : ils sont les rois de la pensée.

Priant Dieu de vous bénir et de vous offrir mille occasions de travailler pour Lui, je suis, cher monsieur,

Votre serviteur,  
JOHN IRELAND,  
*Archevêque de Saint-Paul.*

\* \* \*

**A** côté de l'avis d'un Prince de l'Eglise, plaçons l'avis d'un Prince des Lettres, de Jules Barbey d'Aurevilly, que Lamartine appelle quelque part le duc de Guise de la littérature et qui s'impose, de par cet admirable roman chef-d'œuvre : *Le Prêtre marié* (1), comme le plus grand et, de l'avis de beaucoup, comme l'unique romancier catholique de ce siècle.

---

(1) En dépit de l'intitulé satanique, ce livre absolument chaste peut être mis entre toutes les mains. Ceci soit dit pour quelques jansénistes.  
N. D. L. R.



D'Aurevilly, dans sa correspondance avec son ami et confident Trébutien (correspondance religieusement conservée et qui sera publiée quelque jour), traite en plusieurs endroits de la question qui nous occupe. Une de ces lettres, inédite, contient les remarquables lignes qu'on va lire :

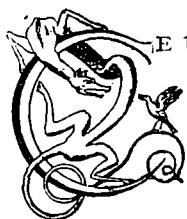
« ... Je trouve très impertinent pour nous autres, catholiques, que les Drôles de l'incrédulité aient la prétention d'être les seuls qui puissent écrire des livres d'imagination et de sentiment intéressants, et ce livre, très catholique, sera une réponse aux incroyables prétentions de ces messieurs. Notre mère l'Eglise est insultée de toutes les manières, et il ne faut pas que les artistes, d'aucun degré et d'aucun genre, acceptent pour elle l'injure qu'on lui jette. Ils ont à prouver qu'ils peuvent faire ce que peuvent faire les ennemis; être spirituels, intéressants, pathétiques, forts sur la passion humaine, et catholiques toujours, par-dessus le marché! Est-ce que le grand Calderon de la Barca, l'un des plus grands artistes qui aient jamais existé, n'a pas trouvé dans le catholicisme des sujets de drame et des ressources de passion supérieurs à tout ce que Shakespeare lui-même a mis en scène, avec son prodigieux génie et son impie sérénité d'observateur? »

JULES BARBEY D'AUREVILLY.



## TERRIEN

A POL. DEMADE



LE terrien était un grand vieillard. D'épais sourcils broussailleux et grisonnants soulignaient de traits énergiques un front large couronné de cheveux presque blancs. Ses yeux bleus avaient des luisances d'acier au soleil, sa bouche — dont la ligne arquait — dénonçait un caractère tenace, et le nez aux narines serrées coupant vigoureusement le visage donnait à sa physionomie un caractère de résolution implacable. Sur la face entière, la terre, la maîtresse de ce robuste, avait mis la patine de sa teinte. Nulle autre couleur ne vivifiait cette tête sèche, mais virile.

A la tombée du jour, lorsqu'il s'en retournait des pénibles labeurs, et que déjà la nigride nuit effaçait les ultimes clartés au couchant, sa haute stature remuait l'ombre fuligineuse éparsée sur les champs, et son pas pesant s'enfonçait dans les terreaux asservis à sa vigueur. Il traversait serein les plaines immenses et, tel un conquérant glorieux, il revenait fier du bon combat livré dans la solennité des campagnes endormies.

Ainsi s'écoulaient les jours, en longs hersages dans les terres emblavées, jachérant vaillamment dans les grasses alluvions, produisant toujours une ouvrée superbe sous les midis ardents ou les automnes déjà frileux.

Un soir, il rentra plus fatigué que de coutume. L'averse avait cinglé l'air toute la relevée, et le pacant, raillant les autres ouvriers qui s'enfuyaient sous ce déluge, avait bravement travaillé malgré la pluie incessante. A présent, il était pris de frissons. Sa fille, la seule enfant qu'il avait eue de sa femme, morte en lui donnant le jour, le questionna anxieusement. Il haussa ses larges épaules. Bah! demain il n'y paraîtrait plus. Le jour suivant, une pleurésie se déclara et, pendant

de longues semaines, la maladie étreignit cruellement le rude glébéien.

Lorsqu'il fut hors de danger, ses forces ne revinrent pas. Le travail, qui l'avait connu si vigoureux et si ardent, lui répugnait maintenant. Une phthisie lente, mais sûre, minait cette constitution de lutteur.

Alors vint la misère. Les heures noires aux pensées lugubres, à la faim tenaillante.

Un matin, sa fille lui remit de l'argent. Economies amassées jadis, lui dit-elle, et qu'il fallait se résigner à entamer aujourd'hui. L'épargne était considérable, et ils vécurent des mois meilleurs.

. . . . .

Terrifié, le père s'était affaissé sur un banc.

Enceinte! Sa fille! Enceinte! et des sanglots secouaient son grand corps amaigri.

L'argent mis de côté, c'était la monnaie dont on payait l'usage de sa chair! Un infâme, rôdant autour de leur gêne, avait escompté leur détresse!

Effrayant, le poing levé, il marcha vers sa fille. Celle-ci murmura, blémissante : J'avais faim. La main s'abattit impitoyable. Puis, saisissant l'enfant, le plébéien la poussa vers la porte. Sa bouche eut un qualificatif d'infamie.

. . . . .

Hâve, guenilleux, ayant le ventre et l'esprit vides, le père est assis dans sa miséreuse chaumine.

Au dehors tout est joie. Le village, en cette dominicale journée, fête l'annuelle kermesse, et les gars farauds ayant au bras leurs promesses rougeaudes coquettement attifées, et les enfants un peu raides dans leurs habits des dimanches, et tous les vieux rompus aux durs travaux avec leurs compagnes des jours laborieux, la petite tête ridée dans la blancheur des béguins, se hâtent vers la place où les échoppes et carrousels, tantôt les bals, montrent la splendeur de la fête.

Farouche, le regard fou, à larges enjambées avec des gestes d'écart, le terrien traverse la foule en liesse, et, comme poussé par une invincible puissance, il marche, il marche.

Le voilà à l'entrée du village; abandonnant la grande route qui déroule ses spirales blanches vers la colline prochaine, il traverse les prés étoilés de fleurettes, il foule l'herbe qui devient plus sombre.

Et voici la rivière.

Il s'arrête, son regard fixe l'eau prismatique en laquelle un autre lui-même se reflète, l'appelle, l'incitant à une tombée finale et très douce, en l'oubli des jours mauvais. Son regard immobile scrute l'onde charmeresse, et lentement s'incline sa tête fatiguée.

Brusquement traversant le ciel de sa résonnance claire, la cloche de l'église voisine épand par l'air vespéral ses vibrations de piété, rappelant aux campagnes religieuses la salutation de l'ange à Marie. Evocateur des jours anciens, le son symbolique pénètre l'âme du paysan avec tout un rappel de choses d'autrefois. Un mariage dans l'église rustique, plus tard un baptême, hélas! et parmi les temps très loin, une initiation aux joies supra-terrestres, un jour de blancheur virginale et de prime réception divine. Il revécut en un instant son existence, et l'idée s'arrêta là-bas, dans le petit temple avec son grand Christ sanguinolent, qui refuserait de recevoir un corps dont l'âme serait maudite.

Il ferma les yeux, ne voulant plus subir l'attirance fatale de l'eau, pourprée maintenant par l'embrasement du soleil couchant. Il eut un subit recul, et, de nouveau, il marcha.

Il marcha, traversant les plaines et les routes, gravissant les montées ardues en une course folle, passant au milieu des terrains en friche et des bois assombris.

Il marcha, comme inconscient de lui-même, par la nuit...

Perçant la voûte du ciel de points lumineux, les étoiles flambaient à présent dans le soir bleu, et la lune gravissait majestueusement son orbe entre ses pâles nimbes.

. . . . .

Le paysan marche.

Tout à coup ses jambes vacillent, un éblouissement fulgure dans ses yeux agrandis, et il tombe, le visage en avant, le front portant

violemment sur une pierre pointue qui gisait là au milieu d'un chemin.

Son corps immense étend une tache sombre sur la route sinueuse, et son visage ensanglanté miroite sous les froids rayons de la lune.

Le terrien remue, ses yeux s'ouvrent. Il sent une torpeur douce et lasse l'envahir, comme un sommeil aux étreintes ineffables.

Son bras se lève, et portant la main vers le front : Au nom du Père, dit-il, et...

Mais la mort arrêta le geste.

GEORGES VIRRÈS.

Tongres, juin 1894.



## GÉNIE ET FOLIE

L'homme médiocre a horreur des saints et des hommes de génie. Il les trouve exagérés.

E. HELLÖ.



**H**OMME de génie est un fou ! Le génie, c'est la folie ! Tel est le cri du cœur (à supposer qu'il en ait un) de l'homme médiocre.

On devrait hausser les épaules en entendant de telles énormités et ne répondre que par le silence du mépris. Mais comment ne pas s'indigner ! comment dompter sa colère ! comment réprimer ses nerfs ! à la vue d'un crétin crachant à la face de ce roi de l'intelligence, qu'on appelle l'homme de génie, devant lequel tous les peuples se sont agenouillés avec respect, que tous les siècles ont glorifié, dont on a de tout temps conservé les œuvres, avec la vénération dont le croyant entoure les reliques des saints et qu'il témoigne au ciboire d'or qui contient son Dieu.

Les génies sont la plus pure gloire du genre humain, dont ils incarnent l'idéal en leur haute personnalité. Le génie, c'est l'esprit humain à sa plus haute puissance. C'est l'homme idéal. J'allais dire, c'est l'homme divinisé.

Le vrai génie est complet. A une intelligence supérieure, il unit un cœur d'ange et une âme d'élite. Et on le traite de fou !

Il y a, dans l'homme de génie, des choses étranges, sans doute. Il est souvent original dans ses façons d'agir, comme il l'est dans ses façons de penser. Quoi d'étonnant ! Il est en dehors de la norme ordinaire. Il est tout naturel qu'il n'agisse pas d'une manière ordinaire. Vivant plus par l'esprit que par le corps, il manque généralement de sens pratique. Il est gauche et maladroit dans sa manière d'envisager la vie extérieure, à laquelle il ne comprend rien, dont il fait peu de cas, du reste, la considérant comme une chose accessoire. Il est perdu dans ses hautes contemplations. Aux altitudes où son esprit plane, on n'aperçoit plus les platitudes de la vie bourgeoise. Pourvu qu'on le laisse vaquer à ses pensées, il ne s'inquiète pas des misères de la vie. Il préfère les subir que de renoncer aux rêves d'idéal qui le hantent. Ce que les hommes considèrent comme l'essentiel, il le méprise. Toute sa vie est concentrée dans sa pensée. Toute son âme est dans son cerveau. Il ne vit que par l'idée.

Sans doute ses maladroites peuvent prêter au sourire. Mais de là à dire qu'il est fou, il y a un abîme.

On argue que les hommes de génie sont fous de ce qu'ils sont portés à la mélancolie. A ce compte là tous les saints étaient des fous ! La physionomie des saints, au milieu de leurs plus divines extases, conserve un air triste et voilé. Mettant leur idéal dans les cieux, il leur était dur de vivre sur terre. Les brutalités de la vie les en dégoûtaient. Ils aspiraient à secouer leurs chaînes terrestres pour s'envoler vers les sphères lumineuses des cieux. Ils soupiraient après la beauté infinie et sans voile. Les beautés de la terre, obscurcies par tant de vilénies, entourées de tant de fumier, devaient froisser leur sens divin.

Ainsi en est-il de l'homme de génie.

La terre est-elle donc si belle, le spectacle du monde est-il donc si réjouissant, les hommes avec leurs passions, leurs bassesses et leurs vices, sont-ils donc si attrayants, pour que l'on ait perpétuellement le sourire sur les lèvres? Il est impossible qu'un homme d'esprit ne soit pas imprégné de tristesse en assistant aux scènes écœurantes qui se déroulent sur le théâtre du monde.

Voilà le secret de la tristesse mélancolieuse du génie. Il ne sent d'attrait que pour l'idéal, son âme ne vibre que pour lui, tout son être y aspire, il voudrait tout idéaliser, et, s'il jette un regard sur le monde, il ne rencontre partout que le contrepied de ce qu'il aime. Il est tout esprit! et le monde est tout matière; il n'est que pensée! et le monde ne pense pas; il est tout affection! et le monde est sans cœur; il n'est que poésie! et le monde est brutal.

Enfin, la mélancolie du génie a une autre source, et c'est son impuissance radicale à réaliser entièrement l'idéal rêvé. Quelque parfait que soit son chef-d'œuvre, il est toujours en deça de son idée. Jamais l'artiste n'arrive à donner, à l'expression matérielle de sa pensée, la splendeur qu'elle a dans son cerveau.

La vie de l'artiste n'est qu'un long et douloureux chemin de croix! Sans doute, elle a ses rayons de soleil : les heures sublimes de l'inspiration. Mais combien vite ils s'évanouissent sous les gros et sombres nuages du découragement, du désespoir et d'un anéantissement à la fois physique et moral.

La conception de l'idée géniale, dont l'incarnation va révéler l'artiste, est l'affaire d'un instant, rapide comme l'éclair. Tout d'un coup, souvent au moment où il y pensait le moins, parfois seulement après de longues et laborieuses années d'études, de méditations et de tâtonnements, voilà qu'inspiré, soit par un spectacle suggestif de la nature, soit par la vue d'un chef-d'œuvre, soit par un simple regard intérieur, l'idéal lui apparaît tout rutilant de magnificence. Quel tressaillement de joie, quelle ivresse et quelle volupté pour l'âme de l'artiste! C'est le paradis! Il vient de voir son dieu face à face dans le ciel étoilé de son rêve. Fièvreusement, il saisit l'outil. Il a hâte d'incruster sa pensée

dans la matière. De peur qu'elle ne lui échappe, il travaille jours et nuits, sans trêves ni cesses, jusqu'à ce qu'épuisé, surmené, abîmé, il tombe de lassitude. Contraint par les limites des forces humaines, si peu proportionnées hélas! à l'énergie psychique de l'artiste, il interrompt l'exécution de son œuvre. Quoiqu'inachevée, elle lui paraît bonne, il la contemple d'un œil satisfait. Il s'abandonne au repos, bercé par l'espoir d'arriver à créer un chef-d'œuvre. Mais il a compté sans le travail mystérieux et inconscient du cerveau durant le sommeil. L'objet de son rêve, à l'état de veille, devient l'objet de son rêve, durant le sommeil. L'idéal, entrevu au moment de l'inspiration, s'épanouit toujours, s'embellit et s'agrandit sans cesse dans le cerveau de l'artiste. Il finit par atteindre des proportions tellement grandioses qu'elles sont irréalisables pour une faible créature humaine. C'est ici que commence l'agonie de l'artiste.

Quel n'est pas son désespoir quand, au réveil, se retrouvant en tête-à-tête avec son œuvre, il la trouve mauvaise. Chaque regard jeté sur l'ébauche de la veille est un coup de poignard pour lui. Plus il la contemple, plus il la trouve imparfaite. Il ne lui voit plus que des défauts. Il finit par la haïr et par maudire son impuissance. L'exécution ne rend pas du tout l'idéal de beauté entrevu dans son rêve.

Que d'artistes, sous l'influence de cette première et terrible déception, ont déchiré la toile, saccagé l'argile, brûlé le chef-d'œuvre! Les forts recommencent. Mais quelle dose de courage et quelle puissance de tempérament il leur faut, et quelle succession ininterrompue de nouvelles et cruelles déceptions ils se préparent. Et surtout, quel terrible et affreux moment que celui où ils ont tellement travaillé et retravaillé, touché et retouché leur œuvre, qu'il n'y a plus moyen d'y ajouter un seul trait, et qu'ils se voient contraints de la livrer telle qu'elle est, c'est-à-dire réalisant moins que jamais, pour eux du moins, l'idéal rêvé. Aucune parole humaine ne peut rendre dans son angoissante et poignante réalité l'intensité de ce tourment de l'artiste.

Le bourgeois imbécile, qui ne comprend rien à la souffrance du



génie, l'insulte, lui crache son mépris au visage, le traite ironiquement de poète ou de fou, ce qui est tout un pour lui.

Nous saluons avec enthousiasme cette glorieuse victime. Alors même que l'artiste succomberait, dans sa lutte avec l'ange, dans son duel avec l'idéal, et que, surmené par un surcroît de labeur cérébral, il tomberait réellement dans la folie, nous nous inclinerions avec respect devant cette grande et noble ruine. Il tombe sur le champ de l'honneur. C'est pour la conquête de l'idéal que, mentalement, il meurt. C'est là une mort glorieuse entre toutes. N'eut-il laissé qu'un seul chef-d'œuvre, sa vie a été plus longue, en valeur, que celle de cent mille bourgeois qui ont passé la leur dans l'abondance des richesses corporelles, d'une part, et dans l'exubérance de la médiocrité intellectuelle, d'autre part. Il a assez vécu, puisqu'il a enfanté un chef-d'œuvre. Qui aurait le front d'insulter le martyr qui sacrifie à l'idéal de son âme la vie de son corps? L'artiste broyé par le travail est un martyr aussi. Il immole, sur l'autel de l'idéal, ce qu'il a de plus précieux : la vie de l'esprit. C'est le plus beau et le plus héroïque de tous les sacrifices.

O fous sublimes, que ces grands artistes! Plutôt que de renoncer à l'idéal, ils ont préféré se vouer à la plus cruelle de toutes les morts, celle de l'intelligence. L'œuvre géniale leur a coûté la vie, mais ils ont conquis l'immortalité. Ils seront, durant tous les siècles à venir, l'objet du culte enthousiaste et de la reconnaissance éternelle de tous les esprits d'élite, dont leur chef-d'œuvre sera comme l'aliment eucharistique, le pain de vie, la source qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. C'est une ample et glorieuse compensation à l'aveugle et odieux mépris, dont ils ont été abreuvés, durant leur vie et souvent même jusque par-delà la tombe, par le rebut du genre humain.

L'abbé HENRY MÖLLER.



## Trouvailles d'un pêcheur de perles

Le rythme et le dessin sont venus de l'aurore :  
*Quelques bambous tressés en Chine, au bord des champs,  
 Furent l'œuf d'où sortit la pagode d'Ellore.*

T. I, p. 121.

*L'ardent soleil de l'Art en sa fleur de granit.*

T. I, p. 122.

Liberté, liberté féconde,  
 Prends ton arc au puissant soleil ;  
 Viens ! et fais refleurir le monde  
 Sous le feu de ton dard vermeil.

T. III, p. 106.

... Tu la cloues

Au pilori honteux d'où son cœur palpitant  
 Ne pourra fuir les coups de ton rire insultant.

T. V, p. 98.

Enfin ! pour le bouquet :

### LA PEUR DES ARMES A FEU

Sur son mol oreiller l'enfant gisait malade.  
 Debout contre un fauteuil, grave et l'œil attentif,  
 Arlequin contemplait son petit camarade  
 Près du joyeux tambour devenu tout craintif.

On sonne ; l'escalier craque. — Augure maussade !  
 C'est le docteur. — Un sphinx est moins dubitatif...  
 Bref, il part ; et tout bas, comme à la cantonnade,  
 Pour rassurer la mère, ordonne... un laxatif.

Quand l'enfant s'aperçut qu'on tendait... à la cible,  
 Pâlissant tout à coup d'une horreur indicible,  
 Il repoussa... l'objet dont il s'était saisi :

- « Vois-tu, mère ! Bébé veut bien qu'on le bassine ;
- » Mais, s'il lui faut encor prendre ta médecine,
- » Pas... sans la regarder ; pas avec... ton fusil ! »

L'auteur est certifié artiste, poète, législateur, virtuose lyrique, maître en vers et *chef d'Ecole désormais de la métrique musicale dans la poésie française*. Le certificat est signé (battez tambours, canons tonnez) : Ferdinand Loise, de l'Académie de Belgique. Voilà une traite tirée sur la gloire et que la gloire laissera sans aucun doute protester !

PALSAC.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

Nous avons à enregistrer la mort — douloureuse pour les lettres — du poète athée Leconte de Lisle. Quand donc aurons-nous à enregistrer la naissance — joyeuse, certes oui, — du vrai poète catholique qui nous manque toujours, que Victor Hugo promettait, que Lamartine faillit être, que fut le Verlaine de *Sagesse*. Quand ?

\* \* \*

Le peintre Cogen a rapporté de Rome un très beau portrait de Léon XIII. Nos lecteurs connaissent, de Lembach, un Léon XIII fantastique, une âme à peine revêtu de chair ; et un autre, de Chartran, somptueux, presque théâtral. Cogen a réalisé le Pape tel qu'il est, celui que Séverine décrivait ainsi :

« Très pâle, très droit, très mince, à peine accessible au regard, tant il reste peu de matière terrestre en cette gaine de drap blanc. Une bonté attendrie est tapie dans la moue de ses lèvres et se dénonce seulement dans le sourire. Le nez long, solide, révèle la volonté, une volonté inflexible, qui sait attendre. Taille svelte, aussi altière que le pin qui se silhouette en *i* sur le ciel bleu du blason des Pecci. »

Remarque bizarre et qu'on a faite déjà, à propos de saint Vincent de Paul et du curé d'Ars, sans ce sourire de la charité qui fleurit sur ses lèvres, Léon XIII ressemblerait étonnamment... à Voltaire.

« Dieu, qui se joue de tout et qui veut nous montrer que toute apparence est vaine, a mis le cœur de son meilleur ami derrière les traits de son ennemi le plus implacable. »

P. D.

\* \* \*

Nos lecteurs se souviennent d'une page, publiée ici même, par André Hallays, sur la *Musique d'église*. En même temps que paraissait cet article, la Sacrée Congrè-

gation des Rites publiait un règlement sur la musique sacrée, dans lequel on lisait, entre autres choses, ceci :

Article 9. — *Est absolument défendue dans l'église, toute musique profane, surtout si elle s'inspire de motifs et de réminiscences de théâtre.*

Tout ce règlement est à lire. Nous espérons que MM. les membres du clergé tiendront note des ordonnances pontificales.

\* \* \*

Sujet de style proposé aux élèves de rhétorique (dernier concours général).

« *La générosité d'argent est facile : il n'y a qu'à être riche pour en avoir, mais c'est celle qui ne coûte pas un sou, la générosité de l'âme, qui est estimable.* »

Le *Patriote* demande le nom de l'auteur; nous demandons sa tête, à supposer que l'auteur d'une pareille énormité ait une tête.

\* \* \*

Jolie boutade de Maurice Dewulf, cueillie dans la *Revue néo-scolastique* :

« Pour certains auditeurs, la musique n'est pas de l'art, mais un voluptueux excitant. Ainsi, on rencontre des personnes qui, au dessert, éprouvent le besoin d'entendre un morceau de musique pour se faciliter la digestion. »

« Dans les dîners d'hommes, lit-on dans le *Journal des Goncourt*, il y a une tendance à parler de l'immortalité de l'âme au dessert. » Est-ce pour une raison analogue? Nous demandons une réponse philosophique, néo-scolastique ou autre.

\* \* \*

M. C. Lemonnier nous a cruellement fait expier, lors de l'inauguration du monument de Ch. Decoster, le beau discours qu'il prononça cet hiver pour G. Eekhoud. Les symbolistes présents auront rencontré là matière à allégorie, par exemple : « L'Obscurité haranguant la Lumière! » Heureux Decoster qui n'entendait pas.

\* \* \*

A R..., qui nous mande ce qu'il faut faire pour devenir académicien.

Il faut lire l'*Almanach royal*.

« L'académie — *γ est-il dit* — est divisée en trois classes. La première classe... La deuxième classe (*celle des lettres*)... La troisième classe... Chaque classe est composée de trente membres. Elle compte, en outre (*ne pas lire en outres*), dix correspondants régnicoles (*prononcez suivant Litré : règh-ni-ko-l'*).

Pour devenir membre, il faut être Belge ou naturalisé Belge, d'un caractère honorable et auteur d'un ouvrage important relatif aux travaux de la classe. »

Récapitulons :

1<sup>o</sup> Belge ou naturalisé Belge.

2° D'un caractère honorable. — Voilà qui devient moins précis. Pour en savoir plus long, ouvrez votre dictionnaire. Honorable : qui mérite d'être honoré. Honorer : rendre honneur. Honneur : estime glorieuse. J'espère que c'est clair. Passons.

3° Auteur d'un ouvrage important relatif aux travaux de la classe.

Ouvrage important. — Servons-nous, pour l'explication de ce nouveau mystère, de la méthode qui vient de nous réussir si admirablement ci-dessus.

Important : qui importe. Importer : avoir de l'importance. Importance : état de ce qui importe. A la bonne heure ! C'est franc, au moins.

Les travaux de la classe. — Tout ce que nous avons pu savoir, concernant ces travaux, est condensable en cette phrase, que nous extrayons de l'*Almanach royal* : « Les vacances de l'Académie commencent après les séances du mois d'août et finissent le 20 septembre. » Les travaux... c'est tout le reste, car, suivant la définition de Molière : Tout ce qui n'est pas prose est vers et tout ce qui n'est pas vers est prose, on doit légitimement conclure : Tout ce qui n'est pas vacances est travaux.

Si on remplit ces trois conditions fort simples, on devient — ou plutôt on est susceptible de devenir — académicien.

Quant on l'est, eh bien on l'est ! et on a le droit de porter l'habit couleur martin-pêcheur, que nous avons décrit dans notre dernier numéro (page 123). Rappelez-vous : épée facultative ! Un siècle plus tôt, on aurait ajouté : perruque obligatoire.

\* \* \*

Au pilori !

Un de nos lecteurs nous envoie, pour notre Salle des horreurs, une image religieuse absolument stupéfiante, qui porte cette marque : N° 1. *Bonamy, éditeur pontifical à Poitiers.*

Cette gravure en taille douce est intitulée : *La Chaîne*. Elle est agrémentée de cette inscription extraite, au dire de l'éditeur pontifical, du psaume ix : *Qui pourra pénétrer dans la maison du Seigneur ?*

L'image représente un parvis tapissé de croix, et d'un style particulier à Bonamy (comme le verset de son psaume fantaisiste). Au centre de ce parvis ou de cette cour s'aperçoit une colombe, les ailes étendues, désireuse d'entrer... on ne sait où, vu l'absence de porte, mais immobilisée dans cette fâcheuse posture par diverses chaînes passées autour du cou. Une de ces chaînes la rattache à un cochon — quel réalisme admirable — qui grogne là paisiblement, la queue en vaille.

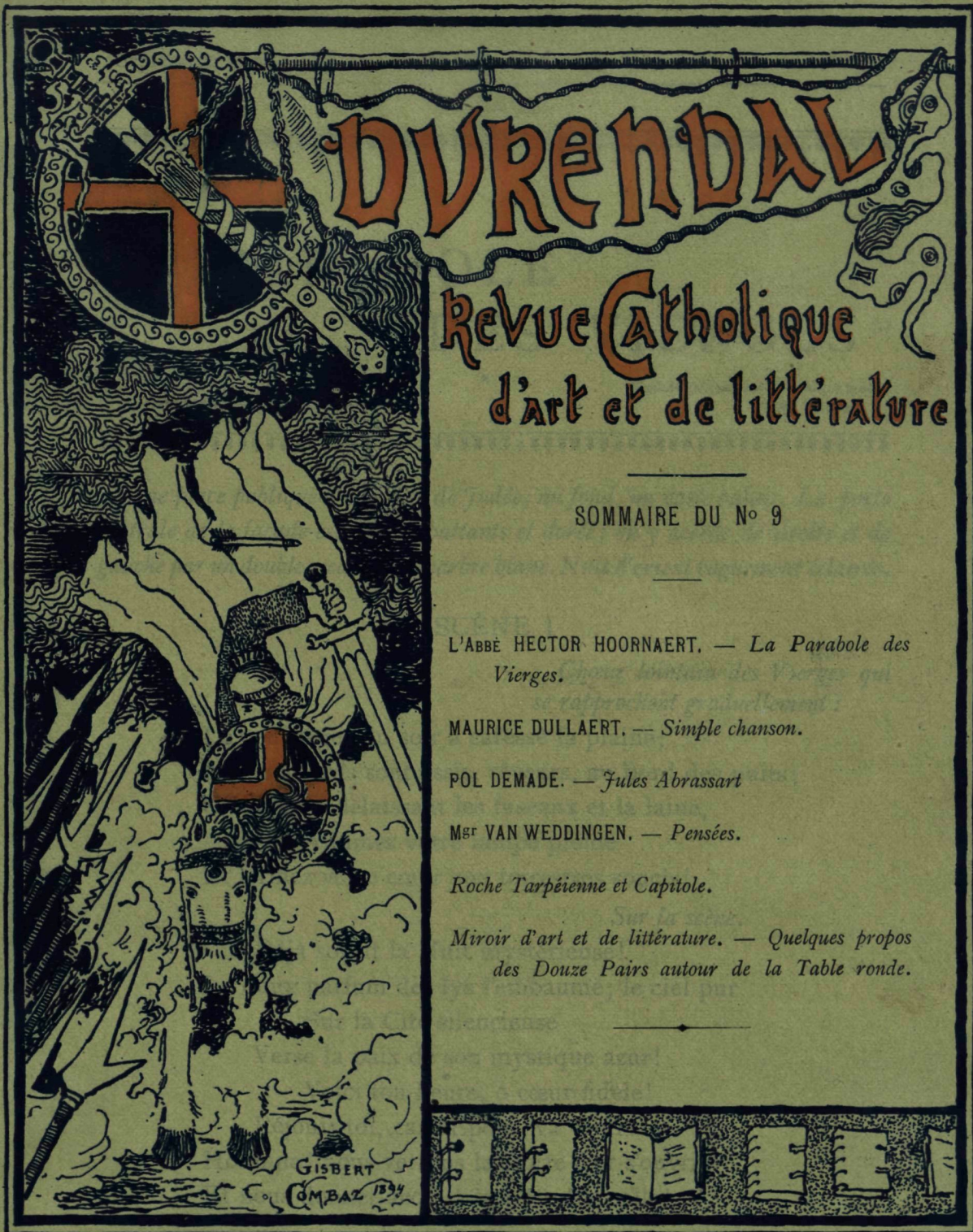
Au verso, une prose quelconque, sortie, comme la colombe et le cochon, des ateliers de Bonamy, nous apprend que le parvis énigmatique est : *Le vestibule sacré*, et que la colombe enchaînée « *marche à grands pas vers les demeures intimes du palais dont elle a déjà franchi le seuil.* »







SEPTEMBRE 1894



# DU REN DAL

REVUE Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 9

L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT. — *La Parabole des Vierges.*

MAURICE DULLAERT. — *Simple chanson.*

POL DEMADE. — *Jules Abrassart*

MGR VAN WEDDINGEN. — *Pensées.*

*Roche Tarpéienne et Capitole.*

*Miroir d'art et de littérature.* — *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

J. Van  
Cottaur  
BRUXELLES





---



---

# LA PARABOLE DES VIERGES <sup>(1)</sup>

A M<sup>me</sup> JULES HOORNAERT-SOENENSVigilate quia nescitis diem neque horam.  
SAINT MATHIEU.

---

*Une place publique d'une ville de Judée; au fond, un vaste palais. La porte centrale de la façade est à deux battants et dorée; on y accède de droite et de gauche par un double escalier de marbre blanc. Nuit d'orient vaguement éclairée.*

## SCÈNE I

*Chœur lointain des Vierges qui  
se rapprochent graduellement :*

Le vent léger du soir a caressé la plaine;  
Les vieillards sont assis, rêveurs, au bord des puits;  
O Vierges! délaissant les fuseaux et la laine,  
Allumez votre lampe pleine  
Et fermez votre cœur aux terrestres soucis!

*Sur la scène.*

Déjà sourit la Nuit mystérieuse!  
Le doux parfum des lys l'embaume; le ciel pur  
Sur la Cité silencieuse  
Verse la paix de son mystique azur!  
Voici ton heure, ô cœur fidèle!  
Réjouis-toi, car l'Époux va venir!  
Hosanna! nous verrons la Porte d'or s'ouvrir  
Et nous donner accès à la Fête éternelle!

---

(1) La musique de cette scène lyrique a été écrite pour voix et grand orchestre par M. Joseph Ryelandt.

*Les Vierges sages, vêtues avec simplicité, se groupent du côté droit de la scène; Les Vierges folles, vaniteusement parées, du côté gauche. Les premières portent un vase d'huile.*

LES VIERGES SAGES

Symboles des cœurs vigilants,  
 Parlez pour nous, lampes d'argile;  
 Annoncez à l'Époux nos travaux diligents  
 Qui n'ont point rencontré la minute inutile!  
 Parlez pour nous, lampes d'argile,  
 Parlez pour nous, lampes du saint labeur,  
 Lampes de notre joie et de notre douleur  
 Dont le regard confond la nuit hostile!  
 Baume onctueux que le cœur pur distille,  
 Huile de la ferveur,  
 Coulez, coulez dans nos lampes d'argile  
 Et brûlez devant le Seigneur!

Brûlez jusqu'à la dernière heure,  
 Faites le jour sur le chemin mauvais,  
 Eclairez-nous jusqu'à l'heure de paix  
 Où l'Époux sourira dans sa blanche demeure!  
 Nous l'attendons, Il va venir!  
 Voici ton heure, ô cœur fidèle!  
 La Porte d'or devant nous va s'ouvrir  
 Et nous donner accès à la Fête éternelle!

LES VIERGES FOLLES

Vierges, nos sœurs,  
 Pourquoi charger vos bras de ce vase inutile?  
 Ne craignez point de manquer d'huile  
 Pour marcher au devant de l'Époux de nos cœurs!

Portant d'un doigt léger notre lampe d'argile,  
 Plus légères que vous,  
 Nous irons en chantant au devant de l'Époux !  
 Le nard a parfumé nos jeunes chevelures  
 Et l'antimoine assombrit nos sourcils ;  
 Des paillettes d'argent constellent nos ceintures  
 Que rehausse l'éclat verdâtre des béryls...  
 Les plis amples et purs de nos robes de laine  
 Sont blancs comme nos doigts vierges de tout travail ;  
 Et sur nos cous fardés, fières comme des reines,  
 Nous sentons frissonner le luxe du corail !  
 Comme nous, ô nos sœurs, parfumez votre tête,  
 Etalez la splendeur de vos robes de fête,  
 Car bientôt, devant nous, la Porte va s'ouvrir !

Votre joie est trop soucieuse ;  
 Quel mal peut-il nous advenir,  
 Puisque voici la Nuit heureuse,  
 La douce Nuit où l'exil doit finir ?  
 Libres de tout poids inutile,  
 Craintives sœurs, imitez-nous ;  
 Ne soyez point la vassale servile,  
 Si vous voulez plaire à l'Époux !

LES VIERGES SAGES

Fermez vos bouches imprudentes,  
 Vierges, nos sœurs !  
 Chères imprévoyantes,  
 Veillez et redoutez les célestes rigueurs !  
 Nous avons repoussé les vaines impostures,  
 L'antimoine et le fard ;  
 Mais nos cœurs caressés par le divin regard  
 Dépassent en blancheur les laines les plus pures.

Ils sont tels qu'un jardin fermé  
 Qu'une fontaine arrose;  
 Ils sont tels qu'un arbuste ombreux et parfumé  
 Où la colombe en roucoulant se pose!  
 O nos sœurs, redoutez le retard de l'Époux!...  
 Voyez, voyez comme la flamme  
 De votre lampe épuise l'âme!  
 Dans une heure, comment l'alimenterez-vous?...  
 Le Seigneur n'admettra que les Vierges fidèles  
 Dont les lampes auront des flammes immortelles!

## LES VIERGES FOLLES

La prévoyance est un fardeau;  
 Nos cœurs seront légers à l'heure de la fête!

## LES VIERGES SAGES

Grâce à l'ennui de ce fardeau,  
 Nos lampes brûleront à l'heure de la fête!  
 Ne vous abusez point, ô sœurs! Nulle clameur  
 N'annonce encor l'approche du Seigneur.

## LES VIERGES FOLLES

*Etourdies depuis un moment par une  
vague somnolence.*

Reposons-nous; elle est longue, la veille!  
 Nos lampes brûlent à merveille;  
 Nous n'avons nul fâcheux pressentiment;  
 L'Époux ne peut tarder, dormons discrètement.

## LES VIERGES SAGES

Que le repos nous prépare au mystère;  
 Qu'un sommeil léger nous soit salutaire.  
 Lampes, qui parlerez pour nous,  
 Epiez dans la nuit l'approche de l'Époux.

*Somnolence des Vierges sur les degrés de marbre, suivie de sommeil. Interprétation symphonique de leurs rêves. Les lampes des Vierges sages baissent; celles des Vierges folles s'éteignent. A la fin de l'intermède, on entend une clameur qui annonce dans le lointain l'arrivée de l'Époux. Les Vierges sages se dressent les premières en toute hâte.*

## LES VIERGES SAGES

Les lampes ont baissé!  
Ranimons leur éclat par la force de l'huile!  
L'Époux vient!

*Elles versent de l'huile dans leurs lampes.  
Les Vierges folles s'éveillent à leur tour.*

## LES VIERGES FOLLES

Que s'est-il passé?  
Voici que fume une mèche inutile  
Dans nos lampes tantôt brillantes de clarté!  
Ah! montrez-nous votre bonté,  
Sœurs de nos cœurs, montrez-vous secourables!  
Un peu d'huile! Un peu d'huile!

## LES VIERGES SAGES

Hélas! sœurs lamentables,  
Sœurs folles, l'Époux vient! Courez chez les marchands!  
Nous ne pouvons tarder d'escorter de nos chants  
Le Rédempteur en sa grandeur royale.

*Elles sortent par la droite.*

## LES VIERGES FOLLES

Imprévoyance fatale!  
Hâtons-nous! Hâtons-nous!

*Elles sortent par la gauche.*

## SCÈNE II

*La scène reste un moment vide; puis, dans le lointain d'abord, s'élève l'Ode de joie du cortège nuptial qui conduit l'Époux à la demeure de l'Épouse.*

Sa majesté comme un soleil rayonne  
 Sur le lac bleu de nos humbles vertus;  
 La pourpre est sur ses mains, la pourpre le couronne,  
 Ses yeux ont la douceur des mystiques lotus!  
 Elles sonnent plus haut, ses paroles royales,  
 Que tympanons et que cymbales;  
 La jubilation accompagne ses pas!  
 Des parfums plus exquis que myrrhe et cinnamome  
 L'entourent de leur frais arôme  
 Et grisent les cœurs délicats  
 Des Vierges liliales  
 Qui portent devant Lui leurs lampes triomphales!  
 Los à l'Époux triomphateur,  
 Terrible comme un char de guerre  
 Et doux comme le faon du vallon solitaire!  
 Los à l'Épouse du Sauveur!

## L'ÉPOUX

De vos lampes j'ai vu briller la flamme claire;  
 Vous étiez là, lorsque je suis venu!  
 Suivez-moi hors du temps ~~au paradis~~ stellaire  
 Où vous boirez à même un bonheur inconnu!  
 O roses de Saron, roseaux aromatiques!  
 Vases d'or pleins de nard et de myrrhe mystiques,  
 Lys au cœur virginal,  
 Venez et parfumez mon festin nuptial!

## LES VIERGES SAGES

Signal de la vendange et des corbeilles pleines,  
 Vous nous êtes plus doux que le chant des fontaines  
 Dans le désert blanc de soleil!  
 Mes sœurs, buvons le vin vermeil,  
 Le vin des vignes rédemptrices,  
 Dans l'or splendide des calices  
 De l'immuable éternité!

## SCÈNE III

*La Porte d'or s'ouvre d'elle-même; l'Époux, suivi des Vierges sages, entre dans la salle du festin qui projette une vive clarté sur la scène. Au moment où la Porte se referme, les Vierges folles entrent par la gauche, effarées, les cheveux en désordre; leurs lampes brûlent.*

## LES VIERGES FOLLES

O ce bruit dans la nuit pleine d'anxiété!  
 Est-ce le choc de la porte massive  
 Qui rejette aux tourments notre chœur exilé!  
 Minute affreuse et décisive!  
 O frisson du bonheur, à jamais envolé,  
 Ne glacez point nos corps d'une folle épouvante!  
 Un espoir en nos cœurs traîne encor, désolé!  
 Frappons! Attendrissons la Justice clémente!

*Elles frappent de temps en temps à la Porte,  
 jusqu'à la fin de la scène.*

Ouvrez, Seigneur! par pitié! par pitié!  
 La solitaire nuit au dehors est terrible,  
 La nuit de votre inimitié!  
 Ne soyez point pour nous le roc inaccessible  
 Qui barre la vallée exquise du repos!



Ouvrez! ouvrez! Nous ferons pénitence  
 Pendant mille ans dans les plus durs travaux!  
 Donnez-nous seulement une vague espérance,  
 Un mot consolateur, un seul, et nous irons  
 Fouler sous nos pieds nus l'horreur des scorpions!  
 Et nous boirons du fiel, et, couvertes de cendre,  
     Pâles, l'on nous verra descendre  
 Dans l'opprobre et le deuil et la honte et le sang,  
 Pour retrouver, Seigneur, notre cœur innocent!  
     Ouvrez, ouvrez! Notre poing saigne!  
 Pitié! pitié! Que votre grâce daigne  
 Arracher notre cœur, hagard, épouvanté,  
 A l'horreur de la noire et morne éternité!

~~SCÈNE IV~~

*L'Époux paraît sur le seuil; l'éclat de sa majesté fait reculer les Suppliantes.*

L'ÉPOUX

~~Je ne vous connais pas! Dans la Nuit éternelle,  
     La glaciale nuit,  
     Restez, troupe infidèle!  
 Votre bonheur est à jamais détruit!  
 Lorsque je suis venu, votre flamme était morte;  
 Votre cœur n'avait point l'huile de la ferveur  
 Et vous n'étiez pas là, lorsque j'ouvris la porte  
 De la salle où sourit l'Épouse du Sauveur!  
     Retirez-vous, troupe infidèle,  
 Je ne vous connais pas, ô Vierges de la Nuit!  
     Votre bonheur est à jamais détruit!  
 Frissonnez à jamais dans la honte éternelle!~~

*L'Époux rentre et la Porte se referme avec bruit.*

~~SCÈNE V~~

## LES VIERGES FOLLES

Trop tard! Trop tard!  
 Les gardes ont fermé les portes de la ville  
 Et bandent dans la nuit leur arc sur le rempart!  
 Trop tard! Trop tard!  
 Fuis dans l'ombre, remords de nos lampes d'argile,  
 Rien ne peut expier votre fatal retard!  
 Trop tard! Trop tard!  
 Plongeons-nous dans la mer de la douleur stérile.  
 Pour des temps éternels, la Nuit est notre asile,  
 Trop tard! Trop tard!

*Les Vierges désespérées tombent étendues sur les degrés qui mènent à la Porte. Les lampes se brisent et s'éteignent, la nuit s'épaissit et dans le grand silence des Voix heureuses chantent :*

## CHŒUR DES BIENHEUREUSES

Flammes d'Amour et Paix sereine,  
 Baume enivrant des jours sans fin,  
 Saturez-nous de Gloire souveraine,  
 Nous, les admises au Festin!  
 Tous les liens sont brisés, voici la délivrance!  
 Hosanna à l'Époux!  
 Les Reines de la Vigilance  
 Goûtent un miel ineffablement doux!  
 Hosanna aux Splendeurs de la Demeure immense!  
 Hosanna! Hosanna à l'ineffable Époux!

*Rideau.*

HECTOR HOORNAERT.



## SIMPLE CHANSON

*Je t'aime, enfant radieuse  
Qui fus douce à l'exilé!  
Tes baisers m'ont consolé,  
Laisse-moi te faire heureuse.*

*Je ne t'offre, ô vierge, rien,  
Pour que s'enchanter ta vie,  
De ce que la foule envie,  
Rien, et tu l'en doutes bien.*

*Mais le seul don que réclame  
La candeur de ton aveu,  
Je te l'apporte, ce peu  
Qui vaut tout au monde, une âme ;*

*Ma pauvre âme que voilà,  
Si lasse encore des routes,  
Et qui se sauve en toi toute.  
Je te la donne, prends-la.*

*Je t'aime, enfant radieuse  
Qui fus douce à l'exilé!  
Tes baisers m'ont consolé,  
Laisse-moi te faire heureuse.*

1893.

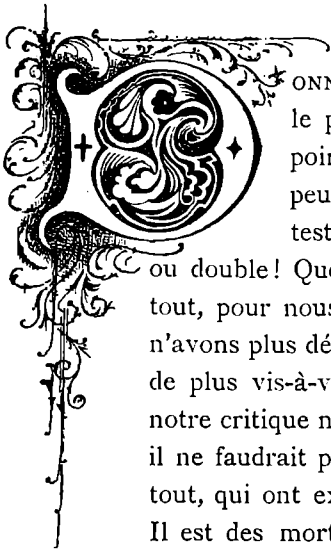
MAURICE DULLAERT.



## JULES ABRASSART

Poésies : **Les Ailes de la lyre**, t. I et II. — **Hexameron poétique belge**, t. III. — **Les Mandragores**, t. IV. — **La Vie aimante**, t. V. — Précédées d'une préface de M. Ferdinand Loise, de l'Académie royale de Belgique.

Ecrit pour la consolation de ceux  
qui ont le vers solitaire.



ONNER au public, d'un coup, cinq volumes de vers, et sous le patronage d'un académicien encore, voilà qui n'est certes point banal. Qu'on fouille l'histoire littéraire, on trouvera peu d'exemples d'une telle bravoure. Car c'est crâne, incontestablement, ce défi jeté à la gloire : A nous deux, quitte ou double ! Quel dommage que ce soit une crânerie posthume. Après tout, pour nous, critique, il est préférable que l'auteur soit mort, nous n'avons plus désormais à nous soucier de l'homme, et c'est autant d'aise de plus vis-à-vis de l'œuvre. Si même, comme nous le prévoyons, de notre critique naissait, envers l'auteur défunt, quelque irrespect littéraire ; il ne faudrait pas nous en vouloir : ceux-là seuls, sont responsables de tout, qui ont exposé Jules Abrassart, en donnant son œuvre au public. Il est des morts qui demandent impérieusement à dormir et c'est un grave manquement, au respect qu'on leur doit, de les réveiller... pour leur faire écouter un morceau de critique qu'autrement ils n'eussent pas entendu.

\* \* \*

Du moment qu'il s'agissait d'un homme de lettres défunt, uniquement défunt, on pouvait prévoir que l'Académie donnerait, et Elle a donné, rassurez-vous. Nos académiciens ont toujours montré une excessive prédilection pour les morts, il faut qu'ils soient absolument affamés par plusieurs années de jeûne (Prix quinquennal) pour oser porter la dent sur un vivant ; littérairement, ces messieurs sont nos hyènes : ils déterrent ! Ce qui était moins presumable cependant, c'est que, cette fois encore, on utiliserait M. F. Loise ; non que M. Loise soit le plus malhabile en l'espèce, mais, au contraire, parce qu'il est, sinon le premier, au moins un des premiers sujets. Et puis, on savait l'honorable académicien déjà fort occupé. M. Alphonse du Prat de Lamartine l'a depuis longtemps accaparé, pour l'ornemen-

tation de son tombeau. Ce n'est un mystère pour personne que M. Ferdinand Loise est l'ombre de l'ombre de Lamartine, si pas son ombre elle-même. Pauvre Lamartine, te voilà donc dans la situation de Pierre Schlemihl : l'homme qui a perdu son ombre, lâché pour Abrassart, hélas !

Donc, c'est M. Ferdinand Loise, l'académicien, qui préfacie les œuvres poétiques de Jules Abrassart... Dès le seuil, on perçoit une vague odeur de boutique, comme si on allait entrer tout de suite chez un épicier (déjà !).

« Le public belge s'est habitué, dit M. Loise, à n'attacher de prix en poésie qu'à *la monnaie* frappée au coin de France. C'est d'ailleurs la faute de la presse, qui n'a d'écho que pour *la marchandise* de provenance parisienne. Où sont les journalistes qui s'occupent sérieusement de *nos productions indigènes*? » Comment trouvez-vous cet académicien qui compare la poésie de J. Abrassart au billon étranger tant décrié, ou encore à la mélasse et à la moutarde indigènes ! nationales, monsieur ! Dites ?

Voici ce que je lis dans une note émanant de la famille du défunt : « M. Loise, l'éminent auteur de *l'Histoire universelle de la poésie*, membre de la classe des lettres de l'Académie royale, a bien voulu faire aux œuvres les honneurs d'*une étude dont nous avons le droit d'être fiers*. » Ne disons rien, soyons fiers... Mais à la place du défunt, je demanderais à qui de droit l'unique minute indispensable pour revenir et casser mon cercueil sur la... tête de l'homme à la préface.

Ne nous arrêtons pas à cet incident. — « Que la jeunesse, comme dit l'honorable académicien, sensible à la beauté et aux séductions de la parole, apprenne à connaître ceux qui ont *travaillé à faire éclore en elle les beaux sentiments et les nobles pensées en s'appliquant à les orner de tous les prestiges de la forme*. » C'est en ces termes de banale rhétorique que le préfacier annonce : Jules Abrassart ! Puis il biographie. A dix ans, l'enfant « commençait à griffonner des vers : imitations de Virgile et d'Homère, d'après Delille et M<sup>me</sup> Dacier. » Abrassart sut bientôt en entier une foule de choses : *Esther Athalie, l'Art poétique de Boileau*, etc., etc. Je passe une infinité de détails pour en arriver au principal : au poète.

« Le poète, déclare M. F. Loise, a des accents qui sont bien à lui, et sa poésie reste dans l'idéal sans sortir de la réalité. » On se demande, avec effroi, ce que serait un poète qui aurait des accents qui ne seraient pas à lui, et on demeure confondu de la bizarre situation de cette poésie, qui pontifie dans le salon sans sortir de la cuisine. Je signale ce cas d'ubiquité à l'Académie, la priant de ne pas user de rigueur envers M. Loise...

Abrassart fut tout un temps silencieux ; ce silence bien innocent inquiète beaucoup le biographe : « Maintenant, dit-il, le poète, tout entier à ses devoirs de professeur, d'abord, d'époux et de père, ensuite, semble avoir *déserté la muse, qui reste muette*

pendant seize ans. » Malheureusement, ce silence ne dura pas, et, sous la conduite de M. Loise, nous retrouvons le poète « sur les champs de bataille de l'art ».

C'est ici que la préface devient exquise. Elle nous montre le poète dans des concours : où il triomphe successivement sur 275, 600, 462, 489, 529 concurrents... Je me sens la chair de poule à l'aspect de ces chiffres fantastiques, et vous ?

M. Loise, au contraire, garde au milieu de ses massacres poétiques une imperturbable sérénité ; mais qu'est-ce que je dis là, il chante, il exulte... Entendez :

« M. Jules Abrassart est artiste, poète, législateur, virtuose lyrique, maître en vers, chef d'école de la métrique musicale dans la poésie française ; ses œuvres vont survivre et Dieu, sans doute, aura jugé que l'auteur était digne de prendre place parmi les esprits célestes qui ont mission de chanter ses gloires... » Nous voilà menacé des œuvres de J. Abrassart pour le temps et l'éternité... Qu'est-ce que de nous ! dirait Bossuet.

\* \* \*

Après la préface, les œuvres ! Il est bon de savoir de quoi nous sommes menacés.

J'ai dit que cinq volumes avaient été publiés, d'un seul coup, audacieusement. Ils appartiennent désormais à la critique, et j'ai le droit de dire ce que j'en pense ; tout ce qu'on peut exiger de moi, c'est que j'examine en toute conscience et que je me prononce en toute sincérité.

J'ai lu les mille pages de ces cinq volumes et je les trouve pour les trois quarts absolument médiocres. Il y avait d'Abrassart un volume, *un seul*, à donner au public en réunissant sous un titre, fut-ce celui de transcriptions rythmiques, les magnifiques traductions que le poète avait faites des poèmes de Schiller, de Goethe, de Heine, etc. Ce livre-là, allégé par exemple de la ridicule préface de M. Loise, m'eut paru très beau et digne, sans restriction aucune, de tous les suffrages.

Elles sont vraiment jolies et chantantes ces transcriptions rythmiques, comme les appelle l'auteur. Elles dénotent une habileté de main merveilleuse.

Ce volume-là, composé d'extraits des tomes I et II actuellement intitulés : *Les Ailes de la lyre*, m'eut trouvé enthousiaste... Quant au reste de l'œuvre, j'ai bien le regret de devoir le dire, imitant de Loise le style épicier : *je n'en donne pas quatre sous*, ce qui fait moins d'un sou le volume !

On l'a dit déjà, ce sont des vers honnêtes, probes, souvent bien tournés, mais d'une poésie banale, vieillotte et, pour tout dire, ennuyeuse et conventionnelle. Le dernier numéro de *Durendal*, sous le titre : *Trouvailles d'un pêcheur de perles*, contenait quelques échantillons de cette poésie. Rien ne me serait plus facile que d'étaler ici toute une vaste collection de ces cocasseries littéraires, ces cinq volumes en fourmillent. Mais à quoi bon ?

Je crois cependant de mon devoir d'appeler l'attention des éditeurs graves sur l'énorme bouffonnerie de certaines pièces. Je citerai notamment, dans le tome III : *Hexameron*, le *Debout, peuple!* cantate d'un beau dix-huit cent trentisme composée pour l'inauguration de la statue de Sylvain Van de Weyer :

« Toi qui de loin, dans Albion,  
Sus préserver d'indignes pièges,  
Les premiers élans du Lion. »

Allez lire ces vers, place de la Gare, à Louvain, et si vous n'entendez rire les pavés, venez me le dire.

On a publié également dans le tome IV, étiqueté : *Les Mandragores*, une série de... oserais-je rapporter le fait? une série de *Cartes postales* et de *Nouvelles cartes postales* absolument uniques, je pense, dans les Annales de la poésie. (Quelle bonne fortune pour l'auteur de l'*Histoire universelle de la poésie!*) J'ai compté neuf de ces cartes, à la file... neuf, une pour chaque cœur des anges (voir plus haut).

Le tome V : *La Vie aimante*, renferme cet amour de sonnet : *La peur des armes à feu*, qui a paru dans notre numéro du mois d'août.

« Quand l'enfant s'aperçut qu'on tendait... à la cible. » Souvenez-vous.

\* \* \*

Mais, c'est assez s'occuper « de nos productions indigènes », il est temps de conclure, si déjà le lecteur ne s'est donné cette peine.

M. Jules Abrassart, dans un sonnet intitulé : *Feu follet*, inséré dans le tome IV de ses œuvres : *Les Mandragores*, écrit :

*Sur ma parole,  
Tout ce que j'écris là n'a pas le sens commun.*

Ce partiel jugement de l'auteur, étendu à ses œuvres entières, nous paraîtrait excessif; tout au plus pourrait-on l'appliquer à la préface de M. F. Loise et aux trois quarts de l'œuvre. Il faut faire l'exception que j'ai dite en faveur des traductions.

En somme, nous avons un *beau traducteur de plus...* qui n'existerait pas si Goethe, Schiller et quelques autres ne s'étaient donné la peine de naître avant lui.

Mais *un poète?* Je réponds : *non.*

P. DEMADE.



## PENSÉES

LES classes publiques s'ouvrent à toute sorte d'intelligences. Pour ces auditoires mêlés, *les élévations éloquentes, les larges synthèses* où un penseur résume ses hautes pensées, ses doutes discrets, les faiblesses des démonstrations courantes, n'éveillent qu'un moindre intérêt. Ce ne sont pas les disciples seulement qui trouveraient cela insipide, peu pratique : le digne homme, aussi, qui a charge de gloser sur le texte, et parfois ne l'entend pas très bien, proclame que *toute cette littérature n'est d'aucun profit*. Des écrits d'ordonnance pédagogique, conçus dans une forme claire, mis en livres, chapitres et paragraphes : voilà la discipline *adusum scholarum* ! Très souvent l'ordre apparent n'est qu'un mensonge, la lucidité un piège, et le *béat manuel*, qui promettait la doctrine, *une sorte de table des matières contenant des étiquettes à vide...* Ce qui reste vrai, c'est qu'auprès de la foule des écoliers — et parmi ceux-ci ne faudrait-il pas ranger nombre de maîtres ? — *les œuvres littéraires obtiendront toujours une faveur excessivement restreinte...* Les esprits médiocres forment la majorité et ce sont les majorités qui font loi, dans les écoles comme ailleurs. Qui donc a défini le maître, un homme en général instruit, habile à réduire la matière au minimum supportable, à un encéphale moyen ? Celui-là a bien défini ! L'on trouvera peut-être que c'est une méthode défectueuse que de subordonner à ce point l'enseignement à tous ses degrés aux capacités ordinaires, et que ce procédé, pour être commode aux *docteurs en routine*, mène au sacrifice des *intelligences d'élite*. Cela paraît fort plausible, mais ainsi va cette planète étrange ! Le plus curieux des livres serait l'histoire critique de l'enseignement public : on y verrait la part que *la convention et l'esprit de coterie* exercent encore ici-bas, et sans doute y exerceront dans les siècles des siècles !

M<sup>SR</sup> VAN WEDDINGEN.





\*\*\*\*\*

## Roche Tarpéienne et Capitole

—

**Lourdes**, par EMILE ZOLA. — Chaque fois que cet immonde Zola publie un volume nouveau, les catholiques lui font l'honneur et la réclame des plus retentissantes discussions. Tout le monde s'en mêle, depuis le plus humble saute-ruisseau littéraire jusqu'à des prélats comme M<sup>gr</sup> Ricard et M<sup>gr</sup> de Harlez. Jamais pareil honneur ne fut concédé par la critique bien pensante, mais mal agissante, à des écrivains catholiques. *Ceux-là*, on les déporte vers les Sibéries de l'enthousiasme ou dans les Saharahs de l'admiration...

Je n'imiterai pas mes confrères et ne dirai rien de ce *Lourdes*, de Zola, mais il m'a paru plaisant, et d'une ironie supérieure, de réunir ici deux ou trois critiques venues à Zola de ses amis littéraires.

« Le livre de Zola, dit l'*Echo de Paris* (29 juillet 1894), est un ouvrage qui donne envie de se gratter. On éprouve, en parcourant ces pages, de vagues démangeaisons. L'imagination aidant, on croit voir ramper et vous grimper au corps des myriades de parasites taquins sortis des pages de ce livre. Ah! ce Zola est un si grand remueur de foulos, et il rend avec tant de force la migration des masses! »

La *Plume* (du 15 août) n'est pas moins cruelle : « La nature de M. Zola, dit-elle, est grossière, vulgaire, ravalée à des visions insignifiantes et photographiques d'un œil en quête de laideur et à la recherche des côtés difformes de l'individu. »

En voulez-vous encore? Voici ce que dit M. T. de Wyzewa dans la *Revue bleue* (4 août) : « *Lourdes* est un mauvais roman, plus pesant, plus étouffant que pas un de la série des Rougon-Macquart. C'est un roman si mauvais que je ne vois même personne à qui il puisse plaire, ni les croyants ni les incroyables, ni les réalistes ni les idéalistes. Il déplaira surtout à ceux qui demandent qu'un roman les émeuve, car il n'y a point de trace dans *Lourdes* d'une émotion vraie, et jamais M. Zola n'avait écrit un roman qui sentit davantage la facture, le procédé, je dirai même la hâte d'en avoir fini. Oui, c'est un mauvais roman. »

Enfin, ce mot de Zola lui-même, s'il vous plaît (Conversation avec Charles Morice, *Journal*, 20 août 1894) : « La beauté! je ne sais pas ce que c'est. La vie! parlez-moi de la vie! Je ne me suis jamais soucié de l'esthétique. J'écris mal? Qu'est-ce que ça me fait, si j'écris vivant. »

Le tirage du volume a pourtant dépassé les 100,000, dit-on! Qu'est-ce que ça prouve? Sinon que les sots depuis Adam sont en majorité.

P. D.

**L'Esprit chrétien et le patriotisme**, par LÉON TOLSTOÏ (Paris, Didier, prix : fr. 2.50).

« Pour délivrer les hommes des misères qui les étouffent : il suffit de ne pas mentir. » Ainsi parle l'auteur du livre, et donnant l'exemple, il dénonce au monde ce qu'il appelle *la duperie du patriotisme*. Tolstoï voit le patriotisme se résoudre en ces crises de haine, décorées du nom pompeux de guerres et de batailles, et il l'abomine comme un vice antichrétien et antisocial. Qui lui donnera tort? Quand le patriotisme commande la guerre, c'est-à-dire le meurtre en masse, il est aussi abominable que l'anarchisme qui prêche le meurtre isolé. On peut même dire que, s'il est une différence, entre le chef d'Etat qui signe une déclaration de guerre et le Caserio quelconque qui guette ce chef pour l'assassiner, la différence est à l'avantage de l'assassin détaillant. Dans un siècle ou deux (le Progrès est si lent!) les peuples, devenus enfin intelligents, se refuseront sûrement à se battre pour les beaux yeux des chefs d'Etat et qui sait, si par un retour de fortune, possible après tout, ils n'enverront pas à l'échafaud les princes ou les présidents de République qui avaient la monstrueuse prétention de les envoyer à la Grande boucherie des champs de batailles. Ce sera le premier acte du patriotisme vrai.

En ce temps-là, quelque part, au fond d'une bibliothèque, on découvrira peut-être ce livre de Tolstoï qui apparaît aujourd'hui comme violent, et quelque contemporain écrira : « Déjà vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un écrivain d'une extrême modération... » Peut-être encore qu'au lieu de découvrir l'œuvre de Tolstoï, ces hommes-là mettront au jour *Une Académie de fou*, de notre spirituel COOMANS. En effet, dans ce livre qui date de trente ou quarante ans, on rencontre déjà toutes ces idées actuelles de Tolstoï, ces idées qui faisaient écrire l'autre jour à Maurice Barrès : que Tolstoï était un *prophète religieux*. Voilà qui va dérider notre cher compatriote. Lisez, par exemple, de Coomans, ces pages intitulées : *Abus du patriotisme*. — *Le Patriotisme s'étend et s'éteint*. — *Il est tour à tour vertu et crime*. — *Définition du patriotisme exclusif*. — *Disparitions des petits patriotismes*, etc., etc. Coomans a autant, sinon plus, de philosophie que Tolstoï et il possède en plus de l'écrivain russe une bonhomie infiniment spirituelle. Tout Belge qui se pique d'aimer les choses de la Pensée doit avoir les œuvres de Coomans dans sa bibliothèque et, s'il les a, qu'il place, à côté, sur le même rayon, le présent livre de Tolstoï sur *l'Esprit chrétien et le patriotisme*.

P. D.



---

 MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE
 

---

 Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.
 

---

UN journal belge définit ainsi les menus : « Des objets artistiques parfois exquis, propres à ennoblir les labeurs de l'estomac. » On est prié d'expérimenter cette phrase sur le premier garçon d'hôtel qu'on rencontrera.

\* \* \*

C'EST aux femmes que l'Eglise doit *presque tous* ses grands hommes », écrit M. Kurth dans ses *Origines de la civilisation moderne*. Et les autres ! à qui les doit-elle ?

\* \* \*

ENCORE un ! Herr Doctor Herman Vierordt tient à marcher sur les traces des Francotte, des Nordau et autres insulteurs attitrés du Génie. Dans un article, paru tout récemment dans la *Neurologische Centralblatt*, l'éminent professeur dit vertement leur fait à quelques hommes... point vulgaires cependant. Vierordt range parmi les fous : Kant, à cause de certaine asymétrie crânienne ; Raphaël, comme brachycéphale ; Cuvier, hydrocéphalie manifeste ; Byron, pour malformations multiples ; Henri Heine, mort du tabes dorsalis ; Saint Paul, lequel fut épileptique (accès sur le chemin de Damas) ; Pierre le Grand, Napoléon I, Pie IX, tous épileptiques ; Rousseau, atteint de la folie des persécutions, etc., etc. *Stultorum numerus infinitus!* Nous nous demandons avec effroi si on ne ferait pas bien de mettre le nom de Vierordt sur la liste... et même d'effacer tous autres noms. C'est un phénomène d'observation clinique que les médecins aliénistes finissent tous par la folie.

\* \* \*

UN acte de vandalisme littéraire :  
 « Celui qui règne le soir dans les cités, et de qui relèvent tous les réverbères, à qui seul appartient de faire sur le trottoir la clarté ou l'ombre dense, est aussi le seul qui se glorifie de nous donner, selon qu'il lui plaît, de sérieux ou de ridicules lumignons. Soit qu'il allume les becs, soit qu'il les éteigne, soit qu'il communique l'étincelle au gaz ou qu'il la lui retire, il nous apprend nos devoirs d'une manière péremptoire et digne des intérêts de la Compagnie ; car, boutant la flamme, il nous

indique le système d'en user, comme il le fait lui-même, et il nous fait voir, en la soufflant, que toute la clarté des becs de gaz est empruntée et que, pour être à niveau de l'étage, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les citoyens, non point par des discours et par des paroles, mais par des effets et des exemples. *Vanum est vobis ante lucem surgere.* »

Il est à peine nécessaire de le constater : le respect s'en va, le respect est parti. Madame se meurt! madame est morte!

\* \* \*

DE Maurice Barrès :

L'homme capable de quelque philosophie prend l'habitude de mépriser les individus de qui il ne partage pas les idées, et de les mépriser au point que leurs injures soient inexistantes. *(Journal, 6 juillet.)*

Les hommes de haute culture font émouvantes les idées. Ils créent un état d'âme. Leurs paroles mettent des ondes vibrantes dans les foules, rendent possibles les grandes journées — et l'installation des petits hommes.

D'ailleurs, les petits hommes les paient en incompréhension.

*(Journal, 10 août.)*

\* \* \*

DEMANDEZ à un crapaud — écrivait cet infect Voltaire — ce que c'est que la beauté, le grand beau : il vous répondra que c'est sa crapaude. »

Le langage de Cicéron, parlant des choses de l'art et de la beauté, n'est guère plus sublime que celui du vieux satyre de Ferney. « *Nous méprisons ces futilités, — écrit-il, — nous les abandonnons aux peuples tributaires pour les consoler et les distraire dans leur esclavage... Ce sont des bagatelles bonnes pour amuser des enfants.* » N'est-ce pas qu'il traite bien les chefs-d'œuvre, le Prince... des Raseurs? C'est pourtant à ce joli personnage que fut confié le soin de mettre la dernière main, le vernis, à notre Education humanitaire! Heureusement que nous ne l'avons jamais gobé, le formidable bavard. Et nous ne sommes pas le seul.

Michel de Montaigne, dans ses *Essais* (Livre II, ch. x), dit tout carrément : « Sa façon d'écrire me semble ennuyeuse... je n'y treuve que du vent... ses discours languissent autour du pot...; ils sont bons pour l'eschole où nous avons loisir de sommeiller. »

J.-K. Huysmans est moins tendre encore :

« La langue verbeuse, les métaphores redondantes, les digressions amphigouriques du Pois Chiche, ne me ravissent point; la jactance de ses apostrophes, le flux de ses rengaines patriotiques, l'emphase de ses harangues, la pesante masse de

son style, charnu, nourri, mais tourné à la graisse et privé de moelles et d'os, les insupportables scories de ses longs adverbes ouvrant la phrase, les inaltérables formules de ses adipeuses périodes mal liées entre elles par le fil des conjonctions, enfin, ses lassantes habitudes de tautologie ne me séduisent guère. » (*A Rebours.*)

\* \* \*

LA lettre que M<sup>sr</sup> Ireland avait écrite à notre collaborateur M. P. Demade, à propos du roman et du théâtre, et que nous avons publiée dans notre numéro d'août, a fait le tour de la presse française et belge. *Le Figaro, l'Univers, la Liberté, le Monde, le Temps, le Journal des Débats, l'Union, la Métropole*, ont reproduit cette curieuse lettre, sur laquelle nous reviendrons quelque jour plus à loisir.

\* \* \*

IL nous a été donné d'entendre, lors du récent congrès international des catholiques, tenu à Bruxelles, deux magnifiques discours : l'un du D<sup>r</sup> Schaepmann, membre du parlement hollandais, sur l'Enthousiasme, — l'autre de M<sup>sr</sup> Keane, recteur de l'Université de Washington, à propos du congrès des religions de Chicago. Ces hommes de science, à côté desquels nous rangerons encore M. de Lapparent, professeur de géologie aux Facultés catholiques de Paris, ont parlé comme des orateurs-poètes.

\* \* \*

NOUS publierons prochainement : *Sainte Marie de l'Art*, esthétique du culte de la Vierge. Cette étude, due à la plume d'un croyant, qui est à la fois un poète et un philosophe, causera sans nul doute une certaine surprise par le monde des lettres catholiques, et son auteur, qui est à peu près inconnu aujourd'hui du public, pourrait bien ne plus l'être demain. — *Un appel aux artistes*, en vue d'un prochain Salon d'Art moderne. — *Une étude sur la douleur*, etc.









OCTOBRE 1894

# DU REN DAL

Revue Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 10

THOMAS BRAUN. — *L'Automne.*

EDMOND JOLY. — *Santa Maria dell' Arte.*

AUGUSTE ARNAUTS. — *Crépuscule.*

POL DEMADE. — *L'Avertissement inutile* (nouvelle).

*La Lanterne de Diogène* — de WILLIAM RITTER.

*Miroir d'art et de littérature.* — *Quelques propos  
des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

GISBERT  
GOMBART 1894



Fontaine  
Coffreur  
BRUXELLES





## L'AUTOMNE

*S*ous le ciel morne et las nous arrive l'automne,  
L'automne nous arrive et les bois se défeuilleent...  
Les feuilles dans les bois descendent monotones,  
Descendent aux chemins boueux qui les accueillent.  
Parfois, un coup de vent fait tressaillir les branches,  
Fait trembler les vieux nids où chantaient les aurores !  
Les aurores chantaient, jadis, et les pervenches,  
Les lys et les muguets que l'aurore colore,  
Fleurissaient aux jardins arrosés de lumière,  
De lumière tranquille, et douce, et printanière !...  
L'automne nous arrive et les oiseaux sauvages,  
Les oiseaux vers le Sud poussent leurs longues bandes,  
Poussent leurs corps transis vers les autres rivages,  
Les rivages meilleurs où d'or clair sont les landes.  
Ils laissent nos forêts s'engourdir sous les brumes,  
Nos forêts où le vert des feuilles s'atténue,  
S'atténue, et jaunit, et tremble, diminue,  
Cependant que les sarts aux coteaux roux s'allument,  
S'allument aux coteaux dénudés qu'ils enfument.  
La tristesse est aux champs dans les sillons humides,  
La tristesse est dans l'âme où les heures passées,  
Les heures de l'Été ramènent les pensées...  
Aux humides sillons trempent les épis vides.  
La terre où les moissons se déroulaient heureuses,

*Se déroulaient indéfiniment par les chaumes,  
La terre se laboure et, comme des fantômes,  
Les laboureurs marchant aux heures ténébreuses,  
Fouillent du soc de fer la terre bien-aimée!  
L'âme se désespère en cette mort des choses,  
Car elle a vu crouler les anciennes ramées.  
Oh! le lourd navrement des parterres sans roses...*

THOMAS BRAUN.



## Santa Maria dell' Arte

—  
ESTHÉTIQUE DE L'HYPERDULIE  
—

Dans la garde de Durendal, il y avait des  
reliques du vêtement de la Vierge Marie.  
(*Chanson de Roland.*)

A MADAME POL. DEMADE.



Le tapage forain du dernier livre de M. Zola est presque apaisé. Nous ne songeons pas à remuer ce cadavre : il ne vaut pas l'autopsie. Pourtant, il y avait le sujet d'une œuvre unique dans Lourdes. Là se trouve, en effet, la plus parfaite fleur d'idéal éclos au milieu de la plus parfaite civilisation matérielle. Le rapport de ces deux termes embrasse toute la vie naturelle et tout l'Au-delà. On ne nous a donné qu'une sorte d'œuvre de vulgarisation, de produit Jules Verne, où les renseignements d'un guide à Lourdes sont reliés par une affabulation enfantinement matérialiste. Du reste, le

dernier fidèle de Médan, Paul Alexis, a, peut-être, été le plus sévère critique. Les concessions de son apologie avouent, en effet, *l'œuvre de rapport, la maison-caserne au plan toujours uniforme*. Si on ajoute que l'ameublement est du faubourg Saint-Antoine, attristé encore de faux bibelots, nous aurons tout l'ouvrage.

En cette revue, tous, grands et petits, ont le culte de l'Art. Son unité y est symbole d'une autre, suprême. Peut-être est-ce le moment d'y étudier l'âme même de Lourdes, l'hyperdulie, le culte de la Vierge. La piété, la théologie, l'apologétique demeureront exclues de cette légère esquisse. Leur domaine auguste ne nous appartient pas; le côté artistique, seul, nous doit attirer.

\* \* \*

D'abord, LA VALEUR IDÉALE. Et peut-être quelques excuses ne seront-elles pas hors de propos. Le naturalisme est encore si proche, qu'on n'est guère accoutumé à reconnaître, dans les idées, les mêmes lois d'art que dans les sons, les couleurs, les formes. Les idées, pourtant, ont bien aussi cette vie esthétique qui s'affirme par la beauté, la laideur, les rapports de contraste et d'affinité, l'harmonie. Cherchons donc, au seul point de vue artistique, la valeur idéale de ce nom : Marie, la Vierge Mère de Dieu.

Pour apprécier le rayonnement qu'il jette en l'esprit, il faudrait étudier d'abord la valeur esthétique du mot principal, ce mot qui — oh bonheur des croyants! — est pour eux un nom, Dieu! La magnificence unique de ce nom renferme la somme idéale du parfait. Seul, tout ce qui est défaillance, mal, est exclu essentiellement par l'Être absolu et l'absolu Bien. Le simple penseur goûte ici, en volupté esthétique, quelque chose d'analogue à la *contemplation intuitive* des mystiques. C'est l'ivresse du Bien suprême entrevu. Ruysbroek en a poussé les cris splendides dans notre vieille forêt de Soignes, égalée, dès lors, aux radieuses thébaïdes.

Dans le titre de Mère de Dieu, le mot divin apparaît comme le soleil illuminant une transparente nuée. Cette valeur idéale n'exista

qu'en Marie. Les mythologies morcelaient le principal terme. Elles ont inventé des mères d'un Dieu; elles ignorèrent la Mère de Dieu. En Marie, pour la première fois, cette splendeur parfaite est proposée à l'Art.

Trouvons-nous ici l'éternel féminin chanté par le grand Goethe? Oui et non. Pour nous, rien d'analogue au partage qui divise, dans la nature, non seulement les êtres, mais aussi les choses et les idées. La splendeur divine en son unité de soleil et se manifestant par une création d'élite, pareille à son aube tendre, voilà l'éternel féminin dans le seul sens possible, divinement. Tout autre serait mythologie, panthéisme, c'est-à-dire, pour l'Art, division et anéantissement.

Au prologue de *Faust* chantent trois archanges tandis que le globe tourne sous eux. Ils sont l'âme de Goethe et de l'art véritable : l'âme qui chante la création et qui enferme Michel, la force, Gabriel, la charité, Raphaël, le remède et le secours. Cet art voit son symbole en Marie; elle est Vierge et Mère comme la pensée, elle est la fleur de cette création illuminée *par son créateur*.

\* \* \*

Il est, dans la vie, une action où l'Idéalité semble à peine diminuée par le réel, une action qu'elle règle toute entière et où elle exprime souverainement ses directions. Les contingences y touchent à l'Absolu, le Moment à l'Eternité. C'est la Liturgie. Elle est à l'action ordinaire ce que l'Art est à la vie : une reproduction pour une finalité plus haute. Nos plus sublimes rapports, nos élans aux plus transcendentals symboles, s'y unissent en des simplicités et des magnificences d'actes fatidiques. Récemment encore, elle était presque inconnue de l'Art, au moins de l'art professionnel. Mais l'Idéalisme est venu, Verlaine a chanté ses liturgies intimes. Déjà la banalité menace.

Dans le cycle liturgique, l'hyperdulie fleurit comme une prairie au soleil. Elle diapre la majesté du culte souverain de ses changeantes floraisons mystiques. Celles-ci suivent presque les floraisons vivantes des champs. Les fêtes de Marie sont comme les jours élus où se

crystallise chacune des beautés saisonnières. Aussi, on y trouve cette exquisité : des fleurs à la rosée bénite, aux parfums mêlés d'encens.

Si les abbayes où renait l'austère pompe cistercienne nous font goûter tout le charme de l'actuelle liturgie, l'antique Byzance offrit, semble-t-il, l'apogée terrestre de la LITURGIE *mariale*. Nicéphore, Métaphraste, ou bien Don Pitra, nous font entrevoir un rêve d'artiste. L'immense ville que devaient enfin perdre ses fautes, offre, en sa dévotion pleine d'abandons coupables, le charme attendri du repentir et du retour, comme la nostalgie continue des vies au double courant. Alors que les barbares menacent, quels élans de somptueuse ferveur ! Les murailles assiégées se haussent d'une muraille nouvelle priante et vivante, tout un peuple entassé en des processions menées par l'image-qui-donne-la-victoire, — *Nicopœa*.

Une triple délivrance fit éclore cette fête exquise de l'hymne acathiste, — ou de la perpétuelle louange. — On apportait, dans le palais même, les trois principales icones de Constantinople. La plus magnifique cour qu'empire eut formée, et un clergé où la pompe se faisait divinement impériale, passaient tout un jour au milieu des encens irisés par les flammes des pierreries et des lampes, à psalmodier l'*hymne-sans-fin*.

Le suprême effort de l'âme byzantine, ses derniers soupirs d'amour, y jaillissent en fleurs orfèvrées. Banville a célébré la rime rare. Elle semble un jeu devant ces combinaisons infinies de rythmes et de sons. Une inspiration ordinaire s'y abattrait bien vite ; l'oiseau de haut vol s'y joue comme l'eau riant sur les cailloux, le soleil ruisselant sur les feuilles mouillées. En ce chant du cygne, la muse grecque ne faisait qu'ennoblir de plus d'art son essor, orientalisait son couchant somptueux comme l'avait été sa première aurore.

\* \* \*

Dans la vie ordinaire, l'hyperdulie est un charme d'allègement et de direction. C'est une maternité, une maternité disposant d'une science et d'un pouvoir divin. Le langage en témoigne par une des

plus ravissantes parties du vocabulaire. Après ces mots : *Notre-Dame*, tous les bonheurs et tout ce qui les évoque se rappelle pour une promesse ; toutes nos douleurs et tous leurs symboles pour un gage de délivrance. Les précieuses litanies que formeraient ces noms ! La vie y serait : Souvenirs de lieux chers, de purs rendez-vous ; évocation des choses amies ; rappel du mal dompté et qu'on fixe là, à côté de Notre-Dame, comme un ex-voto dans un temple. Cette pensée de Marie est, à l'âme, le bleu du ciel, le bleu où vient luire le soleil d'or. Aussi, les trois principaux moments de la vie du jour sont-ils consacrés par L'ANGELUS, cette exquise sonnerie, où les cloches ne tintent plus pour une de nos heures conventionnelles, mais pour les étapes mêmes du Géant céleste. Notre course ici-bas est pareille à la sienne. Et la sonnerie, avec le symbole de ses nombres, de ses reprises, dit également notre vie. Elle dit ses ineffables relations avec le soleil, et avec le soleil divin qui apparut à Jean comme un manteau parant la femme. « Un grand prodige parut dans le ciel : Une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » (Apoc. XII, 1.)

Faut-il s'étonner des nombreux angelus dont les récents poètes inquiètent la fatigue de leurs lecteurs ?

C'est encore notre vie et ses mystiques modèles qu'évoque ce ROSAIRE qui est comme l'hyperdulie matérialisée dans le plus exquis bibelot et le premier des bijoux. Le collier qu'on passe au cou, qu'on porte au bras, qu'on égrène, dont les perles évoquent l'écoulement de l'eau, les grains des fruits, les colliers d'or du ciel étoilé. Aussi ce collier, amuseur des doigts, qui orchestre d'un murmure une vague pantomime, se retrouve-t-il chez les rêveurs orientaux auxquels il est évocation et allègement. Mais le mystique collier de Marie est une guirlande faite au dessin de deux vies enlacées, la vie d'une mère, et celle de son fils, celle de la Vierge et celle de l'Homme-Dieu. La rose d'un salut divin s'y répète toujours. Ainsi les mots s'éclairent et pâlisent. Loi de répétition connue de l'art primitif, gardée à peine dans notre art populaire, presque retrouvée, tantôt ! Sa cause n'est

pas dans les mots eux-mêmes, mais dans leur milieu accidentel.

Son enchantement, pareil à celui des clartés diffuses, en ondes baignantes, préside aussi aux intellectuelles voluptés. L'amour n'a qu'un mot, en le redisant il ne le répète jamais. En la vie de Mozart surtout, s'illustre le mot de Lacordaire.

Fait de ces roses, le rosaire est vraiment une joie de cueillette aux mains des enfants et des simples, comme il est, pour les contemplatifs, le calice pourpré, où brûle l'essentielle flamme.

Du reste, le bibelot, le bibelot exquis, le bibelot d'âme, doit au culte de la Vierge ses plus précieux objets. Il suffit, pour en être certain, d'avoir vu des collections d'ANCIENNES IMAGES DE PIÉTÉ. Celles-ci ne doivent guère remonter plus haut que le seizième siècle. Plus anciennes, elles seraient trop frustes et trop belles en leur simplicité de primitifs. L'image de Marie domine toujours, et quel attrait émane des enjolivements, des fleurettes, des devises baroquement charmantes! L'enluminure, l'estampage, les dentelles s'unirent pour un charme autrefois primesautier, éphémère, aujourd'hui cruel et doux comme le sourire mort des vieux portraits.

\* \* \*

C'est la LÉGENDE qui achève d'exprimer l'influence hyperdulique sur la vie. Parfois elle est une œuvre d'art, ordinairement elle est l'œuvre de la vie même, la transformation de lointain qui seule livre sa quintessence. Rares sont les jours où la vie nous permet de vivre. Bien rarement, aussi, elle se laisse comprendre. Un maître récemment l'a dit : il faut pour cela lui ajouter quelque chose. La légende souvent est ce quelque chose. Mais, en ce sujet, les devanciers ont été plus nombreux qu'en aucun autre. Leur foule a laissé comme un piétinement à travers une prairie. Disons seulement que la légende atteint son apogée dans l'hyperdulie et par leurs lois mêmes à toutes deux. N'est-ce pas surtout la mère qui raconte aux enfants? Sa tendresse ne forme-t-elle pas légende dans leurs premiers souvenirs? C'est elle qui, avec la fraîcheur de ce charme, oint brûlures et plaies.



Une de ces légendes doit trouver place en *Durendal*; elle est si bien sienne! Tous les samedis, les anges viennent, au soir, chanter le *Salve Regina* dans le val de Roncevaux. N'est-ce point la légende même du silence, le silence, si grande volupté parce que liberté de l'harmonie?

*Durendal* n'étant pas moins belge qu'artiste, nous devons rappeler — rappeler, seulement; tous la savent — la légende nationale de Béatrix et la si fine introduction que Nodier lui donna avec sa forme définitive. Disons qu'on la pourrait appeler la légende de l'Honneur, comme celle de Roncevaux semble raconter le Silence. L'honneur, cette fleur délicate, que Dieu parfois demande pour lui, surtout au repentir, mais dont l'arrachement est si effroyable qu'il l'épargne ici pour et par Marie.

\* \* \*

Ce sont les légendes, souvent, qui ont donné aux FLEURS ces noms charmants qui les vouent à la Vierge. Pourtant ils nous font passer de la Vie, que les légendes cristallisent, à l'Art, dont ils sont une primitive et parfaite forme, allant parfois jusqu'au symbolisme. La légende allemande montre un chariot de vin embourbé dans la route. Le conducteur caractérise, de fureurs stupides, la bête humaine. Une loi de contraste, fait apparaître la Vierge. Elle promet son aide pour le don expiatoire, pour la douceur s'exerçant au vin versé à une soif mystique. Captif du charme, l'homme accepte sans comprendre et naïvement interroge : Où est le verre? Mais la main virginale cueille un liseron; elle l'emplit au tonneau, transformant le symbole grossier aux lois d'exqu coastés célestes. *Verre de Notre-Dame*, est depuis lors le liseron. Sa petitesse de joyau, sa tremblante mousseline, sa sveltesse, de jet d'eau, son évasement généreux marqué d'une étoile d'aurore, ne sont-ils pas expliqués seulement par ces lèvres? Pareils noms de fleurs sont bien des œuvres d'art. Ils expriment mieux qu'en phrases ou en peintures leur impression, leur valeur de pensée, leur force symbolique.

L'ancoïe, qui est le *gant de Notre-Dame*, n'a aucune ressemblance graphique avec une main. Cependant ce nom lui est délicieux. Ses minces enroulements et son bleu profond deviennent primitifs et puissants symboles du toucher divinement maternel, auguste et léger comme une consécration.

\* \* \*

Arrivés ainsi à l'ART proprement dit, nous trouvons désormais le terrain si fertile à la fois et si parcouru, que nous osons, à peine, quelques notations détachées. D'abord, n'est-ce pas, l'art littéraire et l'actuel Verlaine qui mérite seul peut-être — encore qu'il le porte si étrangement! — le nom de poète de la Vierge. Ses fautes, et surtout celles des autres — oh! cette honte, pour eux, de son abandon! — le font objet de scandale autant que de pieux et artistique bonheur. Mais la Vierge est refuge des pécheurs; Jésus lui donna Madeleine aussi bien que Jean.

La mer sur qui prie  
La Vierge Marie.

Rien que par un rapprochement, Verlaine évoque la maternité berçante de ces deux presque-infinis.

Donnons un souvenir aux allitérations puériles, aux si prestes jongleries de mots du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle. Il y eut souvent plus d'art qu'on ne croit dans ces vers-phénomènes.

Le sulpicien Olier offre au grand siècle, une langue vivante et imagée qui rappelle plus Flaubert que Bossuet. Au siècle suivant, un missionnaire breton, Grignon de Montfort, le continue. Le génie biblique affirme, chez lui, cette parenté intellectuelle du Nord et de l'Orient dont notre renaissance du symbole doit nous rendre le rappel flatteur.

Dans les beaux-arts, hâtons-nous de signaler seulement les graveurs flamands du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle. Ils ont laissé des bois qui rachètent par une inimitable ingéniosité ce qu'ils doivent céder, pour le style, à l'admirable *Vie de Marie*, par Dürer.

Qu'il nous soit permis également un simple rappel pour cette admirable statue de Tongres (XIII<sup>e</sup> siècle), où la Vierge, amusant son Fils d'une grappe de raisin, porte au côté un glaive pareil à notre Durendal. C'est Marie, cause de notre joie. La joie, en effet, n'est-elle pas dans la protection aussi bien que dans les largesses? Durendal n'eut-elle pas pour sœur de gloire, Joyeuse?

Nous n'avons pu dire que bien peu, rien, sur l'Art, gloire spéciale pourtant de l'hyperdulie. LA CATHÉDRALE nous dispensera de tout le reste. C'est ici l'œuvre d'art unique qui les renferme toutes : poème de pierre, symphonie architecturale, tableau, sculpture, broderie, symbole, peut-être le plus magnifique de l'univers matériel. Selon des vers définitifs, leur forêt nous regarde passer; la Cathédrale reproduit cette forêt. Elle est l'univers même, l'univers en une forme d'élite, où tous ses symboles s'illuminent d'un seul. Et si l'âme affranchie de l'impuissance charnelle par la Vérité donna ici sa complète expression d'art, elle devient également expression suprême d'humanité et d'idéal.

La cathédrale s'est élevée pour Marie, alors que sa pensée régnait souverainement, alors qu'elle était pour tous Notre-Dame, comme Jésus, Notre-Seigneur.

C'est la royauté de Marie, sa royauté de miséricorde, qui règne dans les couronnes légères et sublimes des tours. L'élan céleste de sa vie et de sa perfection unique s'élève, lis entre les épines, dans leur essor rapide, immense au-dessus des villes qu'il protège. Sa majesté, comme une traîne de manteau royal, décore la terre dans l'allongement fleuri des nefs, entre les anges candataires des contre-forts. Le portail est sa robe brodée de chérubins, de monstres domptés et de feuillages. Toute la douceur de sa grâce émane des parures de printemps écloses sur chaque pierre, du charme d'étoffe et de nid où vont s'abriter les oiseaux du ciel et les soupirantes âmes de la terre. Plus sublime image de Marie n'a jamais plané sur le monde. Les primitifs ne l'ont su peindre ni si vivante ni si céleste. Pourtant il faut que sa statue soit au portail et, par la reproduction, fixe l'évocation du triomphant

symbole. Marie, qu'il exprime, est le symbole de l'Art. Ne serait-il pas bien *moderne* que l'École idéaliste se l'appropriât comme une vieille bannière de gilde que tous, incroyables ou chrétiens, suivent respectueux de l'Idée? Cette résurrection, cette appropriation, la plus charmante peut-être, ne pourrait, hélas! être tentée que par un insoupçonnable, notoire aussi!

EDMOND JOLY.

---

## CREPUSCULE

---

A A. V.

*Quand le labeur du jour a pris fin au terroir,  
Quand rien ne bouge plus dans la plaine assoupie  
Et qu'au loin le moulin, dont la voile enfle et plie,  
Se perd à l'horizon dans les brumes du soir,*

*En la chapelle hospitalière vont s'asseoir  
Les vierges, implorant la madone Marie,  
Et, dans un doux concert où leur âme s'allie,  
Monte vers Dieu comme un effluve d'encensoir.*

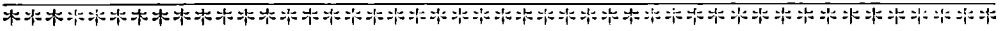
*Leurs yeux ont des clartés d'aube pâle et mourante.  
Il s'y reflète, ainsi qu'au fond d'une eau courante,  
La divine splendeur d'un ciel d'azur et d'or.*

*Mais, voici que soudain tinte dans le silence  
Le son clair du bourdon, qui là-haut recommence  
Son appel morne et lent. Tel le glas de la mort.*

AUGUSTE ARNAUTS.

20 septembre 1894.


---



## SUR DRAP NOIR

## L'AVERTISSEMENT INUTILE

A MAMAN.

ES demoiselles Champdœillet étaient neuf, comme les Muses, et la tradition rapporte qu'elles furent toutes fort jolies, en leur printemps, ce qui ajoute encore au piquant de la comparaison entre ces neuf sœurs et les neuf Muses. L'une d'elles, la cadette et la dernière, vit encore ; elle n'a que quatre-vingt-dix ans et c'est une majestueuse vieille. L'intérêt de cette histoire, je le dis aussitôt, réside ailleurs que dans un problème d'esthétique féminine.

Quand la mère de ces neuf filles, qui eut par surcroît cinq garçons, mourut, vers quatre-vingt-seize en ans, aveugle, dans son lit, sans souffrance, pendant qu'elle jouait de la guitare, — car elle mourut dans ces circonstances, — toutes les sœurs vivantes alors et disséminées par la vie au travers du monde, quelques-unes très loin, très loin, toutes, dis-je, *entendirent distinctement, à l'heure exacte où s'éteignit leur mère, d'abord un bruit de robe traînante et puis trois coups secs frappés près de leur oreille, c'est-à-dire L'AVERTISSEMENT DE LA MORT.*

Le plus étrange ce fut, dans la suite, qu'à la mort de chacune des sœurs, chaque fois, le même avertissement : un frôlement de jupe de soie, trois coups secs, fut donné par la morte aux survivantes.

Le dernier avertissement date de dix ans. Les deux sœurs qui survivaient alors, Anne et Charlotte, étaient justement celles des neuf qui s'étaient le mieux aimées toute leur vie. Pendant toute leur jeunesse, jusqu'à la veille de leurs noces, jumelles de cœur, sinon de naissance, elles avaient partagé la même chambre. Entre elles, malgré des existences fort diverses et même fort mouvementées, jamais ne

s'était produit la plus minime dissidence. Bien que séparées par les nécessités de la vie, elles n'avaient pas omis de se confier mutuellement tous leurs secrets et tous leurs petits mystères par une correspondance d'une incomparable naïveté de sentiments (il nous fut donné d'en lire quelques bribes), qui dura toute la vie de ce couple d'âme, toute la vie et *même un peu plus*. Je vous dirai à l'instant pourquoi.

Donc, il y a dix ans, un matin de février, vers les huit heures, tandis qu'Anne, assise dans son lit, la tête relevée sur ses oreillers, faisant réciter sa prière à sa petite fille, dont la tête blonde apparaissait gamine à côté de sa vieille bonne tête de grand'mère blanche et chargée de papillottes, sa petite fille la vit brusquement s'interrompre et écouter.

Un bruissement de soie traînante, trois coups secs. C'était l'avertissement.

La grand'mère s'écria :

— Ma sœur! ma sœur! Lotte, petite Lotte!

Et s'adressant à l'enfant :

— Mon enfant, votre tante Charlotte vient de mourir.

Ce fut un grand sans dessus dessous par la maison, où la tradition de l'avertissement était connue. Mais grand'mère avait une maladie de cœur, on savait que c'était par là que la mort entrerait quelque jour. Tous l'adoraient, on lui rendait idolâtrie pour idolâtrie. On traita l'histoire de légende. Grand'mère resta pensive toute la journée, et se calfeutra dans sa chambre rigoureusement, priant double ce jour-là sa prière favorite pour les morts. On se garda bien de la laisser descendre, on l'entoura seulement d'un peu plus d'affection, à supposer que ce fut possible.

L'enfant avait positivement entendu quelque chose, mais quelque chose d'imprécis.

Le soir du même jour, le courrier apporta une lettre qui disait ceci :

« Notre tante Charlotte est morte ce matin à huit heures. »

On se regarda sans mot dire avec des yeux grands d'étonnement.

Il fut entendu, à cause du cœur, que grand'mère ignorerait, qu'elle ignorerait toujours.

Il y a dix ans de cela et grand'mère continue d'ignorer... et de prier chaque jour pour les morts.

Elle ignore si bien, que, chaque année, depuis dix ans, dans les derniers jours de décembre, elle passe plusieurs heures à préparer, pour le 1<sup>er</sup> janvier, sa lettre de bons souhaits et de confidences à sa sœur Charlotte. On lui laisse écrire cette lettre... qui n'a plus de destination terrestre. Mais il a fallu expliquer à grand'mère pourquoi Charlotte ne répondait pas; on a prétexté un rhumatisme, une paralysie, la vue faiblissante.

— Après tout, c'est naturel, a pensé la bonne vieille grand'maman, Charlotte a dix-huit mois de plus que moi.

Elle est fière d'être encore si vaillante, et parle même, parfois, d'un voyage possible là-bas chez sa Lotte, un voyage que, bien entendu, on ne lui laissera jamais entreprendre. L'avertissement est oublié!

*L'Avertissement a été inutile*, ainsi l'a voulu la tendresse filiale.

Ne me demandez pas de philosophier sur le cas. Je suis sujet au vertige sur la lisière des abîmes.

Quant aux curieux, qu'ils veuillent bien se contenter de ceci :

« L'hypothèse de la réalité d'une action télépathique auditive est un million quatre cent quatre-vingt-treize mille cent quatre-vingt-dix fois plus probable que celle de la coïncidence fortuite (1). »

12 octobre 1894.

POL DEMADE.



(1) DARIEZ. *Annales des Sciences psychiques*. — La télépathie, selon le professeur Richet, c'est la transmission à distance, et sans aucun intermédiaire appréciable, d'une impression entre deux êtres : l'agent dont l'image, la voix, ou la présence se manifeste à distance (télépathie visuelle, auditive, tactile), et le sujet qui perçoit ces manifestations. Au moment du phénomène, l'agent se trouve presque toujours en danger de mort, s'il ne meurt pas.

## LA LANTERNE DE DIOGÈNE (\*)

### Les eaux-fortes de M. Marius Bauer.



NE des révélations du dernier Salon de Munich les plus étranges dont je me souviens : les fastueux cauchemars *aigues-forcés* d'un Hollandais dont le nom m'était totalement inconnu : Marius Bauer. Qui est-il? Peu importe, je ne veux savoir aujourd'hui que ses œuvres. Je ne me flatte pas d'avoir eu l'honneur de l'inventer, mais ce que je l'eus souhaité! Car l'homme de ces gravures, le rêveur de ces Orientes antiques est un étourdissant poète.

Des visions d'Orient à mille personnages dans des architectures surchargées et confuses, sous des atours ruisselants de lumière et de pierreries, il les suggère plus qu'il ne les montre par des échelons très brouillés de traits noirs, par un enchevêtrement de formules kabbalistiques qui font penser à un grimoire d'alchimiste, par un griffonnage au burin d'une hardiesse folle, une mise à nu de réseaux nerveux qui devrait exprimer plutôt la noire truandaille d'une cave humide au fond de la pouillerie d'une cour des miracles, que les radieuses processions religieuses et triomphales de l'Inde des rajahs. Et cependant non; ces pelotons de traits, ces grimoires de formules sémitiques-formes humaines, cet embrouillamini de fils corrodés évoquent l'Inde d'il y a cinq mille ans mieux que les meilleurs tableaux des peintres anglais débarqués hier du Dekan d'avant-hier.

M. Marius Bauer, qui n'a jamais mis les pieds aux Indes, — car ses eaux-fortes le prouvent de reste, — a été jusqu'à s'attaquer à l'*Akédysseril* de Villiers, qui lui non plus n'avait pas voyagé si loin; et dire que l'illustrateur est à la hauteur du poète, c'est dire que visionnaire comme Villiers, il a su concevoir des villes plus hindoues que Bénarès même; et c'est la langue de Villiers qu'il faudrait pour célébrer son interprétation de Villiers. Règle générale, je déteste, j'abomine les descriptions que se permettent certains romanciers ou peintres, de pays très déter-

(\*) Je vais la promener à travers le monde. Et plus heureux que Diogène je suis certain de rencontrer des hommes sinon des œuvres, au moins un ou une par deux numéros de *Duendal*! C'est peut-être la récompense de n'être point cynique : trouver ce qu'on cherche. Au reste, j'ai prié le Thaumaturge Saint-Antoine, dont j'ai baisé le mausolée en sa basilique de Padoue, de m'aider à trouver. Je mets sous sa spéciale protection ce voyage de découvertes artistiques sur le grand chemin du monde, et le conjure de souffler ma lanterne si j'éclaire mal, aussi bien que si j'égare mon enquête dans des lieux où mieux vaudrait être aveugle qu'avoir le malheur de se plaisir.



minés où ils n'ont de leur vie pénétré. A quoi bon s'acharner à titrer d'un nom géographique qui signifie des données certaines, scientifiques, les débauches somptueuses de leur imagination; n'est-ce point puéril? De quel droit substituent-ils au mien leur pressentiment sans garantie d'exactitude des pays lointains. Ils ne l'ont, ce droit, que si leur invention est plus belle, *plus exacte encore que la réalité*; auquel cas alors ils sont des *voyants*, et ce cas, s'il est le leur, touche à l'occulte divinatoire et ne ressort plus du seul domaine de l'art. Jusqu'ici j'avais constaté et admis deux de ces cas : Villiers et M<sup>me</sup> Judith Gautier; désormais il faudra ajouter M. Marius Bauer.

Le premier miracle de ses eaux-fortes, hindoustanes fantaisies architecturales préhistoriques, ébauches de premier jet d'un appareil incroyablement compliqué, géniales élucubrations du cerveau d'un orientaliste mystique auquel n'est aucun besoin de haschich pour grossir démesurément ses évocations des civilisations et des âges lointains, débordement coloriste par de simples traits d'une facondé imagée toute puissante, d'une exubérance tropicale, je l'ai dit, c'est d'être très obscures et de donner par une sorte de fugue dessinée, plus multiple et confuse que celles du grand vieux Bach, la sensation des prodigieuses clartés crépusculaires dans les inouïs ciels roses, au dessus des formidables incendies de gemmes et d'escarboucles des cités du Bahar aux noms d'incandescente nostalgie.

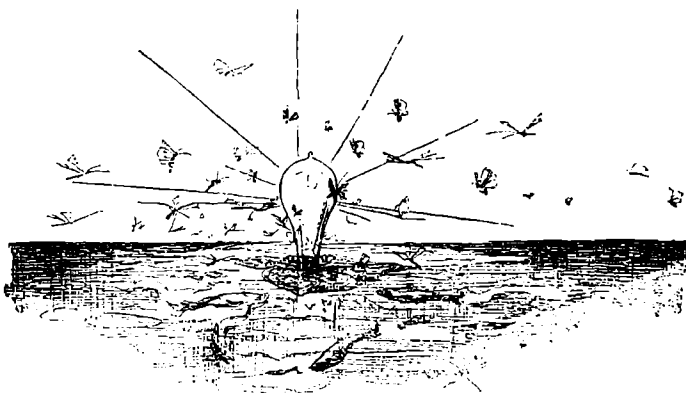
Le second, qui n'est pas moindre, consiste à n'avoir recours, pour stupéfier, à aucun artifice de mise en scène, de ne s'attacher à aucune perspective et plantation théâtrales, de ne s'entacher d'aucun groupement qui sente le grand opéra à l'italienne : la *Reine de Saba* de Coldmark aussi bien qu'*Aïda* de Verdi ou que *Salammbô* de Reyer. Rien que des entassements de foules et d'architecture qui semblent des cassures faites aux morceaux superposés de reliefs des pagodes, une cassure d'Elephanta ou d'Ellorah. Le procédé est très simple : un art enchevêtré comme tout l'art hindou, comme toutes les imaginations du Pendjah. On dirait un délirant conte d'Orient ou d'Extrême Orient raconté par un Européen qui s'en est allé aux hypogées du passé, et aux plaines d'or du Gange pèleriner et empreindre de Brahmanisme son art d'occident, tout comme il a aujourd'hui le contraire : au Japon, des Japonais retour d'Europe qui peignent leur pays à la fois avec un art français et un tempérament japonais. Et j'ai pu constater les étrangetés que cela produit. Ici il s'agit d'une imagination rembranesque, qui concevrait un peu, à la façon de Gustave Moreau, l'antiquité orientale, s'il ne s'y surajoutait pas une personnalité toute asiatique, aux mille efflorescences touffues d'un dessin presque orgiastique.

Dans la Bible ce visionnaire élit naturellement la prodigieuse aventure de la Reine de Saba, et à toute page de l'œuvre on peut se demander si ce Hollandais ne

travaille pas plutôt à Java qu'à La Haye. Les Mille et une Nuits lui livrent les trésors d'Ali-Baba auquel il a su ravir le *Sésame ouvre-toi*, et les portes des sérails à deux battants roulent sur leurs gonds devant lui. En Occident, seuls les prestigieux fouillis de pierre dentelée de l'architecture gothique l'intéressent autant que les Alhambras et les Ellorahs, que les trésors des émirs, des Khans et des Kalifes. Après Sourakarta, Djokjokarta, Dellei, Lahore, Mysore, Erzeroum et Stamboul, rien, sauf la cathédrale de Rouen.

Et cela me fait espérer qu'un jour proche M. Marius Bauer ouvrira les Evangiles, les commentera par les Révélations de Sœur Catherine Emmerich, et nous donnera une Passion grouillante et horrible; dantesque, rembranesque et fauve, chrétienne et orientale à la fois comme son talent qui procède de l'Ancien Testament et des Mille et une Nuits, et semble s'être épanoui devant les reliefs historiques, cosmogoniques ou décoratifs, des Pagodes, du Temple, des Mosquées et des Cathédrales.

WILLIAM RITTER.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

*Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

UN acte de contrition :

Verlaine nous reviendrait-il définitivement? *La Plume* publiait du poète, dans un de ses derniers numéros, ces vers :

« Mon Dieu, laissez rentrer en grâce  
Un pécheur qui revient de loin!  
A moi la tâche, à vous le soin  
D'encourager au bien cette âme qui se lasse.

J'ai prouvé que je vous aimais :  
 J'entends vous aimer plus encore  
 Et du soir jusques à l'aurore,  
 Et de l'aurore au soir vous servir à jamais.

Toutes occupations autres  
 Que de vous chercher, je les hais.....  
 Voyez que je ne mens pas... Mais  
 Guidez-moi, que je puisse encore être des vôtres. »

\* \* \*

**D**ES nouvelles de Grand' Mère.

L'Académie (classe des *lettres*) vient de publier les questions faisant l'objet de concours. Il y en a, dans le nombre, qui sont d'un intérêt absolument poignant. Qu'on en juge :

« Faire l'histoire du style périodique français avant Guez de Balzac.

Apprécier le mérite artistique des principaux rhétoriciens néerlandais du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle, notamment Jan Van Hulst, Antonis de Roovere, Cornelis Everaert, Mathijs de Casteleyn, Edouard de Dene et Jan-Baptiste Houwaert.

Faire, d'après les sources, l'histoire et la description du sanctuaire d'Esculape, à l'Epidaure, en insistant spécialement sur le théâtre de Polyeucte. »

Des médailles de la valeur de 800 francs sont attribuées aux meilleurs mémoires sur ces questions !

Une médaille d'or (valeur 800 toujours) est attribuée à cette question, intelligente cette fois :

« Faire l'histoire de la littérature française en Belgique, de 1815 à 1830. »

800 francs pour une bonne description du sanctuaire d'Esculape, c'est à peu près bien payé, mais 800 francs pour une histoire littéraire, eh ! le bouste feu de l'Académie doit être tarifé plus fastueusement. Vieille chipie va !

Le prix Stassart (600 francs), *pour une notice sur un belge célèbre*, et dont l'Académie, depuis 1875, ne trouve pas le placement, sera attribué, en 1898, à la meilleure notice consacrée à la vie et aux travaux de Nicolas Cleynaerts, dit Clenardus, grammairien, orientaliste et voyageur, né à Diest, en 1495, mort à Grenade en 1541.

Nicolas Cleynaerts ! un belge célèbre, vous ne vous en doutiez pas. Ce que c'est que la célébrité ! Est-ce que l'Académie se moquerait de nous par hasard ?

La rédaction de *Durendal* ouvre un concours pour une notice sur ce belge obscur. Qu'on se le dise. (Les membres de la classe des lettres en sont exclus.)



Monsieur Lévêque de Nivelles nous traite de « *paladin du goupillon* », parce que nous avons affirmé et prouvé que son style était charentonnesque ou gheelois. (Voir *Durendal*, numéro de juillet, p. 144.) Paladin du goupillon, fi M<sup>sr</sup> Lévêque, que voilà une parole peu épiscopale ! et que la crosse est sévère pour le goupillon.

Soumettons-nous et méditons pieusement la dernière lettre pastorale de Lévêque, en laquelle on lit ces mémorables paroles :

« *Les dents de boue* peuvent-elles donc déchirer les Êtres adamantins ? —

O terre damnée ! malheur à ceux de tes fils dotés par l'Innomable, d'âmes où s'agitent et y *frappent du pied des ressouvenances* redésirées de Bonté, de Justice... —

Pour draguer le monde, il faut *les rouages d'acier des membres géants du microcephale Hercule*.

Oui... le souverain bien serait le néant ! Rien ne vaut la peine de rien. »

Ces textes sont tirés du « Colloque entre deux purs » publié dans la *Revue Stella* (aout, septembre 1894), sous la signature de Lévêque susdit !

M. Lévêque, avec son faux air apocalyptique, nous fait l'effet de revenir de Pathos, où sauvé de la douche, il a dû travailler au travestissement de l'Eve en Gilles.

\* \* \*

Sous ce titre « *Rédemption* », des Congolais, anciens esclaves libérés, viennent de fonder à Ons-Fou-Dnou, village important du Haut-Congo, une société anti-esclavagiste, dans le but d'organiser une expédition en Europe, en vue de délivrer les poètes blancs de... l'esclavage de la rime. A cet effet, ils ont institué un prix en nature, à décerner à la meilleure prose bayanzi. (*Communiqué*.)

\* \* \*

LA critique est aisée, disait-on autrefois, l'art seul est difficile..... Aisée ! oh pas tant que çà !

M. Sarcey — quelque chose comme l'Empereur de la critique — vient de s'attirer une lettre d'auteur offensé par lui et de laquelle nous extrayons ces lignes :

« Depuis que Léon Hennique, je crois, vous menaça de vous casser les reins si vous écriviez de nouveau qu'une de ces pièces « *ne ferait pas d'argent* », vous avez changé de formule : « *La pièce n'ira pas loin* », insinuez-vous avec un jésuitisme qui étonne vraiment chez l'ancien mangeur de curés du XIX<sup>e</sup> siècle d'About.

Eh bien ! à partir d'aujourd'hui, monsieur, je vous invite à trouver une troisième formule. »

Si on traite ainsi les princes, que fera-t-on des simples sujets ?

L'Art est aisé, mes frères, la critique seule est difficile !

\* \* \*

**R**ECETTE de cuisine littéraire — Villemessaut, le fondateur du *Figaro*, avait reçu une instruction des plus négligées; il n'écrivait pas, mais il savait guider la plume des autres. « Je l'entends encore m'expliquer, écrit Aurélien Scholl, comment, selon lui, un article devait être traité. »

— « La chronique, disait Villemessaut, a besoin d'un *menu*, comme un dîner. Il faut commencer par les hors-d'œuvre, quelque chose de léger, de piquant, qui mette le lecteur en appétit; le potage et l'entrée, c'est-à-dire l'exposition du sujet, la mise en train; puis, vous passez au plat de résistance, et vous terminez, autant que possible, par des fioritures qui sont le dessert et égaient le dénouement comme le mariage à la fin des vaudevilles. »

\* \* \*

**R**ÉCLAME nouvelle :

Visité, à Namur, une Exposition universelle des conférences du « Bon Père ». L'éditeur Paul Godenne leur a réservé une vitrine spéciale, sans mélange de nul profane bouquin. Les Namuroises l'appellent : la vitrine Van Tricht. Au-dessus émerge, dominateur et doucement réclamer, le R. P. Van Tricht lui-même, photographiquement présent, perché sur un chevalet.

Nous serions curieux de savoir qui, des Namuroises, de l'éditeur, de l'auteur, a imaginé cette réclame fin-de-siècle. (M. R.)

Aperçu, à la vitrine d'un magasin littéraire, sous cette étiquette féroce : *Buveurs de sang* : « En ce moment l'animal est absolument microscopique. C'est une tête à laquelle est attaché un soupçon de ventre. Mais, après avoir sucé pendant quelque temps, l'abdomen s'arrondit, tant et si bien, que l'animal tout entier n'est plus qu'un ventre auquel est attaché un soupçon de tête. »

Un abdomen qui suce! Cela dégote les veaux à deux têtes et les coqs à trois pattes de nos kermesses. Le magasin aurait-il troqué son astronome contre un artiste forain?

\* \* \*

**A** paru *l'Escholier*. Nous souhaitons la bienvenue à ce jeune confrère qui représente toute la jeunesse catholique belge estudiante. Ses goûts littéraires sont les nôtres, autre cause de bonne entente. Valeat! On s'abonne rue des Ursulines, 37 (3 francs l'an).

\* \* \*

**D**U *Gaulois* :

« La distance entre un homme d'Etat et un comédien, presque infranchissable jadis, n'est plus apparente aujourd'hui. »

Vous êtes cruel, M. Gaston Jollivet.







NOVEMBRE 1894



# DURENDAL

## Revue Catholique d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 11

DURENDAL. — *Salon d'Art chrétien. — Appel aux Artistes.*

J. DE STRAILHE. — *La douleur propitiatoire.*

PALSAC. — *Le plein vase.*

*Roche Tarpéienne et Capitole.*

*Miroir d'art et de littérature. — Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde : Atalante et Méléagre.*

*Le Prince des Poètes à l'Hôpital.*

GISBERT  
COMBAZ 1894

J. VAN CAESSE & CO.  
ÉDITEUR  
BRUXELLES







*SALON D'ART CHRÉTIEN*

APPEL AUX ARTISTES



ous sommes de ceux qui ont foi dans le magnifique épanouissement de la pensée contemporaine en Art, comme en tout. Nous aimons ce temps, que est le nôtre, et, quelle qu'ait été la splendeur des siècles défunts, nous avons confiance dans le présent et espoir dans l'avenir.

Aussi, est-ce d'enthousiasme que nous convions les artistes, tous, sans distinction de tendances d'écoles de formules, au Salon international d'Art religieux moderne qui s'ouvrira à Bruxelles, au mois de novembre 1895. D'ici là, que chaque artiste œuvre diligemment ou plutôt qu'il chef-d'œuvre.

L'exposition, librement ouverte, sera sagement éclectique, indépendante de toute coterie de parti, d'atelier, d'école quelconque. L'accueil le plus bienveillant est réservé à tous.

Notre but est celui-ci : Réunir à Bruxelles, — en un Salon international, — des objets d'art de toute nature appliqués ou destinés au culte privé ou public. Montrer au public, — spécialement au public catholique et au clergé, — qu'il doit exister, qu'il existe un grand nombre d'artistes capables de réagir, par des œuvres, contre la tendance trop évidente à la camelote ou au mauvais goût qui se manifeste dans l'ornementation d'un si grand nombre de nos églises urbaines et rurales.

Les dernières expositions d'art nous ont révélé l'existence de tendances rénovatrices en art religieux. Nous voudrions voir se développer ces efforts isolés. Il nous a paru qu'une exposition spéciale servirait merveilleusement ce destin.

Pourquoi tant d'admirables ouvriers du pinceau, du ciseau ou du burin — que leur intelligence aussi bien que leurs goûts semblent pousser vers l'art religieux — négligeraient-ils une source d'inspiration qui serait vraisemblablement pour eux féconde en chefs-d'œuvre?

Les artistes sont seuls admis à exposer. Le Salon est donc rigoureusement fermé aux fabricants d'objets dits religieux. Les artistes ne sauraient, sans avilissement, compagner avec les marchands.

Le Salon comportera autant de sections que l'Art religieux présente d'aspects divers : Architecture, Sculpture, Peinture, Ameublement, Orfèvrerie, Ornaments sacerdotaux, Ferronnerie, Verrerie, Vitrail, Reliure, Imagerie, — mais, et nous le répétons, nous exposons l'œuvre d'art à l'exclusion de tout produit marchand. De plus, nous n'entendons point ouvrir un Salon d'Art *rétrospectif*, mais un Salon d'Art moderne, contemporain, vivant.

« L'Art religieux ! mais il est mort, nous crie-t-on de toutes parts, il n'existe plus, c'est fini ! »

Nous en appelons aux artistes de ce jugement rendu à la façon d'une sentence capitale. Nous nous refusons à croire que, parmi les cent mille manifestations de vitalité de l'art contemporain : passions, efforts, batailles d'écoles, luttes de formules, innovations de tout genre, il n'y ait pas, de ci, de là, une pensée d'art religieuse, susceptible de se transformer tantôt en un effort et de devenir après-demain le chef-d'œuvre que nous attendons. Le vent d'idéalisme qui souffle en ce moment au-dessus de certaines régions de l'Art serait-il impuissant à dissiper la cendre, puisque cendre il y aurait, et à ranimer quelque part le feu sacré ? Nous ne le pensons pas.

En fait, pourquoi l'idée religieuse qui a suffi, pendant des siècles, et à elle seule, à inspirer les plus grands maîtres serait-elle devenue, tout-à-coup, inhabile à fomentier le moindre enthousiasme artistique ? On ne dira pas, non plus, que le christianisme est inesthétique. « Les musées de la vieille Europe, remarquait naguère Alphonse Germain, répondraient éloquemment à cette assertion plus que téméraire. Faut-il rappeler l'époque où florissaient l'Angelico et Memling, Botti-

celli, Léonardo, Pérugin, Filippo Lippi, Ghirlandajo, Mantagna, Donatello, Luca della Robbia, — les Van Eyck, van der Weyden, — Durer, Martin Schongauer, — Jean Fouquet. Epoque bénie qui voit s'ériger ces œuvres dignes d'une dévotion esthétique : les fresques du *Couvent de Saint-Marc*, du *Campo-Santo*, des *Eremitani*, de la chapelle de Nicolas V au Vatican; l'*Adoration de l'Agneau*, la *Châsse de Sainte-Ursule* et cette prodigieuse *Cène* de Sainte-Marie des Grâces. »

Une école artistique capable de ces maîtres et de ces chefs-d'œuvres est incapable de mourir tout simplement parce qu'elle est immortelle, comme la Pensée religieuse elle-même.

Un mot à ce sujet. Nous n'ignorons aucune des raisons qu'on invoque en faveur du Style et de l'Art du XIII<sup>e</sup> siècle. Aussi notre exposition ne comporte-t-elle ni blâme ni critique vis-à-vis d'aucune école. Toutefois, on peut se demander s'il est nécessaire que l'Art religieux soit figé dans le gothique. Pourquoi ne pas intéresser et pousser vers les applications de cet art des artistes voués à des modes d'expression plus éclectiques? D'autre part, il est des âmes chrétiennes qui sont du XIX<sup>e</sup> siècle et dans lesquelles une œuvre « qui parle notre langue » trouvera plus d'écho, — sous forme d'émotion pour le Beau et le Bien, — qu'une œuvre « qui parle une langue morte, si admirable soit-elle ».

Le clergé ne peut manquer de se montrer très accueillant à notre idée et tout nous fait espérer qu'un grand nombre d'œuvres seront acquises par lui pour l'embellissement des temples catholiques. Les artistes voudront bien se souvenir que l'Art autrefois habitait à l'ombre des églises et des cathédrales et qu'il y avait là pour eux quelque gloire. Il dépendra d'eux de reprendre cette place usurpée par d'autres.

DURENDAL.



## LA DOULEUR PROPITIATOIRE

(Journal d'un ami.)

*Il nous est bon d'avoir quelquefois des peines et des traverses, parce que souvent elles rappellent l'homme à son cœur et lui font sentir qu'il est en exil et qu'il ne doit mettre son espérance dans aucune chose du monde.*

(Imitation de Jésus-Christ. LIVRE I, CH. XII.  
Traduction de LAMENNAIS.)

### I

LES heures tombent sur mon âme meurtrie comme autant de pelletées de terre sur un cercueil.

Qui me restituera à ma volonté?... J'étouffe de rage impuissante. Le blasphème est dans ma gorge. Qu'est-ce donc qui l'arrête sur mes lèvres?

Celle que j'aimais m'a trahi. Sans pitié pour mon amour qui pleurerait vers elle, qui pour elle eut sacrifié tous les désirs, tous les orgueils en un joyeux holocauste, elle a fui vers toi, Christ des cloîtres implacables. C'est pour toi — ô la vision odieuse! — que ses yeux s'illuminent aujourd'hui d'extase et que son cœur se pâme dans la volupté d'un sacrifice absurde...

Ah! Seigneur, vous savez que, moi aussi, je vous aime. Cent fois relaps dans ma chair et dans mon esprit, je n'ai cessé de vous garder, au fond de moi-même, un coin d'adoration soumise, — comme en la cathédrale toute envahie d'ombre nocturne, une lampe vacillante — mais jamais éteinte — témoigne de la présence eucharistique du Dieu vivant... Les émotions d'une pieuse enfance renaissant en ardentes exaltations jusqu'au milieu des angoisses du péché, — cette orientation de mon âme vers Vous, — quelque bien accompli en votre Nom, — tout cela fait de moi votre féal et votre enfant.

Mais, à cette heure, ô Christ, je sens d'affreuses malédictions déchirer mon âme... C'est Toi, Toi seul qui me l'as prise, par le vain prétexte d'un renoncement aux joies du monde et d'une voie plus méritoire vers le salut... Toi, le seul contre qui je ne pouvais me défendre, à qui je ne la puis disputer... Que ne me la laissais-tu? Ne se fût-elle pas sauvée aussi en me sauvant moi-même? Tout ce que tu as mis de bon en moi, elle l'eût dégagé des fanges de la vie. A deux, la main dans la main, nous serions acheminés vers Toi, vers ton ciel, où elle eût, quand même, été tienne, — plus sainte encore d'avoir franchi les difficultés et les périls qui sont la loi de tes créatures. Tu fus injuste et cruel en ne prémunissant point son âme naïve et trop ductile contre ces influences et ces inconscients mensonges qui violent la nature. Voici que tu m'abandonnes à tous les orages sans le guide que j'espérais mien, qui devait être mien, qui était fait pour l'être, qui l'eût été, — car elle m'eût aimé, elle aussi. Et tu es venu comme un voleur...

Oh! mon Dieu, apaise mon âme en furie... Rends le calme à mon sang qui bout... Pardonne-moi ces colères, ces mâles envies, ces rages... Tu es Dieu, je le sais, et je ne suis qu'un chétif insecte, et je te dois tout, jusqu'à l'amertume de l'avoir connue. Aie pitié de moi, mon Dieu! Si tu m'abandonnes, que vais-je devenir?

Ce matin, tandis que je cheminais à l'aventure par les rues hostiles, la pensée du suicide s'insinuait en moi : mettre fin à ces crises de larmes, à ces ouragans de désespoir déchaînés en mon pauvre esprit... Elle me reviendra, cette pensée, je le sens... ou d'autres : la mort lâche ou la vie lâche, — la débauche, l'anarchie du cœur et de la raison. Reviens, mon Dieu! pour me défendre. Il t'a plu de me ravir celle que je rêvais pour compagne, — la douce et belle compagne qu'elle eût été!... Mais ne m'abandonne pas tout entier...

C'est à elle qu'il faut en vouloir, à sa cruauté inconsciente et obstinée... Mon amour n'était-il pas dans mes yeux, sur mes lèvres comme en mon âme? Quand je lui disais mes goûts et mes rêves, — qu'elle me disait les siens, — ils étaient tous les mêmes, — n'a-t-elle donc point

compris que c'était à elle l'offre de tout ce que je suis. Alors, tandis que j'hésitais devant la brutalité d'un aveu superflu, ceç arrêt inattendu révélé par le hasard... Pour mon balbutiement, pour les larmes qui éclataient sous ma paupière, pour cette ouverture éperdue de mon âme, elle n'eut qu'un doux sourire déjà absent de moi... Ah! j'aurais dû, en dépit de tous, l'arracher à son rêve d'enfant, la presser contre ce cœur dont le contact lui eut parlé. Elle aurait compris, peut-être...

Est-ce que je l'aime? est-ce que je la hais maintenant?

Avant de te connaître, ô vierge, je t'aimais... Ils étaient pour toi, ces élans que traduisirent mes poèmes, et quand tu m'apparus, au milieu du cortège des passantes, j'allai de suite à toi sans hésiter... Tu fus plus perfide que celles qui trompent, qui mentent ou qui tuent... Tu m'as désespéré... et — c'est ceci l'épouvantable! — j'espère encore... Car tu n'es pas morte, ne le pense pas... Et malgré moi — ô la mauvaise pensée obstinée! — j'espère en ta douleur pour expier la mienne.

J'évoque ton regard pur et ta voix aimée... J'attends, je ne sais quoi? une apparition, un dernier adieu, qui ne vient pas, qui ne viendra pas... Puis je pleure comme un enfant, — d'un chagrin qui déborde, — et cet absurde travail d'écrire auquel je m'astreins maintenant pour ne pas me rouler à terre dans les sanglots, m'apparaît comme une profanation, comme la violation d'un tombeau.

Le verbe n'est point fait pour exprimer de telles tortures, et tous les cris de passion douloureuse, dont les poètes m'ont ému jadis, ne sont rien auprès d'elles.

Je vais aller à la dérive... Elle est éteinte, la flamme de la foi, du travail, de l'enthousiasme... Tout m'abandonne, puisque je vous perds tous deux ensemble : toi, mon Dieu, — et toi, mon aimée...

## II

**J**E voudrais être seul, tout seul, — et ne puis.

Je voudrais amputer tout souvenir, — et pour m'affranchir des obstinations de mon âme, — me livrer tout entier aux choses extérieures.

Mais il n'y a pas de solitude. L'heure présente n'est qu'un mensonge... Elle n'est qu'un reflet de hier, si elle n'est point l'aurore de demain...

Peut-être existe-t-il des âmes chiffonnées, que leur souplesse dérobe à la Douleur. On dit que les mondains, en se créant sur les choses un point de vue stable et impersonnel, ne se revoient pas dans le passé, non plus qu'ils ne s'imaginent dans l'avenir.

On dit encore qu'en ces temps lointains dont j'ai la nostalgie, la hiérarchie de fer qui enchaînait chaque homme à sa place octroyait aux âmes, en échange d'une liberté vinculée, le calme d'une résignation fatalites.

Où est cette immuabilité? Où donc sont-ils, pour écarter ou adoucir la souffrance, ces amis forts et tendres, comme on dit qu'il en a existé autrefois?

Nous coudoyons des amis, entraînés avec nous dans un même courant... Mais ne sont-ils pas aussi nécessaires que nous-mêmes? Ne s'en vont-ils pas dans la vie, mendiant comme nous des consolations, ne recevant comme nous que l'indifférence?

Il me semble pourtant qu'un décor plus agité m'absorberait un peu, — ou qu'un décor plus calme m'assoupirait un peu.

La nuit tombe. Triste et noire, elle succède au jour triste et gris... Il pleut lamentablement.

*Pour un cœur qui s'ennuie,  
O le chant de la pluie!*

Des ondes soudaines crèvent dans une clameur du fleuve débordé. Des coups de vent roulent, s'abattent avec un acharnement de vagues énormes... Quels sont ces cris déchirants comme des râles?... On dirait des sirènes en mer.

Les flammèches des réverbères font, aux murs, des plaques de lumière honteuse... Ici, dans ma retraite familière, la lueur des lampes m'est mystérieuse, tamisée par ces grands abat-jour aux nuances d'opale... Des rayons traîtres griffent les luisures de mes



livres... Les vieux portraits s'éveillent dans la nuit... Le regard de ces magistrats emperruqués et de ces jolies bourgeoises prend une fixité singulièrement troublante... Et du haut de la tapisserie imagée, une femme allégorique me contemple avec un grave et lointain sourire...

La pensée d'elle, — de l'aimée qui me tue, — est là, cachée dans l'ombre... Je la sens... mais je ne veux pas la voir, je ne veux pas...

Il ne faut plus penser à rien.

De lassitude je suis tombé sur mon divan.

Je m'efforce de laisser défilier mes pensées devant mon imagination comme des étrangères. Parfois, j'y réussis. C'est alors en moi comme quelque chose qui se détache et s'amoncele lentement. Il me semble que j'entends, dans ma prostration, la chute de mes pensées. Une à une, elles choient de très haut, en tombée lente, comme des feuilles que le vent soupèse un peu, puis qui tombent dans l'étang, — y surnagent, puis peu à peu se détrempent, s'alourdissent et s'enfoncent dans l'eau claire. La chute morte et légère de ces pensées ne pèse plus rien de ce qu'elles voulaient vivre.

Mais cette demi-solitude est brève, et s'enfuit à l'assaut des cauchemars.

La nature se brouille alors à mes sens... Les couleurs sombres qui m'entourent se décomposent en leurs complémentaires et dansent un ballet fou devant mes pupilles éblouies — un ballet m'enserrant d'écharpes rouges, jaunes, bleues, or, que l'obstination de mes doigts ramant à l'air tente en vain d'écarter.

Ou bien, ce sont des monstres qui surgissent perfidement des ténèbres de mon rêve. Mon cœur est emmaillotté dans une prison de fils blancs et visqueux. Les araignées des bois aux ampoules phosphorescentes fondent sur moi de tous les coins de la voûte... Le long des mares où tremblent les grandes araignées d'eau, je suis entraîné dans les rondes vertigineuses que dansent les tarentules. Et je défaille enfin, épuisé par la blessure de ma poitrine où Arachné fouille sans cesse de ses lèvres pointues.

Ainsi la Douleur se joue de sa proie. Elle la mord et la déchire. Puis pateline et patiente, elle endort mon cœur dans une dérisoire quiétude pour aviver la sensibilité de son hochet et ne point tarir en une fois son plaisir cruel.

Et voilà des jours et des mois que je souffre ainsi, l'âme saignante, à l'insu de tous, car la vie ordonne de sourire.

### III

**H**IER, à la vesprée, quel instinct m'a conduit dans cette chapelle inconnue?

La porte sourde s'est ouverte devant moi, comme si elle m'attendait et je suis resté longtemps dans les ténèbres, plus sombre qu'elles.

Le chœur seul était éclairé. Des herses de cierges et quelques lampes sacrées projetaient leurs larmes fulgurantes sur l'autel diadémé et sur des vitraux aux velours profonds.

Des moines, tout en blanc, chantaient Nocturnes.

De ce plain-chant sévère comme l'harmonie de l'Océan, s'imposait pour moi une sorte d'apaisement physique, auquel contribuait sans doute l'austérité du décor.

Jé me suis agenouillé sur un banc qui se trouvait là à l'usage des pauvres ou des enfants. Et, — pour la première fois depuis de longs jours, — j'ai trouvé un peu de calme...

Ces vagues de louanges venaient jusqu'à moi, déferlant de l'autre extrémité de l'édifice. Avec elles, ma rêverie flottait et montait peu à peu dans la nef... Sans cesse mourante et renaissante, tour à tour navrante et triomphale, cette psalmodie était comme le flux et le reflux d'une marée palpitante qui, de terre, m'enlevait vers l'infini.

L'extase a cessé en même temps que le chant lui-même, dont la cadence s'éloignait enfin, dans les profondeurs du cloître, avec le cortège des religieux impassibles.

Alors, j'ai songé : à ces hommes qui souffraient *volontairement* pour d'autres, à ces intercesseurs debout au milieu des villes accroupies

dans le péché, ainsi que des tours vigilantes destinées à détourner les colères du Ciel, à cette vaillante armée de la Prière et de la Contemplation, — à *elle*.

## IV

UNE fièvre très grave et très longue a failli m'achever.

J'ai passé quinze jours dans l'inconscience et le délire.

On me dit que je suis sauvé maintenant... La souffrance physique est réduite, en effet, à une faiblesse extrême et à des lançures intermittentes que je ressens dans le haut de la tête.

C'est déjà la convalescence.

Ma pensée est paresseuse. Peu à peu, elle s'est immobilisée. Elle stagne comme un liquide en un vase incolore. Mais si quelque cause inconnue vient me rappeler ma peine, une lente effervescence se produit en ma pensée. Bientôt, semblables à ces longues aiguilles qui prennent naissance au sein des solutions cristallisées, apparaissent quelques idées tenues, quelques réflexions imprécises.

*Mille clochettes, en mon cœur,  
Tintent très douces, en sourdine...*

Que c'est étrange! la Douleur m'est devenue maintenant comme une chose très ancienne et moins cruelle. Mon âme est habituée à cette compagne mauvaise. Elle a tant souffert, tant! qu'elle ne sait plus pourquoi elle souffre.

Cette convalescence coïncide par hasard avec le printemps de l'année.

J'ai parfois des heures bienveillantes. Le matin surtout. La ville, à peine éveillée, m'envoie d'en bas une rumeur de vie. Le soleil se glisse jusqu'à mon alcôve. J'ai vu entrer ses rayons et je les sens venir à moi d'une approche caressante et je me livre délicieusement à cette étreinte...

Je l'évoque, dans ces premiers rayons, elle, l'aimée aux beaux yeux de lumière. Qui redit à mon oreille son nom, — ce nom qui me ravit comme le murmure d'une fontaine?

Vas-tu disjoindre l'oppressive dalle du passé, ô toi que j'ai perdue, toi qui, étant plus que la vie, ne peut plus être possédée que dans la mort?

Elle vient... Je revois l'ondulation de ses cheveux et son affectueux regard... Elle parle... La lenteur douce de sa voix semble s'éloigner à la distance d'un songe, — si basse et si lointaine qu'elle paraît venir d'une autre rive ou de l'autre versant de la destinée... Elle parle, de cette voix ancienne, si basse que je l'entends à peine, si bas que je ne l'entendrai sans doute jamais plus... Elle me dit qu'elle m'aime bien aussi et que nos voies sont différentes depuis qu'une vision interposée entre nous lui a ordonné un amour sans partage, — qu'elle ne s'appartient plus, — qu'elle prie pour moi...

Je la contemple avec mélancolie et tendresse, — et il me semble qu'elle soutient ma tête endolorie et brûlante de ses mains pieuses...

Incline-toi, mon âme, devant l'irrévocable!

## V

ME voici à la campagne.

C'est un pays très solitaire, dont ma pensée, hier encore nonchalante, a revêtu tout de suite l'uniforme grandeur.

Çà et là, au milieu des landes coupées de marécages et de forêts, on trouve des villages moribonds dont les mesures lézardées s'écroulent peu à peu sans une plainte. Tous les chemins se perdent en sentiers, hésitent et disparaissent bientôt. Les moissons sont rares. Elles dessinent une ceinture jaunissante au fleuve à demi ensablé.

Ce pays est austère et sauvage.

Je sors à cheval dès l'aube. Le soleil blafard s'étire en longs rayons, criblant les fumeuses buées du brouillard.

Parmi les odeurs de bruyères et de menthes, parmi le blanc des fils cotonneux qui voltigent dans l'air, je me laisse bercer à l'allure mollement cadencée du petit cheval roux.

Quand je sens les souvenirs m'envahir, j'excite ma bête surprise et la lance à toute allure à travers la plaine violette.

Ces réactions m'énivrent d'une énergie que j'avais perdue.

Dans cette course furieuse, je devine l'essor de mon âme, trop longtemps abattue, vers un inconnu meilleur où sont les réserves de ma nature. C'est ainsi qu'aux fraîches années d'adolescence, mes premières sèves aspiraient à toutes les conquêtes.

Le midi me ramène, tout exubérant de force, dans la vallée où vibre le soleil. Mon cœur a des velléités guerrières. Je vois briller des cuirasses d'or et j'entends les rauques appels des trompettes qui entonnent la gloire...

Que s'est-il produit en moi? Je me sens invigoré d'une foi irrésistible.

Une fleur mystérieuse est-elle éclosée, un sentiment nouveau s'est-il épanoui dans mon âme?

A surmonter l'épreuve de la Douleur, me suis-je reconquis?

*La Douleur élargit les âmes qu'elle fend...*

De cette fumée qui m'étouffait, est née une flamme claire et joyeuse.

J'irai vers la vie qui me sollicite, — vers les impérieux combats qui me réclament.

## VI

**J**E t'ai comprise enfin, Douleur trois fois sainte, — et je t'aime!  
Car nous te connaissons si peu et si mal...

Tu nous surprends toujours comme une étrangère dont nous ignorons la figure et la voix.

Et, cependant, Dieu t'a faite le patrimoine commun de l'humanité. Et ton domaine est aussi vaste que la vie.

Attendre, c'est souffrir.

Espérer, c'est souffrir.

Perdre, c'est souffrir.

Aimer, c'est souffrir.

Obtenir même, c'est souffrir encore.

A côté des infortunes violentes et tragiques qui éclatent aux yeux, combien d'autres plus modestes, qui se voilent parfois d'une apparente sérénité?

Il est des destinées silencieuses, étouffées, où le malheur est si secret et si égal dans sa continuité qu'on ne s'avise pas de le plaindre.

Songe à ces cœurs inquiets et solitaires, avides de se donner et que personne n'a voulu prendre, qui ont prodigué des trésors inaperçus et stériles, et que la mort emporte, extérieurement intacts, mais déchirés en dedans, car ils se sont dévorés eux-mêmes.

Songe à l'héroïque combat des humbles contre le sort, aux angoisses de la misère honteuse, aux malechances qui brisent l'élan du Génie.

C'est un pauvre père qui lutte pour les siens, — c'est une créature aimante toujours inexaucée, — c'est l'artiste éternellement déçu, poussé par des générations nouvelles, doutant de lui-même, et qui voit la barque de sa fortune s'effacer à l'horizon sans avoir abordé nulle part et se perdre dans l'immensité, le nombre et l'oubli...

Nous te méconnaissons, Douleur, et nous te haïssons!

L'homme écarte de son langage jusqu'à l'ombre de ton nom. Et toute la philosophie des sages du monde, habiles à comprendre les causes et à les définir, se borne à t'oublier ou à te fuir, ne trouvant contre toi d'autre remède que la mort.

Se tuer pour ne pas souffrir, n'est-ce point aussi logique, — et aussi affreux, — que de vivre pour jouir?

Ceux-là seuls qui t'ont vue sur le Calvaire adorent ta sanctifiante beauté.

Sois bénie, toi qui épures le cœur comme la flamme chasse la fumée de l'âtre.

Toi qui donnes le sens juste des êtres et des choses, en nous soustrayant aux prestiges du mal.

Toi qui abats l'orgueil et nous fais sensibles aux souffrances des autres.

Toi qui marques l'étiage de l'âme en mettant en relief la fierté de son courage.

Tu fus vraiment salvatrice pour l'un des plus fragiles enfants de ce siècle.

Tout ce côté imaginaire de moi-même que j'avais cultivé imprudemment, dans l'obsession de mes vices d'orgueil et de volupté, me rendait plus sensible à ta morsure austère... Ces chimères, qui paraient mes volontés comme autant de fleurs trompeuses, émoussaient ma résistance.

Dans la sphère de l'énergie, toute concession au rêve est une invitation à laquelle tu réponds bientôt.

J'ai souffert plus qu'un autre, dans le creuset où tu m'as plongé, mais j'en suis sorti meilleur et plus fort.

Et le sens m'est apparu de ces paroles de l'Ecclésiaste :

« *La fournaise éprouve le vase du potier, et l'épreuve de l'adversité les hommes justes.* »

J. DE STRAILHE.

---

## LE PLEIN VASE

---

A SULLY-PRUDHOMME

..... n'y touchez pas.  
DU MÊME.

*Oh! cette cuisine cave, combien fatale!  
Trop propice soupirail au plaisant subtil  
De la rue insoupçonné! J'entends. Que fait-il?  
Chut! c'est, en la ténèbre, un rire qui détale.*

*Sur la vitre, ce soir encor, le normal toc.  
« Lait? C'est sûr. » Bras tendant, pour la crème possible,  
L'albe vase hors la fenêtre à l'invisible,  
Avec un pressentiment nul d'obscur escroc.*

*Narquois susurrement d'un liquide qui coule,  
Ce pendant qu'en la sournoise esclave roucoule  
Un rêve assignant à quelque X des rendez-vous.*

*Le vase elle a repris qu'à la stupeur destine  
La zwanze ignoble et paie — hilarante routine, —  
Distraitement à l'ironique main trois sous.*

PALSAC.



## Roche Tarpéienne et Capitoie

**Rédemption**, poème antiesclavagiste en six chants, par EMILE VALENTIN.  
(Godenne, Liège, 2 fr.)

Nous avons eu l'École décadente, la déliquescente, la transcendantale, la symbolique, la mystique. Voici maintenant que sévit l'École antiesclavagiste. Ces poètes, dont le prosélytisme libertaire ne connaît point de bornes, ont inscrit, parmi les délivrances à tenter, celle de la poésie didactique. Il leur a paru que cette forme était profitable et qu'on s'en servirait utilement pour convertir, en alexandrins, au bénéfice des nègres : *La Case de l'Oncle Tom*. Les poètes antiesclavagistes pourraient bien se faire illusion sur la valeur utilitaire de la poésie en cette circonstance. Ovide rapporte qu'Orphée touchait, par ses chants, les forêts, les animaux et les rochers eux-mêmes; je doute que la Muse antiesclavagiste obtienne jamais pareil succès sur le cœur des marchands de chair humaine blancs ou noirs de l'Afrique centrale, *j'ai même plusieurs raisons de croire le contraire*.

Cela dit, jetons un coup d'œil sur le présent poème. On sait notre éclectisme : nous serions d'humeur à dire du bien du diable, si cet être médiocrissime était capable d'une seule belle page. On me pardonne cette noire comparaison, puisqu'il s'agit de nègres.

*Rédemption* n'est ni meilleure ni plus mauvaise que les autres « choses poétiques »



sur l'Antiesclavagisme. C'est une idylle congolaise : le Prince Barouti aime la Princesse Yphila; l'esclavagisme les sépare, l'antiesclavagisme les réunit, avec les décors et trucs obligés : Une partie de chasse... à l'homme. — Un convoi d'esclaves. — L'arrivée du missionnaire, qui prononce un grand discours. — L'hymne au progrès, Stanley, Léopold II, etc, — La mort d'un vieux roi Ibaka, père de Barouti, qui prédit quelque chose : la Joyeuse entrée de Léopold II... à Boma.

L'exécution du poème est, en général, satisfaisante. J'ai rencontré beaucoup de vers heureux. Il y a, notamment, une description très belle de forêt africaine que je voudrais pouvoir citer :

« *Midi : l'homme repose et le fleuve est de flamme ;  
Un troupeau d'éléphants, groupe monumental,  
Dort sous un boabub, leur frère végétal.* »

Chose curieuse, c'est justement l'endroit où le poète s'oublie à ne point faire du zèle antiesclavagiste. Ce coin de forêt rachète, à mes yeux, pas mal de vers chevillés, prosaïques, voire même ridicules, qui sont plutôt la faute de l'Antiesclavagisme que du poète. Et que diable alliez-vous faire dans cette galère, cher ami!

P. DEMADE.

\* \* \*

*Zola à l'égout.* — Notre collaborateur et ami, Henry Carton de Wiart, disait l'autre jour, à l'*Avenir social*, parlant de la critique de J. Barbey d'Aurevilly. « Ses arrêts étaient splendides comme la foudre, mais aveugles comme elle. » Il y a du vrai dans ce mot. Pourtant la foudre choisissait parfois ses victimes avec un merveilleux à-propos, à preuve ces lignes sur M. Zola, lors de l'apparition de l'*Assommoir* : « L'auteur de ce roman est un Hercule souillé qui remue le fumier d'Augias et qui y ajoute. M. Emile Zola croit qu'on peut être un grand artiste en fange, comme on peut être un grand artiste en marbre. Sa spécialité, à lui, c'est la fange. Il croit qu'il peut y avoir très bien un *Michel-Ange de la crotte!*... »

Sa langue d'artiste, il l'a dégradée et perdue dans les argots les plus ignominieux des cabarets. Il use d'un style dont il est impossible de ramasser une phrase, eût-on un crochet de chiffonnier pour la prendre et une hotte pour l'y jeter.

M. Zola s'est coulé et dissout dans la boue de ses ignobles personnages pour s'être trop acharné à la peindre. Il est devenu boue comme eux. Châtiment mérité d'un talent qui s'est avili! »

\* \* \*

Il reste divers auteurs à hisser au Capitole ou à précipiter de la Roche Tarpeienne. Ce qui est différé n'est pas perdu.

(N. D. L. R.)

\*\*\*\*\*

## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

*Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

J<sup>EF</sup> Lambeaux, vient de terminer, tout récemment, le moule en plâtre de son fameux bas-relief *Les Passions humaines*, dont le marbre lui a été commandé par le gouvernement, pour le Parc du Cinquantenaire. Ce colossal bas-relief mesure treize mètres de long sur sept mètres de haut. Nous en recauserons plus tard.

\* \* \*

D<sup>E</sup> Fernand Mazade, ce beau sonnet inédit sur

### *Atalante et Méléagre*

Il était revenu de la Colchide. Et maints  
De ses gestes disaient son âme altière et dure.  
Il avait soulevé l'illustre chevelure,  
Dont l'or incendiait le sable des chemins.

Il avait oublié Médée. Et, des jasmins,  
L'ambre avait fleuri sous le ciel qui s'azure.  
Et voici qu'à présent la monstrueuse hure  
Du porc de Calydon grimaçait dans ses mains.

Or, comme il l'approchait encore pantelante,  
Comme (et du sang baguait la gloire de ses doigts)  
Il l'approchait des yeux bleuâtres d'Atalante,

Celle-ci prononça des mots, à demi-voix,  
D'une concupiscence à ce point captieuse  
Que le héros, tremblant pour la première fois,

N'osait plus regarder que la tête saigneuse.

\* \* \*

L<sup>ES</sup> supplices littéraires. — Sous ce titre : *Zola à Rome*, Barrès écrit dans la *Cocarde* (6 novembre) :

« Pour ma part, je n'ai pas d'enthousiasme pour le talent de M. Zola, de qui

l'abondance fatigue l'attention, sans que sa pensée trop superficielle arrive à intéresser, mais on ne peut méconnaître qu'il est *une des forces commerciales de la librairie française*, et, de plus, contre l'opinion de l'Académie, nous devons constater qu'il apparaît comme *une gloire à l'étranger*.

Notez que beaucoup de nos compatriotes professent pour lui une réelle admiration. Mais, alors même qu'il nous étonnerait sans nous émouvoir et que nous nous refuserions à prendre pour de la puissance réelle la gesticulation et la verve de cet abondant descripteur, nous devons nous incliner devant *les satisfactions qu'il donne aux Allemands, aux Anglais, aux Russes, aux Italiens, aux Américains*, pour qui, je le répète en connaissance de cause, il est un grand Français! »

On n'est pas plus aimablement féroce.

\* \* \*

*L*e Prince des Poètes à l'Hôpital. — Sous ce titre, Emile Michelet trace du poète Verlaine ce portrait pittoresque :

« Il y a une douzaine d'années, le nom de Verlaine n'était connu que des Parnassiens, qui avaient lu, sans trop les goûter, les premiers vers de leur camarade.

A cette époque, tous les lundis soir, venait s'asseoir à une table d'un café avoisinant l'Odéon, un petit homme chevelu et barbu de noir, d'aspect malingre et souffreteux. C'était Léon Valade, un des plus aimables rimeurs entre les Parnassiens *minores*. Autour de ce causeur discret venaient se grouper quelques plus jeunes fils des Muses.

Un soir, ils virent arriver un personnage de mine étrange. Un solide gars d'une quarantaine d'années, avec une tête qu'on ne pouvait oublier, une tête de hantise et d'obsession. Un Socrate qui serait fantastique. Au-dessous d'un énorme front chauve, d'énormes sourcils comme des touffes de gazon funéraire que rejoignait aux tempes une barbe de cyprès. Dans ce masque, des traits d'une singulière acuité : un nez retroussé, avec des narines palpitantes à toutes les brises de la vie et du rêve, et les yeux les plus bizarres du monde.

Au fond de deux cavernes broussailleuses, entre des paupières japonaises, des prunelles d'une nuance indéfinissable : bleu clair ou gris foncé, lumineuse ou très sombre, on ne savait. Certains ciels sur la mer ont cette ambiguïté. Étaient-elles ingénues ou perverses, ces prunelles? L'un et l'autre à la fois, peut-être. Elles semblaient annoncer que la plupart des désirs humains s'y étaient mirés.

Tel apparaissait Verlaine, qui revenait d'exil en province, après une jeunesse accidentée. L'ensemble de cet homme révélait une force ou plutôt un être en proie à une force. Car, avec son inspiration inégale, avec les contrastes de son œuvre où la plus adorable poésie cotoie la simple platitude, avec les aventures de sa vie

malheureuse, Verlaine m'apparaît ce que les Anciens appelaient religieusement un possédé.

Douze années ont passé depuis le soir où Verlaine apparut à cette table de café. Elles ont rajeuni le poète. Des fils blancs sont venus éclairer sa barbe sombre. Sa silhouette qui déambule, clopin-clopant, des rues du quartier Latin aux salles des hôpitaux, semble garder une juvénile allégresse, peut-être à cause d'être toujours entouré de jeunes hommes admirants.

En ce temps où les poètes sont, en général, des messieurs corrects, Verlaine se distingue par le bohémianisme de son existence. Henri Heine a dit quelque part, en parlant de lui-même, si j'ai bonne mémoire, que les poètes et les nêfles ne mûrissent que sur la paille. Verlaine, promenant sa pauvreté bohémienne d'hôpital en hôpital, continue la tradition des poètes ayant pour logis l'hôpital.

En d'autres temps, il se serait trouvé un ministre lettré qui aurait assuré au poète une pension ou une sinécure. Mais nous sommes loin du temps des Médicis. On trouve de quoi subventionner beaucoup de nullités officielles, mais pas un billet de mille francs pour un poète de race !

Cependant, Verlaine accepte la situation avec sa gaieté ingénue et gauloise. Chaque hiver, il va, traînant sa patte malade, faire une saison à l'hôpital. Et, devant l'époque où d'autres partiront pour Monte-Carlo, le voilà parti pour Broussais.

— A l'hôpital, on est très bien, ma foi ! déclare le pensionnaire intermittent.

Médecins et internes sont pleins de prévenances pour le malade célèbre, auquel ils demandent des autographes ; garçons de salle et infirmières s'empressent autour du pensionnaire qui n'est pas comme les autres, qui flâne et qui rit, et que viennent voir des jeunes gens trop chevelus.

Là-bas, il est bien chez lui. Les poètes et les rois n'ont-ils pas le privilège d'être partout chez eux ? Avec l'uniforme des hospitalisés, le bonnet blanc qui cache son vaste crâne et la robe de chambre bleu foncé, il est le même causeur ironique et gamin qu'à la table des cafés de la rive gauche. Causeur qui s'arrête parfois, et se plonge en un soudain silence, où l'on sent passer des rêves effarés et sauvages. »

\* \* \*

**O**H la pau... : la pauvre... loi !  
 Maître Alexandre Braun, à la séance solennelle de rentrée de la conférence du Jeune barreau a émis le vœu de voir la législature reviser à *bref délai* la loi sur l'enseignement supérieur. La pauvre loi, elle vient à peine de naître ; a-t-elle quatre ans ? Il est vrai que ses parents eux-mêmes parurent médiocrement flattés de la naissance de ce gosse-là. Un ministre de l'époque, ne le nommons pas surtout,

disait à une personnalité du monde universitaire, pendant la discussion de cette loi à la Chambre :

— Je suis honteux d'avoir à présider à de pareils débats. Nous discutons là des choses dont personne de nous ne sait le premier mot.

Mais le plus drôle c'est encore ceci : chaque fois que les hommes qui savaient le dernier mot soufflaient dans l'oreille d'un député, quelque réforme ou quelque proposition intelligente, la Chambre écartait, écartait.

Il s'est joué, à cette époque, dans les coulisses de la Chambre d'adorables comédies. Malheureusement Labiche était trop loin....

\* \* \*

**C**UEILLI dans un feuilleton :

« La queue du lion est une arme terrible entre leurs mains. »

\* \* \*

**L**A méthode de maître Sarcey adressée à ce mauvais esprit de Bergerat!

« — Vous vous targuez, mon cher Bergerat, de n'avoir pas profité de l'enseignement de l'Université. Cela se voit et de reste. L'Université enseigne avant tout l'art du développement, qui consiste à prendre une idée (*à qui, maître?*), à l'exposer clairement et à la suivre ensuite (*sur quelle route, dites?*), jusqu'à la conclusion qui la termine. »

C'est le refrain que nous avons tous entendu en Rhétorique : Amplifiez, amplifiez!

Voici d'autres considérations, non plus de Sarcey, mais d'E. Hello :

« La rhétorique vous conseille d'imiter les grands écrivains. Elle croit qu'ils ont une recette et qu'il suffit de la prendre. Leur recette, c'est d'être eux-mêmes. Leur personne est inviolable et nul ne peut se l'approprier... Si le conseil de la rhétorique est un conseil ridicule, le conseil de se les assimiler serait un conseil sérieux. Il peut se faire, en effet, qu'en vous plongeant dans le génie d'un grand homme, vous en soyez pénétré, imprégné; que quelque chose de lui passe en vous, à la condition, toutefois, que vous le méritiez et que vous présentiez aux rayons une surface pénétrable. »

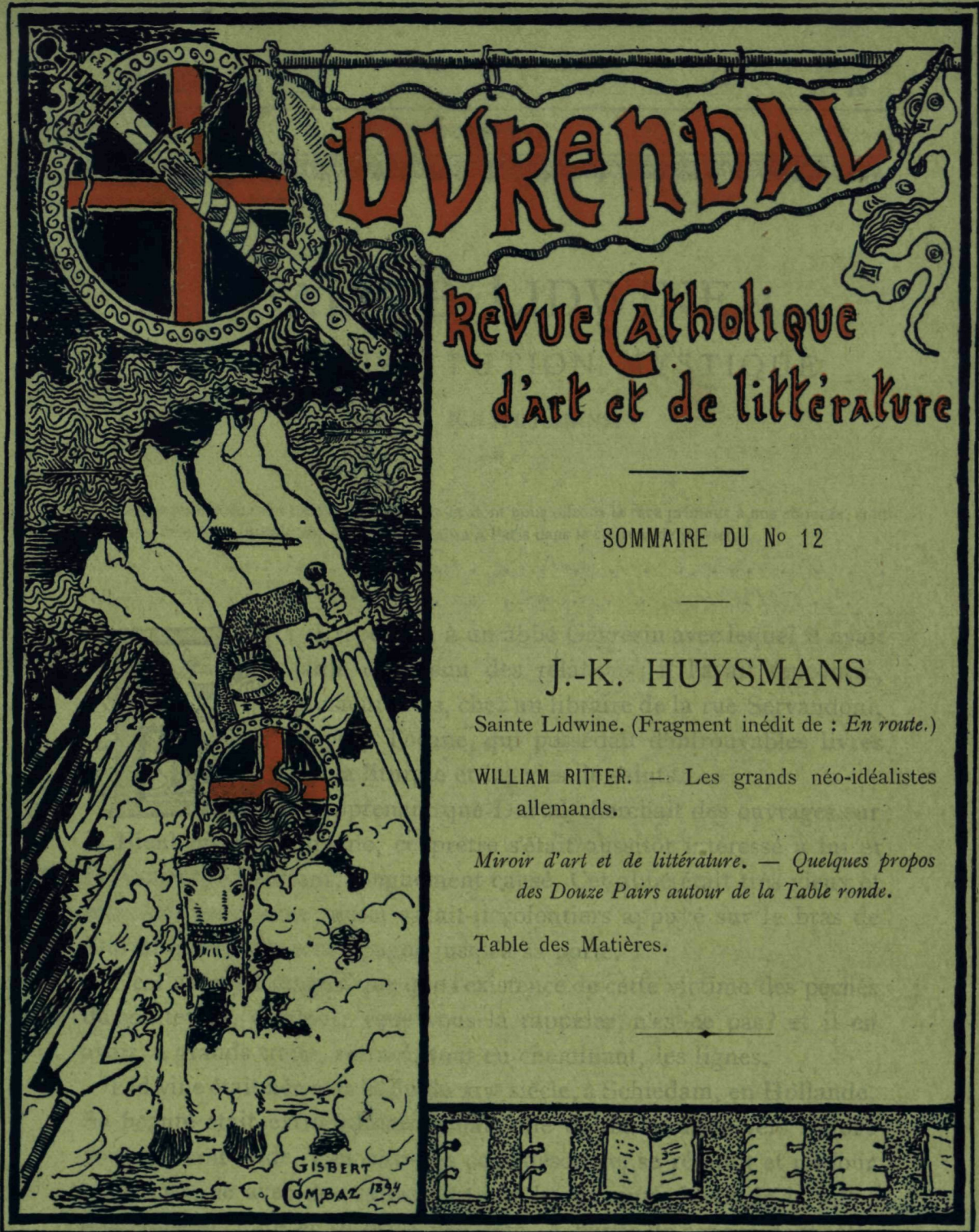








DÉCEMBRE 1894



# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 12

J.-K. HUYSMANS

Sainte Lidwine. (Fragment inédit de : *En route.*)

WILLIAM RITTER. — Les grands néo-idéalistes allemands.

*Miroir d'art et de littérature.* — Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.

Table des Matières.

J. Van Cassan  
Editeur  
BRUXELLES







# SAINTE LIDWINE ET LA SUBSTITUTION MYSTIQUE

par J. K. HUYSMANS.

Les pages absolument inédites qui suivent et dont nous offrons la rare primeur à nos abonnés, sont extraites d'un livre intitulé *En route*, qui paraîtra à Paris dans le courant de janvier.



Et il repensait à un abbé Gévresin avec lequel il avait jadis entretenu des relations; il l'avait rencontré, plusieurs fois, chez un libraire de la rue Servandoni, le père Tocane, qui possédait d'introuvables livres sur la liturgie et les vies de saints.

Apprenant que Durtal cherchait des ouvrages sur la Bienheureuse Lidwine, ce prêtre s'était aussitôt intéressé à lui et ils avaient, en sortant, longuement causé. Cet abbé était très vieux et marchait avec peine; aussi s'était-il volontiers appuyé sur le bras de Durtal qui l'avait accompagné jusqu'à sa porte.

C'est un sujet magnifique que l'existence de cette victime des péchés de son temps, disait-il; vous vous la rappelez, n'est-ce pas? et il en avait, à grands traits, retracé, tout en cheminant, les lignes.

Lidwine était née vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, à Schiedam, en Hollande. Sa beauté était extraordinaire, mais elle tomba malade vers quinze ans et devint laide. Elle entre en convalescence, se rétablit et un jour qu'elle patine avec des camarades sur les canaux glacés de la ville, elle fait une chute et se brise une côte. A partir de cet accident, elle demeure étendue sur un grabat jusqu'à sa mort; les maux les plus

effrayants se ruent sur elle, la gangrène court dans ses plaies et de ses chairs en putréfaction naissent des vers. La terrible maladie du Moyen-Age, le feu sacré, la consume. Son bras droit est rongé; il ne reste qu'un seul nerf qui empêche ce bras de se séparer du corps; son front se fend du haut en bas, un de ses yeux s'éteint et l'autre devient si faible qu'il ne peut supporter aucune lueur.

Sur ces entrefaites, la peste ravage la Hollande, décime la cité qu'elle habite; elle est la première atteinte; deux pustules se forment, l'une, sous un bras, l'autre, dans la région du cœur. Deux pustules, c'est bien, dit-elle au Seigneur, mais trois seraient mieux, en l'honneur de la Trinité Sainte; et aussitôt un troisième bouton lui crève la face.

Pendant trente-cinq années, elle vécut dans une cave, ne prenant aucun aliment solide, priant et pleurant; si transie l'hiver, que le matin, ses larmes formaient deux ruisseaux gelés le long de ses joues.

Elle se trouvait encore trop heureuse, suppliait le Seigneur de ne point l'épargner; elle obtenait de Lui d'expier par ses douleurs les péchés des autres; et le Christ l'écoutait, venait la voir avec ses anges, la communiait de sa main, la ravissait en de célestes extases, faisait s'exhaler, de la pourriture de ses plaies, de savants parfums.

Au moment de mourir, il l'assiste et rétablit dans son intégrité son pauvre corps. Sa beauté, depuis si longtemps disparue, resplendit; la ville s'émeut, les infirmes arrivent en foule et tous ceux qui l'approchent guérissent.

Elle est la véritable patronne des malades, avait conclu l'abbé; et, après un silence, il avait repris :

— Au point de vue de la haute Mystique, Lidwine fut prodigieuse, car l'on peut vérifier sur elle la méthode de substitution qui fut et qui est encore la glorieuse raison d'être des cloîtres.

Et comme, sans répondre, Durtal l'avait interrogé du regard, il avait poursuivi :

— Vous n'ignorez pas, Monsieur, que, de tous temps, des religieuses se sont offertes comme des victimes d'expiation au Ciel. Les

vies des saints et des saintes qui convoitèrent ces sacrifices et réparèrent par des souffrances ardemment réclamées et patiemment subies, les péchés des autres, abondent. Mais, il est une tâche encore plus ardue et plus douloureuse que ces âmes admirables envient. Elle consiste, non plus à expier les fautes d'autrui, mais à les prévenir, à les empêcher d'être commises, en supplantant les personnes trop faibles pour en supporter le choc.

Lisez, à cette occasion, Sainte Thérèse; vous verrez qu'elle obtint de prendre à sa charge les tentations d'un prêtre qui ne pouvait les endurer, sans fléchir. Cette substitution d'une âme forte débarrassant celle qui ne l'est point, de ses périls et de ses craintes, c'est une des grandes règles de la Mystique.

Tantôt, cette suppléance est purement spirituelle et tantôt, au contraire, elle ne s'adresse qu'aux maladies du corps. Sainte Thérèse se subrogeait aux âmes en peine, la sœur Catherine Emmerich succédait, elle, aux impotentes, relayait, tout au moins, les plus malades; c'est ainsi, par exemple, qu'elle put souffrir les tortures d'une femme atteinte de phtisie et d'une hydropique, pour leur permettre de se préparer à la mort en paix.

Eh bien! Lidwine accaparait toutes les maladies du corps; elle eut la concupiscence des douleurs physiques, la glotonnerie des plaies; elle fut, en quelque sorte, la moissonneuse des supplices et elle fut aussi le lamentable vase où chacun venait verser le trop plein de ses maux. Si vous voulez parler d'elle, autrement que les pauvres hagiographes de notre temps, étudiez d'abord cette loi de la substitution, cette merveille de la charité absolue, cette victoire surhumaine de la Mystique; elle sera la tige de votre livre et, naturellement, sans efforts, tous les actes de Lidwine se grefferont sur elle.

— Mais, avait questionné Durtal, cette loi subsiste encore?

— Oui, je connais des couvents qui l'appliquent. Au reste, des ordres, tels que les Carmélites et les Clarisses acceptent très bien qu'on leur transfère les tentations dont on souffre; alors ces monastères endossent, pour ainsi dire, les échéances diaboliques imposées à

des âmes insolubles dont ils paient de la sorte intégralement les dettes.

— C'est égal, avait fait Durtal, en hochant la tête, pour consentir à attirer ainsi sur soi les attaques destinées au prochain, il faut être joliment certain de ne pas sombrer?

— Les religieuses choisies par Notre Seigneur, comme victimes expiatoires, comme holocaustes, sont en somme assez rares, avait repris l'abbé; elles sont, généralement, dans ce siècle surtout, obligées de se réunir, de se coaliser, afin de supporter sans faiblir le poids des méfaits qui les tentent, car, pour qu'une âme puisse subir, à elle seule, les assauts sataniques qui sont parfois atroces, il faut qu'elle soit vraiment assistée par les anges et élue par Dieu... Et après un silence, le vieux prêtre avait ajouté :

— Je crois pouvoir parler avec une certaine expérience de ces questions, car je suis l'un des directeurs des religieuses réparatrices dans les couvents.

— Et quand on pense que le monde se demande à quoi servent les ordres contemplatifs! s'était écrié Durtal.

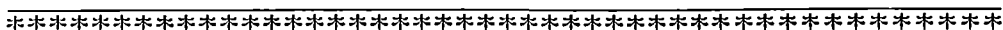
— Ils sont les paratonnerres de la société, avait dit, avec une singulière énergie, l'abbé. Ils attirent sur eux le fluide démoniaque, ils résorbent les séductions des vices, ils préservent par leurs prières ceux qui vivent dans le péché comme nous; ils apaisent enfin la colère du Très-Haut et l'empêchent de mettre en interdit, la terre. Ah! certes, les sœurs qui se vouent à la garde des malades et des infirmes sont admirables, mais combien leur tâche est aisée, en comparaison de celle qu'assument les ordres cloîtrés, les ordres où les pénitences ne s'interrompent jamais, où même les nuits alitées sanglotent!

. . . . .  
 . . . . .

J. K. HUYSMANS.

(Reproduction interdite.)

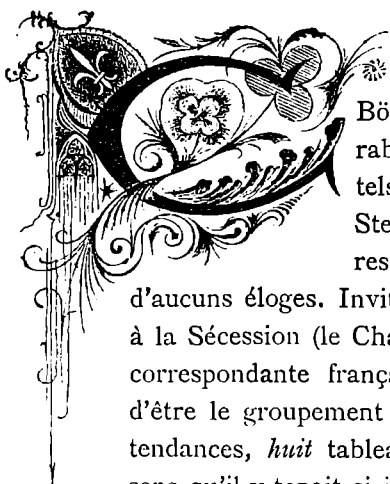




## LES GRANDS

# NEO-IDÉALISTES ALLEMANDS

**Arnold Böcklin et Hans Sandreuter.**



CETTE année-ci a réservé à notre vénéré Maître Arnold Böcklin, fondateur et chef incontesté de toute cette admirable pléiade néo-idéaliste allemande qui groupe des noms tels que ceux de Franz Stuck, Hans Thoma, Max Klinger, Steinhausen, Sandreuter, Pidoll, un triomphe dont au reste il ne se souciait pas plus que d'aucunes critiques et d'aucuns éloges. Invité à exposer aux deux Salons de Munich, il a envoyé à la Sécession (le Champ-de-Mars allemand) qui, pas plus que l'exposition correspondante française, ne décerne de récompense et qui se contente d'être le groupement des rares, des superbes et des exquis de toutes les tendances, huit tableaux de dates diverses mais absolument inédits, en ce sens qu'il y tenait si jalousement que nulle part encore il n'avait voulu les risquer à l'incompréhension publique, attendant son heure avec la patience de ceux qui se savent immortels. En revanche, il a envoyé à l'exposition officielle du Palais de cristal deux seuls tableaux, et quels tableaux? Les deux mêmes qui lui furent refusés il y a quelques années à ce même Salon! Et admirez les versatilités et les caprices des jurys, en même temps que, dans le cas particulier, le bon esprit de celui de Munich : ces Messieurs ont avalé la couleuvre avec enchantement, l'échine courbée avec révérence, et mieux, ils ont à l'unanimité décidé de n'attribuer cette année-ci qu'une unique médaille d'honneur, et de l'offrir au Maître Böcklin. Il n'est jamais trop tard pour se repentir!

Sandreuter, lui, a eu un succès en son genre à peu près égal. Il n'expose qu'un seul tableau, *la Porte étroite* (au Salon officiel, ce qui, à mon sens, constitue un tort), mais cet unique tableau, immédiatement après les deux Böcklin, accomplit le fait capital de cette exposition où s'accumulent plus de 1,800 numéros... un vrai bazar! La Sécession n'en comporte que 441... mais tous de choix, et parmi eux une quantité de pièces de premier ordre.

## I

A commencer par les huit Böcklin naturellement ! Ils résument à peu près les diverses activités du Maître : paysage classique, scènes fantastiques de la mythologie terrestre et maritime ; en plus ils offrent à gravir à l'admiration le point culminant de l'art religieux du Maître... une *descente de croix* qui fera hurler beaucoup de gens de culture et de goûts français, mais qu'il faut mettre immédiatement à côté des plus beaux Dürer et Holbein. Jamais encore il n'était né sous le pinceau d'un peintre allemand, (car Böcklin n'est Suisse que de nationalité), œuvre d'une si simple, d'une si puissante et profonde émotion religieuse. Rien d'apprêté, de théâtral, de fantasmagorique ; ni féerie, ni parade, ni prétention, ni fanfaronade d'aucune sorte, c'est grand et noble et beau comme une conviction toute intime, toute intérieure dans une âme d'artiste, comme une conviction qui ne tient pas à faire montre de dévotion, et ne cherche à convertir que par la persuasion. Mais c'est par une telle œuvre qu'il faut clore ces notes. Citons d'abord toutes les autres afin de faire gravir à notre admiration le chemin ascendant du beau au sublime. Disons tout de suite et au préalable que si nos lecteurs veulent, sans se déranger, avoir un avant-goût de l'œuvre de Böcklin, l'occasion leur en est offerte par la publication d'une partie de cette œuvre de Böcklin à l'*Union photographique* de Munich, en deux immenses albums qui sont la grande magnificence de la librairie allemande cette année. Ils renferment à eux deux plus de quatre-vingt œuvres de l'artiste dont les deux tiers au moins seront une révélation pour ceux qui ne connaissent le vieux Maître que de nom quelque peu vaguement, et qui ne se doutent point des tendances de l'école néo-idéaliste allemande.

Toujours le même éternel principe en art comme en tout le reste : ou faire mieux ou faire autrement que les autres. Dans beaucoup de domaines Böcklin a fait autrement, parfois même et autrement et mieux. En tant que paysagiste il renouvelle Poussin, mais le surpasse. Il est coloriste en plus, mais possède au suprême chef l'art d'assouplir ce coloris auquel il laisse courir libre carrière, fou, échevelé dans les scènes fantastiques, l'art de l'assouplir aux plus tendres, aux plus douces et apaisantes servitudes pour concourir au triomphe de la ligne, de l'ensemble et du nombre. Il est presque incroyable qu'un homme puisse être à la fois aussi varié et aussi logique avec lui-même. Notre siècle n'a produit qu'un génie de sa trempe : Wagner avec lequel il offre toutes sortes de points de comparaison.

Voici, de 1856, un paysage avec figures qui nous montre le Böcklin profondément influencé par Poussin, mais l'égalant déjà. Tout nage dans de la tiédeur ambrée. Sous un groupe, heureusement balancé et nettement détaillé dans la chaude ambiance de grands platanes aux feuilles triplement aiguës, la flaque stagnante d'un

ruisseau se repose quelques secondes bien à l'ombre dans les arbustes touffus. Et, qui s'y baignait, une nymphe vient d'être brutalement surprise, empoignée à bras le corps par un lourdaud butor aux longues oreilles, tandis que dans les broussailles un second faune se hâte, écartant, brisant les branches brunes, accourant à la curée. Böcklin n'eût jamais fait que cela que nous eussions déjà mentionné cette œuvre comme une belle réminiscence classique; mais la toute puissante, la souveraine originalité n'y a pas encore fait craquer tous les moules conventionnels. C'est déjà bel et bon, ce n'est pas encore neuf. C'est déjà du meilleur Poussin, pas encore du Böcklin.

Une première transformation : voici du Ruysdael. Dans le creux d'un terrain sablonneux, essaimé de buissons en boules, un petit pâtre rêve couché. Les bouquets d'arbustes se découpent sur un serein ciel bleu poché de gros nuages blancs æstivaux. La couleur très vive, mais vieillie semble légèrement frottée sur une toile grise qui transparait, c'est franc comme de la détrempe et déjà patiné moelleusement comme une ébauche de maître. Et cela a un tel accent de vérité vraie, de sincère étude en présence de la nature. Une fois, une seule fois, le brunâtre Lenbach, à la galerie Schack, a eu une inspiration semblable, aussi avec un petit pâtre nu-pieds, endormi main sur les yeux dans un terrain sablonneux enlevé sur le ciel bleu. Ces deux toiles, dans l'œuvre des deux Maîtres, me paraissent absolument symétriques : deux récréations prises un jour en pleine nature.

## II

On le sait, la vie de Böcklin a été des plus remuées, des plus errantes. Une seule chose a été constante pour lui : le travail. Jamais il n'a pu se réaliser un intérieur digne de lui. Oscillant sans cesse d'Allemagne en Italie, et de l'une et l'autre en Suisse, il eût rêvé cependant se créer une villa au bord de la mer sur quelque fortuné rivage de Toscane ou de Grande-Grèce. Et, faute de pouvoir la construire, il l'a peinte plusieurs fois cette villa de ses rêves, ce château en Espagne dont il distribuait déjà, en imagination, les surfaces à décorer à ses élèves. On en connaissait deux aspects de cette villa, tous deux à la galerie Schack : l'un, crépusculaire, houleux, appelé aussi parfois *Iphigénie en Tauride*, à cause de la figure noire qui regarde déferler la mer sur le sable — rappel également de la méditation de Goethe entrevoyant pour la première fois la terre italienne des bords du lac de Garde; l'autre plus calme, plus reposé en pleine belle lumière diurne, transposition littérale du *Kennst du das Land wo die Citronen blüh'n*. Or, en voici à la Sécession deux nouvelles interprétations, de cette villa au bord de la mer, encore plus saisissantes; Böcklin s'est assez reposé, complu à des images de paix; avec son caractère violent et sa bouillante imagination, la vision s'exaspère bientôt. Aux fondations de la



terrasse se mêlent les murs de briques ruinés qui réapparaîtront dans le tableau que possède la famille Torsch à Vienne. Monceaux de décombres rouges, sous-basements écroulés, verdis par les oxydations maritimes et les bavures salines, vignes vierges qui pleurent, papillonnades de jaunes feuilles de bouleaux comme les aime Sandreuter; puis des rocs dans la mer, récifs gluants où sèchent çà et là les points blancs d'une croûte organique et, dans cette désolation, blanche avec des voiles de crêpe, Iphigénie accoudée contre un reste de muraille stuqué au cadmium. Tel l'avant-plan très mouvementé de la terrasse lourde de végétations méridionales et austères, grands cyprès à pointes fléchies, belles fleurs très rouges, touffes de lauriers ou d'azalées incarnats, qui sert de platée à la villa dont le portique florentin à colonnes de porphyres est ouvert béant à tous les souffles de la mer. Un simple rez-de-chaussée, des murs blancs, deux statues aux angles des portiques. Et, en face et à côté la mer, une mer houleuse. On a l'impression que toute la villa est secouée, les vagues déferlent violemment, d'une belle transparence verte, veinées de blancheurs écumeuses comme il en court dans le marbre vert, crêtées d'écumes encore plus blanches. Des vases d'aloës ponctuent le bord de la terrasse isolée. Le tout est d'une superbe mélancolie classique. Le très rare, très méconnu, Gérard de Lairesse parmi les oubliés, (il est absent du Louvre), a eu une ou deux fois de semblables inspirations; voir son Iphigénie à Aulis dont le décor est compris de même sorte.

Mais tout à coup, une quatrième fois transfigurée, cette mystérieuse villa la voici fantastique, toute baignée de fauves lueurs d'incendie, panachée du coup de soleil dernier d'un reflet d'occident embrasé après le violent orage, la voici telle qu'eût pu la rêver Léon Berthoud. Les murailles sont rouges, mais le ciel est très bleu, bleu-froid comme la mer, d'autant plus bleu-terne qu'au zénith une longue zone de nuages retient une bande de lumière, insensément, admirablement rouge. Sur les glaces des fenêtres, du rouge ardent flamboie, comme si l'incendie était à l'intérieur. Le parc derrière la maison s'endort ombreux, touffu; la tempête est apaisée; au ciel ce sont les fulgurances dernières qui s'éteignent; la mer est calme; les cyprès s'inclinent très lentement, les azalées et les lauriers assoupissent leurs incarnats. Une journée de plus est finie, de ces journées passées par l'artiste à peindre la même villa par quatre effets différents, mais avec toujours Iphigénie contemplant le flot qui ne lui apporte rien; une journée de plus est finie, mais l'infatigable contemplation d'Iphigénie dure encore, dure sans espoir comme sans lassitude; c'est toujours elle, toujours là; bientôt elle ne verra plus rien dans l'ombre. Le deuil s'est fait plus profond dans son cœur; et elle-même contre la fraîcheur du soir est tout de noir vêtue. Et je vous assure que ces tableaux dispersés, et revus épars, en des lieux différents augmenteraient encore l'impression d'éternelle attente; on aurait le sentiment que les jours, les années, les événements, — entre deux revoirs souvent

espacés, — ont beau s'écouler dans l'heur et le malheur, qu'Iphigénie est toujours là, toujours contemplative, ses pieds et ses voiles léchés par la mer plaintive. Je comprends que l'on se répète ainsi, il y a une pensée dans cette répétition ;... tandis qu'il m'est, par exemple, absolument égal que Monet peigne vingt fois la cathédrale de Rouen ou la gare Saint-Lazare pour y plaquer des taches différentes, et qu'il m'est tout à fait pénible de savoir que Luc Olivier Merson multiplie sa *Fuite en Égypte*, dans un intérêt commercial.

### III

Böcklin a fait plusieurs fois son propre portrait, très sincèrement et sans pose. Une fois rasé, le verre en main, dans un intérieur ; une autre fois barbu, l'allégorie macabre derrière lui, lui soufflant à l'oreille, lui filant de son violon — à la tsigane — l'inspiration de son *Aventurier* ou de ses *Euménides* ; cette troisième fois-ci, à Munich, et dans l'album de l'*Union photographique*, le Maître s'est représenté appuyé contre une colonne grise jaspée d'un peu de rouge, en jaquette noire, bras croisés, nœud de cravate vert et or, yeux bleu-smaragdün, visage brun, cheveux et barbe carrée noirs. Derrière les colonnes sortent quelques branches de laurier et sur le ciel bleu se gonflent des nuages blancs... Ce portrait participe bien des deux grands courants qui se partagent la vie et l'œuvre de Böcklin, il en pourrait être presque le symbole, l'écusson ; d'une part, tête et pensée très allemandes, yeux très clairs et très aigus qui voient juste et jusqu'au fond ; d'autre part, décor très italien. Je me demandais un jour ce que Böcklin serait devenu, s'il eut vu l'Orient. Il me fut répondu que jamais il n'avait consenti à y aller. L'Allemagne et l'Italie, l'antiquité et le moyen-âge lui fournissent déjà trop d'inspiration ; il ne peut réaliser toutes les idées qu'ils lui suggèrent... A quoi bon alors chercher ailleurs ! Aussi, Böcklin est, en plein dix-neuvième siècle, un artiste *produit direct du Saint Empire romain et germanique*.

### IV

Il est étonnant de constater comme il a bien su saisir le caractère du Jura bâlois ; il en connaît tous les recoins pittoresques qu'aujourd'hui Sandreuter exploite à son tour ; il y a couru dans son enfance par monts et par vaux et son imagination s'en est pénétrée. C'est peut-être d'avoir tôt compris l'horreur sacrée des rochers, des conciles de grands troncs blancs, rouges, noirs, bruns ou verts, tenant leurs assises dans celles des rochers, qu'il est devenu un peintre d'une si extraordinaire poésie ; la cathédrale de Bâle l'a initié au génie du christianisme en même temps que les promenades à travers les vallons du Jura bâlois lui faisaient deviner et comprendre le grand Pan antique.

Il est à Munich un des tableaux où Böcklin s'est le mieux souvenu de la géologie et de la botanique de son pays natal et la reproduction de l'album ne suffit pas du tout pour en juger. Un lourd temps d'orage à ciel bleu, blanc, gris, incertain, menaçant, plane sur un site de rochers moussus rouges et verts, un de ces sites à se donner des entorses et qui monte culminer en une tête de rochers, chevelue d'arbres verts aux grêles troncs blancs. Et, en effet, une divinité des bois a pu, au bout d'une âpre course, se rompre la cheville et tomber sur les rochers aux moelleuses housses de mousses et de lichens. Le fait est que, masse de chair rose à travers laquelle transparait le bleuâtre réseau des veines qu'un mauvais génie pourrait, semble-t-il, lui enlever comme au Tsougoulia roumain, la blanche dryade s'est endormie d'épuisement à même le sol rocailleux, fissuré et humide... Un filet jaune rit dans ses cheveux crespelés, une draperie bleu sombre git sous elle, une gaze jaunâtre l'envoile comme un brouillard; une grosse émeraude brute ferme sa ceinture rouge, et ses cothurnes sont fermement lacés. Elle a gracieusement ramené son bras sous sa tête. Et voici que deux faunes ont surpris la belle créature, et rampant de rochers en rochers l'ont approchée. Et maintenant, avant de la réveiller, ou n'osant pas la réveiller si c'est Diane elle-même, ils regardent avides, l'un par dessus l'épaule de l'autre, deux faunes horribles, bruns, jaunes, roux, blanchement velus, aux mains extraordinaires d'expressivité... C'est daté de 1877. Le saut qu'il y a de ce motif aux premiers faunes lutinant une nymphe de tout à l'heure! A peu près le même qu'en musique de Gluck à Wagner.

Mais nous allons monter de plus fort en plus fort. Böcklin s'est peu attardé au Jura bâlois. Il l'a presque immédiatement abandonné à l'art druidique de Sandreuter qui s'en est fait une spécialité. Là où le génie païen de Böcklin a été le plus extraordinaire c'est en tant que peintre du monde marin. Eh bien! même dans ce domaine particulier le Maître va de plus fort en plus fort! Après le Centaure de la Pinacothèque, les éclaboussantes naïades de Bâle, le serpent de mer de la galerie Schack, le grand morse tragique que nous allons trouver au Palais de Cristal, voici le triton le plus fou, le plus fantastique qui soit jamais, en un coup de verve délirante, sorti du cerveau d'un artiste et d'un penseur pour qui la mythologie pas plus que la mer n'ont de secrets.

Qu'on s'imagine une mer démontée, furibonde, une mer aux abois, une mer du midi, mais à la mauvaise saison, dressant jusqu'au ciel — un ciel ardoisé où perce à peine un peu de bleu — des vagues verticales, des vagues aiguës rejaillissant sur elles-mêmes en trombes d'écume. Dans une seule de ces vagues vertigineuses, murant tout le tableau en hauteur, surgit un piton de roc, un éperon de récif, balayé d'écume, d'où l'eau cascattelle en un indiscontinu ruissellement. Là dessus un vieux triton à double queue, gaillard, gourmand, jouisseur, heureux de la tem-

pête s'est cavalièrement assis, torse et tête renversés en arrière sur la croupe de la vague fabuleuse, pour laper l'animal gluant d'un gros coquillage pierreux qu'il soulève de sa main droite. Sa main gauche, bras tendu, le cale fortement au roc, et cette main est de nouveau une merveille dans la merveille. La lame géante littéralement sert de dossier au joyeux monstre, nullement effarouché d'un tel branle-bas et d'un tel chahut aquatiques, et masque la haute mer que l'on aperçoit un peu seulement à gauche, très sombre, très rageuse. La concavité montante de la vague ascend au flanc du récif brun, bleu, vert, toute écaillée, tigrée de platras d'écume et de bulles blancs, on dirait de la vague elle-même la peau squameuse et changeante d'un monstre diluvien, cétacé ou serpent de mer. Mais c'est le triton lui-même qu'il faudrait décrire, modelé dans le bronzé, le mordoré, mi-squameux, mi-velu, poitrine profondément plissée, longue barbe conferve, algueuse, collée par l'humidité en fleuve de mèches gluantes le long du corps, dans les sinuosités de la poitrine, dans les reflets blancs des baves aquatiques qui coulent; il faudrait exprimer les luisances rouges qui polissent le mouvement de genoux arrondis des deux queues ployées et adhérentes au roc, comme deux jambes encore bien humaines dans leur gaine poisonnée terminée en trident. Du vert et du bleu violents dépurent le long du roc affouillé, déchiqueté, et dans un trou noir trois pattes de crabe vont rentrer, rousses, se réfugier contre l'irrésistible succion de la prochaine vague. On ne sait même pas comment l'écueil peut résister à un semblable ébranlement, à un aussi furieux élan. Rien ne saurait donner idée du mouvement formidable de la trombe où glisse un léger reflet rose derrière le joyeux et fantasque monstre attablé dans l'écume dont les franges retombent en débâcle à droite et à gauche en pleine folie furieuse de l'océan courroucé.

C'est étourdissant à tous points de vue, et comme c'est peint ! Avec rage, avec frénésie, avec fureur, avec maestria, avec tout ce que l'on voudra... mais ce tableau phénoménal a dû être brossé en une demi-journée.

Et c'est au reste le cas de la plupart des œuvres les plus incroyablement compliquées de Böcklin. Et ce que cela se sent qu'elles sont coulées de premier jet ! Un des familiers du Maître nous racontait que tout-à-coup, un matin, une après-midi, pris d'une idée, sans jamais aucune esquisse, aucune étude préalable, l'artiste couvre une toile, sans une hésitation, et le tableau s'achève en quelques heures... Puis deux mois, trois mois, l'œuvre reste sous ses yeux, il ajoute ici une touche, une autre là, renforce les tons locaux sans aucun détriment jamais de l'ensemble, l'assouplit, l'ensemble, l'harmonise dans l'exaspération de la couleur, ne perdant jamais de vue l'effet général ! Et encore une fois, cela, on n'avait pas besoin de me le dire, il suffit d'un regard sur n'importe quel Böcklin, le *vita somnium breve* ou les *jeux de la vague* de Bâle, par exemple, pour en être convaincu.

Il ne me reste plus à décrire à la Sécession que l'intangible, la sublime *Descente de croix*. J'ai déjà dit que je la réserve pour la fin. Je passe aux deux Böcklin du Salon officiel.

## V

Le combat des Germains n'est qu'une ébauche, une foudroyante, une gigantesque ébauche, qui à n'être pas ébauche perdrait de sa fureur, de sa sauvagerie, de sa barbarie cruelle et de son horreur surhumaine. Oh! qui dira ces murailles de membres rouges, ces banquises de chevaux et de cavaliers, Teutons contre Romains, nus contre cuirasses, chevelures contre casques, où hommes et bêtes se mordent, s'assomment, s'entaillent, se brisent, s'élèvent en une tour, un *troya* de bras, de jambes rompus, de torses contractés, de poitrails, d'ars disloqués, de crinières arrachées, de chanfreins ensanglantés, animaux et humains, où tout se confond fauve, métaux, vêtements, poils, pelages, pieds, mains, mors baveux et sabots boueux, gueules et bouches, et broyé ensemble va retomber dans un fleuve glacial, vert, écumeux, sanglant, sous un pont pour lequel il a fallu des troncs de sapins entiers, et qui, sous le poids de cette lutte barbare va crouler, et qui *tiesser* déjà sous le faix du massacre. Pardon d'avoir employé deux mots de mon pays, deux mots neuchâtelois : *troya* et *tiesser*, mais seuls ils expriment suffisamment la chose! Non, nulle photographie, nulle gravure même n'arrive à donner l'impression de cette bataille de couleurs, où toutes les couleurs sont sanglantes, saignent du vert, saignent du rouge, saignent du bleu. La reproduction de l'album Böcklin est inintelligible... Le peintre de cela a vécu à Zurich, il a vu l'hiver fumer la Limmat; son fleuve glacial fume dans cette horreur comme si l'eau verte était incendiée par le sang. Et quelles apparitions fantastiques ces jeunes Germains tout nus sur leurs chevaux farouchement pommelés et qui s'élancent dans la mêlée rouge, dans le hachis d'hommes et de bêtes. La *bataille des Cimbres* de Decamps, le *Thermodon* de Rubens et la fameuse *Course à la fortune* du musée de Berlin arriveraient seuls, réunis, à donner l'effroi de cette catastrophe sous la mêlée prodigieuse, au moment même où l'écroulement va se trouver un fait accompli. Les couleurs ont de l'analogie avec celles du *Thermodon*, mais c'est moins méridional et plus féroce, cela se passe dans la glaciale brume et le gris hivernal, et le frisson de la noyade s'en trouve augmenté. Mais le dessin n'a plus aucun rapport, ne rappelle rien de jusqu'ici connu. Donc ciel gris, du gris de nos brouillards; eau verte, du vert de nos rivières; le pont qui ploie est du rouge spécial des troncs de pins et de sapins non encore écorcés. A droite du côté d'où arrivent les Romains un monceau de six chevaux de toutes les robes possibles tassés en une seule masse, maçonnés sanglante-ment; et de gauche arrive la chevauchée furieuse et plate des jeunes gens échevelés,

des vieillards barbus, maigres et nus, dont l'allure et la tignasse blonde ou blanche évoquent la pensée d'amazones aux seins coupés ou de diablasses, de sorcières d'une nuit de Walpurgis païenne. Et leurs chevaux à ces terribles cavaliers nus sont atrocement bâtards, corallins, aubères, balzans, cavecés, colombins, bigarrés, tigrés, pommelés, pie, et les cavaliers diaboliques agitent de rouges framées; et des fourrures de fauves sont égarées dans la bouillie. Dans l'eau glacée et fumante, poignard aux dents s'élancent des êtres hirsutes, sans sexe, hommes aux longues crinières ou bien femmes à barbe, lacustres, palafittes, fauteurs d'épopées barbaresques inconnues contre l'invasion précise et quadrangulaire d'annales latines. Et le brouillard et les nuages et la fumée de l'eau se battent ensemble à l'instar des sauvages dans les limbes de ce janvier septentrional. J'ai dit que cette prodigieuse ébauche perdrait de la vie à être davantage poussée; cependant je souhaiterais que le Maître reprit en un format beaucoup plus grand, grandeur demi-nature au moins, le groupe des six chevaux et cavaliers amalgamés. Ce serait un tableau unique dans l'histoire de l'art, auprès duquel le fameux *Achille dompteur de chevaux*, de Regnault, au musée de Marseille, ne serait que — ce qu'il est réellement — un jeu d'enfant, un morceau de bravoure de fort en thème, de prix de Rome.

L'autre tableau du Palais de Cristal, daté de 1875, nous ramène dans les infinis espaces maritimes gris-ardoisés à crêtes panachées de blanc, plaines liquides, où le vent passe, comme la charrue, creusant les réguliers sillons indigo presque noir. Tout l'espace écume et se lamente. Le fond doit être pleins de récifs, une immense clameur désolée monte de partout, c'est comme si l'infini hurlait de détresse. Or sur un écueil plat celui-là, à robustes contreforts madréporiques, d'où la vague retire ses caresses clapoteuses, un grand morse lourd à gluante queue noir-violacée, à ventre blanc-jaunâtre, à pieds palmés, se redresse, surgit et s'achève en un corps d'homme, de jeune athlète idéalement beau. Ce torse est le point de départ de ceux de Stuck. Les carnations sont d'un admirable et chaud jaune-verdâtre mat. Chose curieuse, Böcklin s'est rencontré ici dans la composition de ces créatures des eaux, mâle et femelle, avec toutes les prétentions scientifiques de J.-H. Rosny dans certaines de ces superbes pages de *Nymphée* qui sont, elles aussi, générées par Böcklin ou tout au moins par les idées dont il a semé l'atmosphère seconde de notre temps. De ses deux belles mains, l'amphibie superbe s'est cramponné à une entaille de rocher; son effort enfle ses biceps, enfle ses pectoraux, contracte son noble torse héroïque, un torse où l'on sent battre un vrai cœur humain. Détournée, sa magnifique face aux traits réguliers et douloureux, couronnée d'une belle chevelure paillue et éplorée, coiffée à la grecque, regarde, navrée, au loin, dans l'infini, pour ne point voir à ses pieds une tentatrice néréide qui, jetée là par la vague, s'offre en une attitude dont la fausse honte augmente encore l'impudence. Et dans ce rude décor

d'embruns, de rochers et de nuages noirs, bourrelés, cette forme délicate, d'une matité blanche verdie également par la vie sous-marine, prise dans de la mousseline mouillée d'un vert très tendre comme en une légère pelure d'écume tissée, comme en un rets filé par les vagues d'autrefois, cette à la fois éburnéenne et glauque séductrice à la longue chevelure rousse dénouée et éparsée sous elle, une main prise aux plis du voile, l'autre trempée dans les transparences bleues de la mer immédiate pour éclabousser ironiquement le monstre impuissant tandis que de petits reflets verts courent dans le flot, cette luxurieuse créature née aussi comme l'Aprodite antique des grandes alchimies organiques de l'océan, offre un violent contraste à la rudesse du monstre ruisselant, à la tête si sombrement tragique, qui n'a la force ni de fuir ni de regarder, et dont le mouvement contradictoire est tout un poème, un poème âprement symbolique de l'impossibilité pour l'être en qui subsiste trop de bestialité d'êtreindre sa chimère, alors même que la vague du hasard semble lui en offrir l'occasion.

## VI

Il y a des côtés eschyléens dans Böcklin. En revanche, auprès de lui, son fidèle Sandreuter apparaît d'un art et d'un talent sophoclidiens. Sandreuter est le poète des beaux arbres et des rochers aux belles cassures régulières, cela quand il est grave. Dès qu'il sourit c'est aux prés fleuris, et aux ruisseaux moussus qu'il s'attarde, aux parterres de crocus et de pâquerettes. Il n'expose cette année à Munich qu'un seul tableau : la *Porte étroite*, une œuvre de paix et de sérénité qui est une joie pour les yeux en même temps qu'une fête de la couleur. Vous connaissez la *Septième symphonie* de Beethoven, celle en la majeur, que Wagner caractérisait : l'apothéose de la danse ; le tableau de Sandreuter paraît en traduire quelques périodes. Dans un enclos de marbre, un pré vert étoilé de pâquerettes, planté de roses pêcheurs fleuris, de beaux troncs gris, d'immenses cyprès silencieux, de sombres lauriers. Une allée de mosaïque conduit à une porte de fer forgé dans la basse muraille de marbre. Au-delà une foule suppliante, d'hommes et de femmes, nus ou vêtus, coiffes blanches, voiles bleus, habits sombres, demandent à entrer, les mains jointes, les yeux soumis, résignés de toute leur attitude à l'attente purificatrice ; au loin derrière eux s'en vont les pays terrestres en une perspective à la Claude Lorrain, mais triste, morne. A la porte parlemente un grand vieillard très droit, très ferme, auréolé, trousseau de clefs au côté, une épaule nue, les pieds chaussés de sandales, noblement drapé dans un peplum de beau rouge lie-de-vin ; à sa gauche, très raide, serviteur de ses commandements un bel ange à chevelure rousse, envoilé de blanc et de rose, ses deux ailes aiguës redressées verticalement derrière lui et se détachant immaculées sur un groupe d'arbustes méridionaux aux fermes et luisants feuillages d'un vert-bleu

sombre sans dureté. Un petit amour rose tout nu, le bout de ses ailes jauni regarde par dessus la grille, sa petite main potelée appliquée sur les fleurons de métal forgé. A l'intérieur de l'enceinte des créatures sidérales dansent ou se promènent; la paix et la joie sont dans tout leur être. Viennent d'abord derrière le grand vieillard, vues de profil deux Béatrices blanches, l'une au long voile bleu, toutes deux couronnées de fleurs roses et blanches; puis leur faisant face une exquise silhouette jaune montrant une palme aux pauvres gens qui sont derrière l'enceinte; puis vues de dos, visage en profil perdu, leurs longs cheveux épars ondes derrière elles, les deux nobles danseuses aux vêtements rouges à reflets bleus; puis enfin tout un groupe toujours couronné de fleurs printannières roses, jaunes et bleues, dont la première figure est vêtue avec une délicatesse adorable de mousseline blanche à petit motif bleu. Au fond derrière les arbres aux troncs sacrés, un petit temple de marbre, circulaire comme ceux que le paganisme vouait à Vesta, détaille ses colonnes doriques sur un ciel franc, bleu et blanc, tandis que sur le paysage terrestre le ciel pèse du gris le plus lourd. Et toute la colline, partout où s'arrêtent les yeux, est comme pétrie de fleurs. Les couleurs ont cette légèreté, cette vivacité, cette fraîcheur inaltérable qui fait de la détrempe et de la fresque les seuls procédés de peinture du véritable artiste décorateur. Pas une de ses teintes fausses, décadentes, perverses, raffinées à la Montesquiou, parfois si exquises chez des artistes tels que Aman Jean, de la Gandara, Helleu; rien que des tons francs; toute cette guirlande de jeunes femmes semble elle-même une couronne de fleurs. Quant au sentiment religieux il est fortement entaché de Paganisme et tout à fait Renaissance italienne. Comme Raphael, M. Sandreuter a peint les Champs-Élysées plutôt que le Paradis; et n'était l'auréole et les clefs de son Saint-Pierre, les longues ailes lumineuses de son ange blanc, on croirait lire Virgile bien plus que Dante. Avoir prononcé de tels noms : Sophocle, Virgile, Dante et Beethoven, en parlant de la délicieuse et tranquille composition de M. Sandreuter, dit assez l'estime que nous faisons de son talent et l'enthousiasme que nous inspire sa dernière œuvre. Cela vaut les fresques de Baden et celles de la *Schmiedhaus* de Bâle, à mon sens les chefs-d'œuvre de la peinture décorative moderne en Suisse et peut-être en Allemagne.

WILLIAM RITTER.

(La suite au prochain numéro.)





---

 MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE
 

---

 Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.
 

---

LA *Société des gens de lettres* jugée par Arsène Alexandre (*Eclair*, 20 novembre 1894) :

« Ces messieurs sont des romanciers marieurs d'orphelines, des tripoteurs d'adultères convenables, ou des amplificateurs de faits divers. Et dire qu'à l'heure présente, il y a très peu de cerveaux en France (et même en Belgique), dans l'ameublement desquels on ne rencontre du Richebourg, du Jules Mary ou du Pierre Sales, — notez que ce sont les plus distingués, ceux qui mettent deux pincées de talent dans cinquante kilogrammes de pâte. Le Montépin ne se porte plus guère. Soldes et occasion. Il reviendra peut-être à la mode.

Il est donc de simple prudence, avant d'acheter un livre ou de vous jeter dans la lecture d'un feuilleton qui peut vous faire perdre cruellement votre temps, de vous demander non pas si l'auteur est lauréat de la *Société des gens de lettres*, mais si le livre est bon et si l'auteur a du talent. Le livre peut être beau, *quoique* l'auteur soit lauréat ; il ne l'est jamais *parce que*. »

\* \* \*

DÉDIÉ aux farceurs de la comédie politique :

« Il faut souvent, souvent changer d'opinion pour rester de son parti. »

(CARDINAL DE RETZ.)

\* \* \*

EXTRAIT d'une étude :

« Le prince de Hohenlohe, causeur aimable et doux, porte l'ironie assise sur la jointure de ses sourcils. »

Jean de Bonnefon offre là à l'ironie une bien singulière chaise.

\* \* \*

EN ces temps d'expositions, si l'on pouvait nous faire une exposition rétrospective des méthodes d'enseignement et des systèmes d'éducation de nos anciens, il y aurait dans toute notre jeunesse un cri d'horreur, une tristesse de honte. »

(G. CLÉMENCEAU.)

\* \* \*

QUAND vous serez riche vous ferez des vers.

BALZAC.

S ONNET de Maurice Claeys, à la manière de Veillot :

MONDAINE!

*Circulus aureus in naribus suis  
mulier pulchra et fatua.*

A ton journal de mode est borné ton savoir;  
Tes pâleurs, tes fraîcheurs sont fards et veloutines.  
Tu serais mère, mais... ça nuit aux tailles fines...  
Tes bijoux orneraient au moins... un ostensor! !

Tu faiblis au parfum qu'exhale l'encensoir,  
La migraine te vient aux prières latines!...  
Le théâtre est ton temple;... et puis, les balerines  
Montrent plus que la Loi permet de laisser voir!

— Exact comme un amant, un soir de bacchanale  
La Mort lui vint offrir la couche nuptiale  
Et le voile d'épouse : un suaire,... un cercueil!...

— « Un instant... » — « Pour pleurer des torts que tu regrettes?... »  
Minaudant à la Mort, lui roulant un fauteuil :  
— Non,... dit-elle,... un instant,... j'achève mes frisettes!... »

\* \* \*

L ÉON Bloy a publié, dans une revue française (*Mercur*, n° de décembre), à propos d'Ernest Hello, un article absolument *ignoble*, dont nous lui demanderons raison au prochain *Durendal*. Une explication est d'autant plus urgente que j'ai commis la faute de désigner, sans réserves suffisantes, Bloy et son Œuvre à l'admiration des catholiques. Il est vrai qu'en ce temps-là je connaissais assez vaguement le ténébreux personnage et qu'il n'avait pas commis diverses malpropretés dont il s'est rendu coupable depuis.

L'auteur s'apercevra sans doute que si « la vie est trop courte pour rosser tout le monde » — ce sont ses propres expressions, — elle est cependant assez longue pour commencer, et par lui, cette œuvre salutaire. En attendant, que Léon Bloy veuille bien trouver ici l'assurance de mon profond mépris. POL DEMADE.

Je proteste également contre l'excessive liberté, prise par Léon Bloy, de mettre mon nom (à Pol Demade, catholique belge) en tête de l'une des trente-deux répugnantes histoires qui composent son dernier volume, paru l'autre jour chez le libraire Dentu. P. D.

\* \* \*

L'ESCHOLIER du 17 décembre a publié, de notre collaborateur Pol Demade, l'*Encotounement universel*, quelques pages humoristiques. A ce propos connaissez-vous la joyeuse devise, inscrite sur la manchette de l'*Escholier*? Elle est de P. de Larivey.

*Bon escholier s'esboudyra  
Comme pourra son escarcelle,  
Mais sagement s'en servira  
S'il veut avoir vie éternelle!*

\* \* \*

PROCHAINEMENT, à lire dans *Durendal* :

*Imogène*, par Firmin Van den Bosch.

*Le Nouveau Pasteur*, par Victor Denyn.

*Léon Bloy le misérable*, par Pol Demade.

*A bas le Divorce!* Une très amusante comédie, en un acte et en prose, de Joseph Nicolas, représentée à Paris.

*Les Idéalistes allemands*. Etude d'Art, par William Ritter (suite).

*Le bonheur dans le rêve* (nouvelle).

*Sur drap noir*. Une femme de tête (nouvelle), par Pol Demade.

*Profils mystiques*, par Henry Bordeaux.

*Quelques livres*. Etude critique.

\* \* \*

PAR suite de circonstances indépendantes de notre volonté (plusieurs clichés artistiques qui devaient nous être expédiés de l'étranger se sont égarés), nous devons ajourner la publication de notre numéro de Noël. Nous pouvons assurer nos lecteurs de 1895 qu'ils ne perdront rien pour attendre. Nous leur réservons diverses surprises qui leur feront oublier ce fâcheux contre-temps.

LA RÉDACTION.

\* \* \*

DURENDAL finit cette année, lecteurs, avec le contentement de vous pouvoir présenter le souhait qu'il fait sur vous pour la suivante. Il vous supplie de recevoir agréablement le renouvellement des offres de son bien humble service, qu'avec beaucoup d'affection, de sincérité et de reconnaissance il vous a ci-devant fait, que si Notre Seigneur exauce ses vœux, cet an vous sera l'an de prospérité, de contentement et de bénédiction sur vous, en vous, et tout autour de vous, qui par après en verrez une grande suite de pareils, lesquels enfin aboutiront à l'année éternelle, en laquelle vous jouirez immortellement de l'auteur de toute vraie prospérité et bénédiction. C'est le souhait de

DURENDAL.

(*Selon St-François de Sales.*)

*1<sup>re</sup> année.*

## TABLE DES MATIÈRES

1894

|  | PAGES |
|--|-------|
| ARNAUTS, A.      Crépuscule . . . . .                              | 195   |
| BARBEY D'AUREVILLY, J. Les Catholiques et l'Art (inédit) . . . . . | 152   |
| BORDEAUX, H.    Les Vendangeuses. . . . .                          | 15    |
| Babylone. . . . .  | 136   |
| BRAUN, TH.      Le Sacrifice. . . . .                              | 75    |
| Avril. . . . .   | 76    |
| L'Automne. . . . .   | 185   |
| BUET, CHARLES. La mort de Baudelaire. . . . .                      | 129   |
| CARTON DE WIART, EDMOND. Hymne au feu. . . . .                     | 102   |
| CARTON DE WIART, HENRY. Repues franches. . . . .                   | 25    |
| CLAEYS, M.      Dies Irae. . . . .                                 | 11    |
| DEMADE (M <sup>me</sup> POL). Le Démenti . . . . .                 | 36    |
| Jean Lander . . . . .  | 63    |
| DEMADE, POL.    L'Ame prisonnière (nouvelle) . . . . .             | 5     |
| Henry Bordeaux . . . . .   | 40    |
| Ernest Hello et Joseph Serre. . . . .                              | 61    |
| Les Deux larrons . . . . .   | 71    |
| Débonnaire Milaine (nouvelle) . . . . .                            | 105   |
| Le Chef des odeurs non suaves . . . . .                            | 143   |
| L'Ecole nouvelle . . . . .   | 145   |
| Jules Abrassart . . . . .  | 175   |
| L'Avertissement inutile (nouvelle) . . . . .                       | 196   |
| DULLAERT, M.    Simple Chanson. . . . .                            | 174   |
| <i>Durendal.</i> La Geste idéale (programme) . . . . .             | 1     |
| Salon d'ART chrétien. Appel aux artistes. . . . .                  | 205   |
| <i>Flandre Libérale.</i> Notes littéraires sur E. Hello . . . . .  | 59    |
| HALLAYS, A.     Musique d'église. . . . .                          | 126   |
| HARDY, AD.      Tombée de nuit . . . . .                           | 77    |
| HAREL, P.        Fleurs frêles . . . . .                           | 70    |
| HELLO, ERNEST. Pages inédites. . . . .                             | 45    |
| Deux prières . . . . .   | 48    |

|   |   |          |
|---|---|----------|
| HOORNAERT (l'abbé H.).  | La force du pénitent . . . . .  | 34       |
|   | Le Commandant en retraite . . . . .   | 124      |
|   | La Parabole des Vierges . . . . .   | 165      |
| HUYSMANS, J. K.   | Sainte Lidwine . . . . .  | 225      |
| IRELAND (M <sup>re</sup> ).   | Lettre à propos du roman et du théâtre . . . . .                                      | 149      |
| JOLY, ED.   | Le transcendantalisme . . . . .   | 88       |
|   | Nuit de chapelle . . . . .  | 91       |
|   | Sancta Maria dell' Arte . . . . .   | 186      |
| MOELLER (l'abbé Henry).   | Morale et littérature . . . . .   | 12       |
|   | Ernest Hello . . . . .  | 49       |
|   | Maurice Maeterlinck . . . . .   | 131      |
| <i>Miroir d'Art et de Littérature. (Propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.)</i> |   |          |
|   | 23, 44, 64, 81, 103, 122, 144, 162, 182, 201, 221, 240                                |          |
| PALSAC.   | L'Abêtissement . . . . .  | 79       |
|   | Trouvailles d'un pêcheur de perles . . . . .  | 161      |
|   | Le Plein Vase . . . . .   | 218      |
| RANWEZ, M.  | Noël noir . . . . .   | 17       |
| RITTER WILLIAM.   | Franz Stuck . . . . .   | 65       |
|   | L'Imagerie catholique . . . . .   | 92       |
|   | Les Eaux-fortes de Bauer . . . . .  | 199      |
|   | Les grands néos-idéalistes allemands : Arnold Böcklin et<br>Hans Sandreuter . . . . . | 229      |
| <i>Roche Tarpéenne et Capitole . . . . . 21, 42, 80, 103, 120, 143, 180, 219</i>          |   |          |
| STRAILHE (J. DE).   | La Douleur propitiatoire . . . . .  | 208      |
| VANDENBOSCH F.  | Entrevue avec le passé . . . . .  | 85       |
| VAN WEDDINGEN (M <sup>re</sup> ).   | Pensées . . . . .   | 120, 179 |
| VIRRÈS G.   | La Naissance des Etoiles . . . . .  | 39       |
|   | Terrien . . . . .   | 153      |



## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.